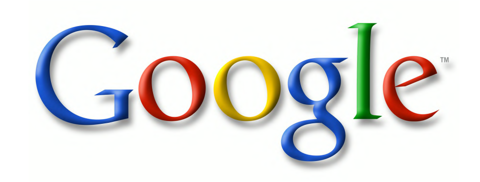
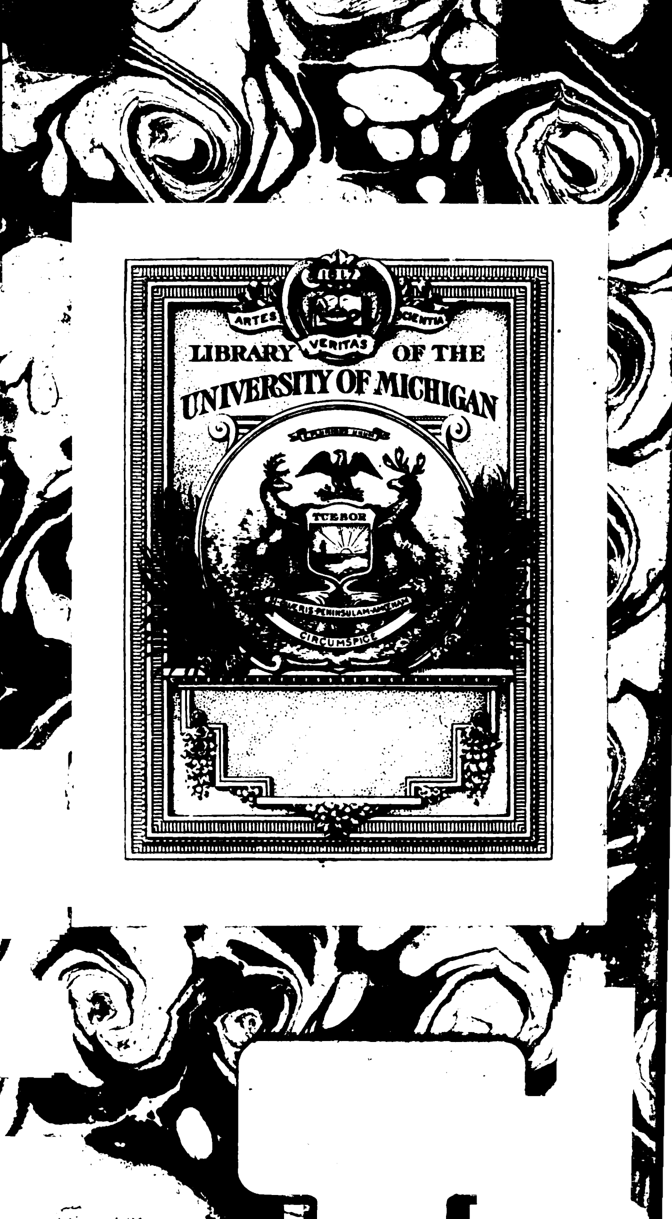




ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



THEATRE
DE MONSIEUR
LE GRAND,

Comédien du Roy.

TOME IV.



A PARIS,

Chez La Veuve de PIERRE RIBOU, ruë des Fossez S. Germain, vis-à-vis la Comédie Françoise, à l'Image saint Loüis.

PIERRE-JACQUES RIBOU, ruë S. Barthelemy, au coin du petit passage du Palais, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PIECES

Contenuës en ce quatriéme Volume.

LE MAUVAIS MÉNAGE;

PARODIE

REPRÉSENTÉE SUR LE THEATRE DE L'HÔTEL DE BOURGOGNE.

PAR LES COMEDIENS Italiens Ordinaires du Roy en 1725.

ACTEURS.

BARBARIN.

MARIAMNE.

SIMONNE.

CLEON.

JOLICOEUR.

MARAUDIN.

GRIFFON.

ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE.

Troupe de DRAGONS.

Troupe d'ARCHERS.

Deux SUIVANTES de Mariamne

La Scene est dans une Ville de Normandie sur le bord de la Mer.



LE MAUVAIS MÉNAGE, PARODIE.

SCENE PREMIERE.

SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.



Ui, cette autorité qu'un Frere vous confie,
Est reconnuë en Haute & Basse Normandie:
J'ai volé vers Gisors, & traversant Roüen,
Repassé par Avranches, & de Falaise à Caën.

Madame, il étoit tems; car prompts à se dédire,
Nos Normands commençoient par tout à vous détruire:
Barbarin votre Frere à Roüen revenu,
Déja dans ces Cantons n'étoit plus reconnu;
Et ce Prévôt altier, accusé d'injustice,
De ses fraudes devoit recevoir le supplice.
J'ai vû par ces faux bruits tout ce Peuple ébranlé,
Mais j'ai parlé, Madame, & ce Peuple a tremblé;
J'ai dit que Barbarin étoit de son affaire,
Sorti blanc comme neige, & que plein de colere
Il revenoit ici plus fier, plus orgueilleux,
Se vanger hautement de tous ses envieux.

SIMONNE.

Il revient en effet, c'est une chose sûre?

MARAUDIN.

Que sa Femme nous va donner de tablature!
Il la verra, Madame, & va plus que jamais,
Se laisser enchanter par ses puissans attraits.
Elle va nous confondre & joüer de son reste.

SIMONNE.

Ne craignez rien, j'ai sçû parer ce coup funeste,
Et par un artifice obtenir un Arrest,
Qu'à faire exécuter un Exempt est tout prêt.

MARAUDIN.

Expliquez-vous...

SIMONNE.

J'ai sçû par mes intelligences

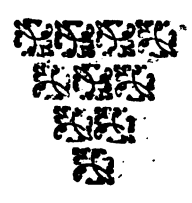
Donner à Barbarin d'étranges défiances ;
J'ai même fait partir deux faux témoins exprès,
Dont ici, grace au Ciel, on ne manqua jamais :
Ils ont jusqu'à Roüen été trouver mon Frere,
Et sous le faux semblant d'un avis salutaire,
Contre sa femme ils l'ont si fortement aigri,
Qu'il l'a fait condamner pour le Missisipy.

MARAUDIN.

Il n'en faut point douter, ce coup est nécessaire ;
Mais avez-vous prévû si l'Officier austere,
Qui commande en ces lieux le parti de Dragons,
Que l'on a depuis peu logez dans nos maisons :
Si Cléon, ce Marquis si fier de sa noblesse,
Souffrira que l'on ose enlever son Hôtesse
Il est logé chez elle, il peut dans son courroux . . .
Mais le voici lui-même.

SIMONNE.

Allons, retirons-nous.



SCENE II.

CLEON, JOLI-COEUR, MARAUDIN.

CLEON.

SImonne & Maraudin s'éloignent de ma vûë !
Par-là leur trahison ne m'est que trop connuë !
Maraudin, demeurez : vous êtes un fripon ;
Je vous ferai donner mille coups de bâton.

MARAUDIN.

Monsieur . . .

CLEON.

De Barbarin vous empoisonnez l'ame ;
Vous étiez du complot tramé contre sa femme.
Je voudrois bien sçavoir ce qu'elle vous a fait ?
Il faut avoir du moins des raisons quand on hait ;
Mais, vous n'en avez point : vous les feriez connoître,
Et vous n'êtes méchant seulement que pour l'être.
Quel caractere affreux ! se peut-il tolerer ?
Jamais fit-on du mal sans en rien esperer ?
Quoiqu'il en soit, sçachez que je prends la défense,
De celle contre qui s'armoit votre insolence :
Vous sçavez de quel bois se chauffent les Dragons.

MARAUDIN.

Monſieur ...

CLEON.

C'en eſt aſſez, tournez-moi les talons.

SCENE III.

CLEON, JOLI-COEUR.

CLEON.

JOli-Cœur, que dis-tu? Quoi ſans ton arrivée,
La belle Mariamne alloit être enlevée?

JOLI-COEUR.

Oüi, Monſieur, un Exempt dont j'ignore le nom,
Chargé d'Ordres ſecrets étoit dans ſa maiſon.
Il avoit tout au moins douze Archers à ſa ſuite,
Fiers comme des Céſars, enfin tous gens d'élite,
Et qui déja par tout avoient jetté l'effroi.
Quand j'ai crié ſoudain, à moi dragons, à moi:
Il ont paru: l'Exempt & ſa brave cohorte,
Ont pris tout auſſi-tôt le chemin de la porte,
Et leurs jambes alors les ſervant à propos,
De cent coups de bâton ont garanti leur dos.

CLEON.

Ah! mon cher Joli-cœur, tu m'as rendu la vie;

Quoi ! sans toi Mariamne, hélas m'étoit ravie !
Et mon amour....

JOLI-COEUR.

Ah ! ah ! voici du fruit nouveau :
Vous avez donc enfin donné dans le panneau ?
Vous qui pour le beau sexe aussi froid qu'une souche,
Ne l'abordiez jamais qu'avec un œil farouche ?
Vous qui voulez passer par tout pour vertueux,
De la femme d'un autre on vous voit amoureux ?

CLEON.

Les beautez de Paris par leurs minauderies,
Par leurs airs affectez ; par leurs coquetteries,
M'avoient contre l'amour déchaîné tellement,
Que de n'aimer jamais j'avois fait le serment :
De leurs chignons frisez la bizare structure,
De leurs nouveaux Paniers la ridicule amplure,
Et sur tout de leur cœur tous les plis & replis,
Pour elles ne m'avoient inspiré que mépris.
Mais j'ai vû Mariamne, une beauté si pure
Tire tout son éclat de la simple nature :
Jamais dans son maintien aucun air affecté ;
Jamais dans ses discours la moindre fausseté.
Cette rare vertu, de tous les lieux bannie,
L'aimable vérité qui dans la Normandie
N'avoit pû jusqu'ici trouver d'appartement ;
Sur ses levres habite, & loge incessamment.
Et voilà ce qui fait que je brûle pour elle,
Mais c'est d'une maniere à vrai dire nouvelle ;

C'eſt ſans en rien attendre & ſans rien deſirer.

JOLI-COEUR.

Bon, quel conte ! aima-t-on jamais ſans eſperer ?
Vous nous la donnez belle avec un tel langage ?

CLEON.

Excuſez-moi, je ſuis à mon apprentiſſage :
Je te dirai bien plus, j'ignore encor comment
On doit s'y prendre à faire un tendre compliment ;
Mais, j'entens Mariamne, évitons ſa préſence,
Je crains de proferer quelque mot qui l'offenſe.

JOLICOEUR.

Dites-lui franchement ce que ſent votre cœur.

CLEON.

Non, je ſuis trop timide, & j'ai trop de pudeur.



SCENE IV.

MARIAMNE, ARLEQUIN, DEUX SUIVANTES.

MARIAMNE.

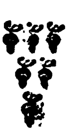
JE suis toute effrayée, à peine je respire,
Arlequin, demeurez; & vous qu'on se retire.
Un fauteüil, sans cela je ne pourrois parler.
Qu'on me cherche Cléon?

ARLEQUIN.

Il vient de s'en aller.

MARIAMNE.

Hé bien dans un moment dites-lui qu'il revienne;
En l'attendant, il faut que je vous entretienne.



SCENE V.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

ENfin, sage Vieillard, vous voyez mes chagrins:
Et si de mon Epoux sans raison je me plains:
Je ne vous parle point de ce nouvel outrage;
De mon cruel Epoux vous connoissez la rage,
Yvrogne, libertin, joüeur, traître, jaloux,
Toujours m'injuriant, ou me roüant de coups?
Vous fûtes le témoin de mon triste hymenée;
Ah! que j'en ai maudit mille fois la journée!
Depuis ce tems, hélas! que de cruels ennuis!
Que de malheureux jours!

ARLEQUIN.

Et de mauvaises nuits!
A qui le dites-vous? feu Monsieur votre Pere,
Cet honnête Normand qui fut si débonnaire,
Qu'à personne en sa vie il ne dit oüi ni non,
N'a-t-il pas eu de lui mille coups de bâton?
C'étoit dans cet endroit, je reconnois la place;
Là, votre frere encore eut la même disgrace:
Hélas! depuis ce tems, ils n'ont pas été loin,
Tous deux de Medecins n'eurent pas grand besoin,

Pour aller voyager bien-tôt dans l'autre monde.

MARIAMNE.

C'est sur ces traitemens que ma raison se fonde,
Pour quitter un Epoux que je ne puis souffrir,
Et qui ne cherche enfin qu'à me faire périr.
Déja sur mon dessein j'ai consulté ma Mere ;
Ma fille, a-t-elle dit, vous ne sçauriez mieux faire ;
Prenez sans differer le chemin de Paris ;
Mais sur tout avec vous emmenez vos deux Fils.

ARLEQUIN.

C'est parler sagement ; car certaine Sorciere,
Qui vous prédit jadis la mort de votre Pere,
Vous dit en même tems que vos deux Fils & vous,
Vous pourriez bien un jour périr des mêmes coups,
Mettez donc à couvert ces trois têtes si cheres ;
Et pour que vos Enfans entendent les affaires,
A Paris mettez-les chez un bon Procureur ;
Désintereßé, franc, habile & plein d'honneur,
(S'il s'en peut rencontrer.) Je ferai du voyage ;
Quand je ne serois pas prudent, discret & sage,
Mon âge suffiroit pour ôter tout soupçon ;
Je m'offre à vous servir par tout de chaperon.
Mais, Madame, avez-vous une voiture prête,

MARIAMNE.

Pour me la refuser, Cléon est trop honnête ;
Je vais lui demander, & vous de votre part,
Allez tout disposer pour notre prompt départ.

SCENE VI.

MARIAMNE, CLEON.

MARIAMNE.

Monsieur, vous voulez bien que je vous remercie,
Vos Dragons ce matin m'ont à propos servie;
Ils ont tous fait merveille; hélas! sans leur secours
Dans le Mississipy j'allois finir mes jours.

CLEON.

Madame, en verité c'eût été grand dommage,
Qu'un objet si charmant eût reçû cet outrage.
Votre Mari devroit être assommé de coups,
De former des projets si cruels contre vous.

MARIAMNE.

Ah! vous ne sçavez pas la centiéme partie,
Des tourmens qu'avec lui depuis long-tems j'essuïe.
Mais laissons le passé, songeons à l'avenir;
Connoissant ses desseins je veux les prévenir.
Je prétends pour jamais quitter la Normandie,
Pour aller à Paris finir ma triste vie:
Mon Mari, m'a-t-on dit, arrive incessamment,
Et je voudrois partir dans ce même moment:
Ainsi pour ce depart, Monsieur, je m'imagine,

Que vous me voudrez bien prêter votre Berline ;
Et me faire escorter par six de vos Dragons ?
Pour me mettre à couvert de toutes trahisons.
Vous ne répondez rien à mes humbles instances ?
Cependant je vous faits me semble assez d'avances.
Ce silence, Monsieur, seroit-il un refus ?

CLEON.

Non, vos prieres sont des ordres absolus.
Mais, Madame, excusez un généreux scrupule,
Qui pour un Officier paroîtra ridicule :
Vous êtes mariée, & je plains votre Epoux.
Il sera trop puni s'il se voit loin de vous.
Il ne vous verra plus, graces à son injustice,
Et je sens qu'il n'est point de plus cruel supplice.
Vos yeux doux & charmans... mais qu'est-ce que j'ai fait !
Je vous ai découvert, je pense mon secret.

MARIAMNE.

La déclaration, quoiqu'à vrai dire, obscure,
Paroît à mon honneur une cruelle injure :
Un autre à vos discours voudroit n'entendre rien.
Mais, malgré ma vertu, moi je vous entends bien.
Je vois que vous m'aimez ; & comme je suis bonne,
Je plains votre foiblesse, & je vous la pardonne.
Quoiqu'un juste couroux en dût être le prix,
Pour si peu, doit-on rompre avec ses bons amis.
Je sçais bien qu'on ne peut jamais m'aimer sans Crime,

Et pourtant j'ai toujours pour vous la même estime.
Pour la premiere fois c'est vous donner beau jeu.
Si vous m'entendez mal, c'est votre faute. Adieu.

SCENE VII.

CLEON, JOLI-COEUR.

JOLI-COEUR.

Que veut dire cela, vous changez de visage?
Morbleu, la Dame en tient, allons, Monsieur, courage.

CLEON.

Non, c'est une action qui n'est pas d'un grand cœur,
Que de vouloir séduire une femme d'honneur.

JOLI-COEUR.

Morbleu, d'un Officier est-ce-là le langage?
Vous qu'on a vû cent fois au milieu du carnage....

CLEON.

Hélas! lorsqu'à Paris j'étois petit Collet,
Je n'aurois pas été si sage & si discret.
A l'ombre d'un manteau, plus hardi, plus alerte,
J'aurois pris aux cheveux l'occasion offerte.
Mais je suis Colonel, & cette qualité,
Me donne auprès du Sexe une timidité,
Qui malgré mon amour me retient & m'arrête;

Mariamne m'a fait un compliment honnête ;
Je prétends la servir, la vanger, & c'est tout.
Bien plus à se guerir mon ame se resout.
Comme sur ma vertu toujours je me retranche.
Mais que veut ce jeune-homme avec sa barbe blanche.

SCENE VIII.

CLEON, JOLI-COEUR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAriamme, Monsieur, m'a dit de vous chercher,
Pour sçavoir, si bientôt les chevaux, le Cocher,
Auront mangé l'avoine : Elle veut tout-à-l'heure
Monter dans sa Berline, & changer de demeure.

CLEON.

Pour les faire hâter, Joli-cœur allez-y.



SCENE

SCENE IX.

CLEON, ARLEQUIN.

CLEON.

ENfin cette beauté va donc partir d'ici ;
Grêle, vents furieux, Tonnerre, pluye, orage,
Gardez-vous de troubler le cours de son voyage :
Soleil, luis sur la route afin de la secher,
Chevaux qui la traînez, gardez-vous de broncher,
Et vous qui conduisez à Paris cette belle,
Que vous serez heureux, vous vivrez auprès d'elle.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! vous aimez donc Mariamne, indiscret,
Quel besoin de m'apprendre ainsi vôtre secret ?
Vous êtes bien badaut, il faut que je le dise,
Mais baste ce n'est pas la derniere sottise,
Que vous ferez peut-être avant la fin du jour.

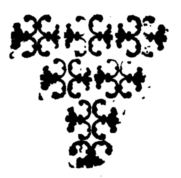


SCENE X.

CLEON seul.

CLEON.

IL a parbleu raison, avec mon sot amour,
Qui ne sçait ce qu'il veut, qui n'est d'aucun usage.
Je l'avoüerai, je joüe un fort sot personnage.
La Cour m'envoye ici, j'y suis depuis un mois,
Pour y rétablir l'ordre & calmer le Bourgeois;
Et pour premier Exploit, sans craindre qu'on me blâme,
Du Prévôt par mes soins on enleve la femme,
Comment si j'ignorois que jamais on ne doit,
Entre l'arbre & l'écorce, aller mettre le doigt.



SCENE XI.

CLEON, GRIFFON.

GRIFFON.

MOnſieur, preparez-vous, nôtre Prevôt arrive,
Au devant de ſes pas, chacun court ſur la rive:
Comme il ſçait ſon devoir, il vient publiquement
Vous faire ſa harangue ou bien ſon compliment.
Suivi pompeuſement des tambours de la Ville.

CLEON.

Dites lui que ce ſoin eſt aſſez inutile:
De tous ces vains honneurs je m'embaraſſe peu,
On y fait bonne mine & ſouvent mauvais jeu.

GRIFFON.

Quoi ! de notre Prévôt vous fuyez la preſence !

CLEON.

Contre ſa femme il peut uſer de violence.
Simonne & Maraudin ſont des gens que je crains,
Et qui peuvent avoir de dangereux deſſeins:
Je dois les prevenir dans l'ardeur qui m'anime,
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.

SCENE XII.

GRIFFON seul.

DIsons ici deux vers, afin que Barbarin
Ne puisse rencontrer Cléon dans son chemin.

SCENE XIII.

BARBARIN, MARAUDIN.

BARBARIN.

QUe veut dire ceci, Cléon aussi me quitte ?
A qui donc venoit-il ici rendre visite ?
Suis-je dans mon logis, ou s'il est dans le sien ?
C'est-à-dire le vrai, ce qu'on ne sçait pas bien ;
Mais ce qui me surprend, & ce qui m'embarasse,
Il a l'ordre absolu de me remettre en place,
Je ne sçaurois sans lui rentrer dans mon Emploi ;
Et quand j'arrive il jouë aux barres avec moi ;
Sans l'avoir vû je n'ose ici parler en Maître,
Et je ne le verrai de tout le jour peut-être.

Je ne comprends pas bien cette conduite-là,
Ni tout ce que je dois soupçonner de cela.
Quoi qu'il en soit, sortez vous autres, qu'on me laisse.
Maraudin, demeurez : accablé de tristesse,
Je voudrois avec vous un peu me lamenter :
O Ciel !

MARAUDIN.

Quoi ! vous pleurez ? voilà bien débuter !
Comment : ce Barbarin triomphant, plein de gloire,
Qui sur ses envieux remporte la victoire,
Que j'ai peint animé des plus vives fureurs,
Commence en arrivant à répandre des pleurs !
Est-celà ce Prévôt si fier & si sévere ?

BARBARIN.

Ah ! Mon ami j'ai bien changé de caractere,
Je suis défiguré d'une telle façon,
Qu'on me méconnoîtroit aujourd'hui, sans mon nom.

MARAUDIN.

Vous avez l'air galant, & des plus à la mode,
Et l'on ne dira pas qu'il est plus vieux qu'Herode.

BARBARIN.

Sçais-tu bien d'où je viens dans ce même moment ?

MARAUDIN.

Non.

BARBARIN.

De voir Mariamne en son appartement ;
Je me suis derobé sans rien dire à personne ,
J'ai trompé tous mes Gens , jusqu'à ma Sœur Simonne :

MARAUDIN.

Mariamne a sauté d'abord à votre cou ?

BARBARIN.

Non, j'ai voulu sauter au sien.

MARAUDIN.

Etes-vous fou ?
Quoi ! malgré les sujets de colere & de haine ,
Que vous a jusqu'ici donné cette inhumaine ,
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

BARBARIN.

Elle me hait , Helas! je l'ai bien merité.
Après le traitement que j'ai fait à son Pere ,
Je devrois bien m'attendre à toute sa colere.
C'en est fait à m'aimer je pretend l'engager ;
Et de tous mes défauts je veux me corriger ,
Je veux des bons maris devenir le modele ,
Et par mon repentir me rendre digne d'elle ,
En un mot je prétens vivre en homme de bien ,
Et gagner tous les cœurs pour mériter le sien ,
Il le faut avoüer , j'ai dans la Normandie ,
Hanté jusques ici mauvaise compagnie ;
Quoi qu'on me fasse accüeil en cent lieux differens ;
Je n'ai pas un ami qui me prêta vingt frans :

Ma sœur vindicative, arrogante, sévere ;
N'a dans le fond du cœur jamais aimé son frere ;
Elle est bigotte, enfin, c'est tout dire, & jamais,
Elle ne m'inspira, que des conseils mauvais :
Toutes ces prudes là ne vaillent pas la maille,
De chez moi dans ce jour je veux qu'elle s'en aille ;
Et que ma femme soit maîtresse en ma maison.

MARAUDIN.

Quoi ! Monsieur, vous voulez....

BARBARIN.

Je le veux, j'ai raison.
Allez-vous-en trouver tout de ce pas ma femme,
Peignez lui les remords qui déchirent mon ame,
Et le vrai repentir que je sens dans mon cœur ;
Peignez lui mon amour ... mais on vient, c'est ma
Sœur.



SCENE XIV.

BARBARIN, SIMONNE.

SIMONNE.

HE' bien, vous venez donc de voir votre Pimbeche;
Est-elle toujours fiere, & toujours pigrieche,
Avez-vous bien encore essuyé des mépris?

BARBARIN.

Ma sœur n'aigrissez plus, s'il vous plait, mes esprits,
Et ne me rompez-pas la tête davantage:
Depuis assez long-tems vous brouillez mon ménage,
Je m'en lasse à la fin, je vous le tranche net,
Pour sortir de chez moi faites votre paquet,
Délogez sans trompette.

SIMONNE.

Ah! quelle ignominie!

BARBARIN.

Un Prevôt vous l'ordonne, un frere vous en prie,
Faites le diable à quatre, emportez-vous, pestez,
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi, mais partez.

SIMONNE.

SIMONNE.

Je ne me plaindrai point de voir votre ame dure,
A votre passion immoler la nature,
Je n'attends pas de vous ces tendres sentimens,
De l'amour fraternel trop justes mouvemens;
Je sçai qu'en vos pareils, le sang ne touche guere,
Et qu'un Prévôt Normand feroit pendre son pere:
Mais croyez-vous qu'après ce que vous avez fait,
Mariamne oubliera jamais ce dernier trait?
Après ce que contre elle on vous vit entreprendre....

BARBARIN.

Non, ma Sœur, taisez-vous, je ne veux rien entendre;
Je crois que par vos soins je fus toûjours trahi,
Et que sans vous enfin j'eusse été moins haï.

SIMONNE.

Ah c'est trop endurer un discours qui m'offense,
Deussiez-vous m'en punir je romprai le silence:
Frere dénaturé, benêt, crédule Epoux,
Pauvre duppe, apprenez ce qui se fait chez-vous.
C'est peu que Mariamne orgueilleuse & sévere,
Dans ses rigueurs pour vous jusqu'au bout persévere;
Et que de ses mépris vous soyez convaincu;
C'est peu de vous haïr, elle vous fait cocu;

BARBARIN.

Elle me fait cocu ! pouvez-vous bien, cruelle ;
Annoncer à mon front une telle nouvelle !
Nommez-moi, nommez moi, l'indigne suborneur.

SIMONNE.

Vous le voulez ?

BARBARIN.

Parlez je l'ordonne.

SCENE XV.

BARBARIN, SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

Ah ! Monsieur ;
Venez, ne souffrez pas que le crime s'acheve.
Votre Epouse vous fuit, & Cléon vous l'enleve.

BARBARIN.

Mariamne ! Cléon ! qu'entens-je ! justes Cieux !

MARAUDIN.

Cléon & ses Dragons sont sortis de ces lieux ;
Il les a tous conduis au-delà de la porte,
Il place auprès des murs une secrette escorte,

Mariamne dans peu le doit aller chercher,
Monter dans sa Berline, & puis touche Cocher.

BARBARIN.

Ah tête! ah ventre! ah mort! courons à la vengeance,
On verra ce que c'est qu'un Prévôt qu'on offense:
Surprenons l'infidelle; & quant à son Mignon,
Je prétens lui joüer un tour de ma façon.
Déja pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflâme,
Je vais dire par tout qu'il couche avec ma femme.

SIMONNE.

La plaisante vengeance & pendant ce tems-là!
Mariamne avec lui de ces lieux partira.
Ordonnez qu'on l'arrête en toute diligence,
Et confiez le soin du reste à ma prudence;
Cependant dans ma chambre allez-vous reposer.

BARBARIN.

Non ma Sœur, je voudrois l'entendre un peu jaser.
Elle ignore à quel point la rage me surmonte,
Je prétens la confondre & la couvrir de honte;
Joüir de sa douleur....

SIMONNE.

Mon Frere, je crains bien...

BARBARIN.

Je vous réponds de tout, ma Sœur, ne craignez rien,
Je n'ai pas, grace au Ciel, comme on sçait le cœur tendre,

C'est pour la mieux punir que je pretends l'entendre,
Je veux que son aspect augmente mon courroux.
Qu'on la fasse venir ; & vous, retirez-vous.

SCENE XVI.

BARBARIN seul.

A Quoi te resous-tu ? que veux-tu davantage ?
Quoi n'es-tu pas assez instruit de ton dommage ?
Epoux infortuné, faut-il pour t'animer,
Que ta femme elle-même ose le confirmer ?
Vas-tu lui demander pour mieux sçavoir la chose,
Qui ? quoi ? par quels secours ? le tems, le lieux, la cause ?
Comment . . . Ah ! sans vouloir chercher plus de clarté,
Ne te suffit-il pas de l'avoir merité ?
Si les meilleurs maris & les plus raisonnables,
Ne sont pas à couvert de disgraces semblables
Cruel, brutal, jaloux, osois tu te flater
Que de la Confrerie on voulut t'excepter ?
Rends-toi, rends-toi justice, & sans tant de scrupule
Comme ceux que tu vois, avalle la pillule ;

Mais voici Mariamne, & je sens la fureur,
Qui vient tout de nouveau s'emparer de mon cœur.

SCENE XVII.

BARBARIN, MARIAMNE;
Soutenuë par deux Suivantes.

MARIAMNE.

QUe vois-je? où suis-je? où vais-je? ah! ma force succombe,
Filles, soutenez-moi de peur que je ne tombe:
Ah! j'ai crû voir le diable en voyant mon Epoux.
Hé bien pour quel dessein ici m'appellez-vous?
Est-ce pour m'assommer? depêchez au plus vîte,
Du tourment qui m'attend, je voudrois être quitte.

BARBARIN.

Non, non, auparavant je veux vous écouter:
Dites quelle raison vous faisoit me quitter?
A quoi tendoit enfin ce beau pelerinage?
Quand on a de l'honneur quitte-t'on son ménage?

MARIAMNE.

Pouvez-vous de ma fuite ignorer le sujet,
Barbare Epoux! aprés ce que vous m'avez fait?
Et jamais un Breton dans sa plus grande yvresse,

Traita-t'il une femme avec plus de rudesse ?
Et vous osez vous plaindre, & demander pourquoi
J'ose sans votre aveu m'éloigner de chez moi ?
Quoi qu'ici votre esprit malin vous persuade,
Vous sçavez bien que c'est ma premiere escapade ;
Depuis plus de cinq ans que je vis dans vos fers,
Chaque jour exposée à cent chagrins divers,
Voulant me retirer d'un cruel esclavage,
Je m'étois resoluë enfin à ce voyage.

BARBARIN.

Et pour dans le chemin ne vous point ennuyer ;
Vous allez voyager avec un Officier,
Et de Dragons encor : la partie est jolie ;
Et mon front . . .

MARIAMNE.

Ah ! tout doux, arrêtez je vous prie ;
Et ne m'insultez pas par vos soupçons jaloux ;
Respectez Mariamne, & même son Epoux.

BARBARIN.

Perfide, il vous sied bien de proferer encore
Un nom que votre amour aujourd'hui deshonore.

MARIAMNE.

Ah ! ne le croyez pas. Non d'un honteux affront,
Votre femme jamais ne tacha votre front :
Vous le meritiez bien, après vos injustices,
Vos cruels traitemens, vos bizares caprices :
Mais vous aviez pour femme un phénix en vertu ;

Et qui vous eût aimé si vous l'aviez voulu.

BARBARIN.

Hé bien ! faisons la paix, quand tu serois maîtresse,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendresse ;
Considere par-là l'amour que j'ai pour toi,
Et me voyant si bon, en revanche, aime-moi ;
Va, touche dans la main ;

MARIAMNE.

Ah ! que voulez-vous faire ?
Songez que votre main a maltraité mon pere !

BARBARIN.

Hé bien ! oüi, tu te plains avec juste raison ;
Oüi ton pere expira sous mes coups de bâton ;
Mais tu dois oublier un si sensible outrage,
Songe qu'à cet oubli mon repentir t'engage ;
L'effort de ces vertus que renferme ton sein,
Consiste à pardonner sur tout à ton prochain.

MARIAMNE.

Ah ! si ce repentir étoit bien véritable !

BARBARIN.

Oüi rien n'est plus sincere, où je me donne au diable.
Si du passé je puis obtenir le pardon,
Tu me verras plus souple & plus doux qu'un mouton.
Ensemble nous vivrons dans nos ardeurs fideles,
Comme deux vrais agneaux, comme deux tourterelles ;
Sans cesse jour & nuit je te caresserai,

Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai :

Quelle preuve veux-tu de mon amour extrême ?

Veux-tu me voir pleurer, me voir battre moi-même ?

Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?

Veux-tu que je me tuë ? oüi, dis si tu le veux ?

Je suis tout prêt....

SCENE XVIII.

BARBARIN, MARIAMNE, GRIFFON.

GRIFFON.

Monsieur, Cléon est dans la place,

Il fait le Diable, il jure, il tempête, il menace,

Il vient, il va paroître, & veut dans son dépit...

BARBARIN.

Hola, je me dedis de tout ce que j'ai dit,

Ah perfide ! ah guenon ! ah traitresse ! ah friponne !

Quoi ! dans le même tems que mon cœur vous pardonne..

MARIAMNE.

Allez, vous radotez, un si prompt changement

Revolte tout le monde & n'a nul fondement,

Et je dois être mise au nombre des plus folles
De m'être ainsi renduë à vos tendres paroles,...
Après tous mes malheurs, c'étoit bien à mes yeux
De vous lancer encor des regards amoureux!
Mais supposé tantôt que je fusse coupable,
Depuis votre pardon, qu'ai-je fait de blamable?
Puis-je... mais si Cléon touché de mes malheurs,
Veut peut-être empêcher l'effet de vos fureurs.
Puisqu'ainsi, sans sujet s'enflâme votre bile,
Cette Scene si tendre étoit bien inutile.

BARBARIN.

J'agis sans regles, moi, je me mets au-dessus.
Mais c'est trop écouter des discours superflus;
Qu'on me la garde ici liée & garotée,
Et vous braves Records dont la troupe augmentée
Par la Maréchaussée, & la Pousse, & le Guet;
Est plus que suffisante à remplir mon projet,
Venez vous retrancher au-devant de ma porte,
Et sur tout empêchez qu'aucun n'entre ou ne sorte.
Les Dragons de Cléon autre part dispersez,
Ne seront pas si-tôt en un corps ramassez,
Nous serons six contre un avant qu'il les rassemble.
Hâtons-nous & sur-tout qu'aucun de vous ne tremble,
C'est tout ce que je crains....



SCENE XIX.

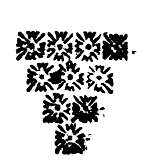
BARBARIN, MARIAMNE, SIMONNE, ARCHERS.

SIMONNE.

MOn Frere, où courrez-vous?
Ah! voici les Dragons qui viennent, sauvons-
nous,
Ils veulent de vos mains arracher Mariamne;
Maraudin a déja reçû cent coups de canne.

BARBARIN.

Allons... je veux... j'ordonne... il faut... ah!
malheureux...
Je m'égare, & ne sçai ma foi ce que je veux.



SCENE XX.

MARIAMNE seule.

TAndis que l'on se bat, & qu'un moment me reste,
Composons quelques vers sur mon destin funeste :
Les stances n'étant plus à present de saison,
En vers Alexandrins faisons notre Oraison.
O Ciel ! fut-il jamais plus triste destinée,
De Parens opulens en ces lieux je suis née,
Tous Prévôts ou Baillifs, & pour tout dire enfin,
Mon Pere étoit issu du sang Chicanéen.
A quinze ans mille attraits brilloient sur mon visage,
J'étois belle & bien faite, & sur tout j'étois sage :
On vouloit m'épouser si-tôt qu'on me voyoit,
Que de coups de chapeau mon Pere recevoit !
Mais il refusoit tout. Hélas ! on peut bien dire,
Qu'en voulant trop choisir souvent on prend le pire.
Pour Barbarin enfin mon Pere décida,
Et quelque tems aprés cet amant m'épousa.
Pendant les premieres jours il étoit doux, traitable,
Mais au bout de deux mois, hélas ! ce fut un diable.
A mon Pere en un an il fit trente procès ;
Et les ayant perdus, s'en vengea tôt après.

Il l'assomma de coup. O souvenir terrible!
Mais parlons du present, il est bien plus sensible.
Il me faut donc partir pour le Mississipi,
Sans que de ses soupçons mon mari soit guéri;
Et pour dire encor plus, dans mon état funeste
On m'ôte pour si peu de vertu qui me reste:
Il faut donc sans honneur m'éloigner de ces lieux,
Mais qu'est-ce que j'entens! & quel tapage affreux!
A grands coups redoublez, on enfonce la porte.
Et qui peut donc ainsi s'en venir à main forte!
Je ne sçais que penser! que vois-je! c'est Cléon,
Il vient me secourir, hélas qu'en dira-t'on?

SCENE XXI.

MARIAMNE, CLEON, DRAGONS, ARCHERS.

CLEON.

ARchers disparoissez, fuyez troupes pagnottes, *
Et vous braves Dragons mettez-leur les menottes.
Allons Madame, allons, suivez-moi promptement,
Tandis que mes Dragons combattent vaillamment:

* *Les Archers s'en vont.*

Je me ſuis doucement eſquivé ſans rien dire,
Souffrez que dans ces lieux en hâte on vous retire.
Le tems preſſe, venez.

MARIAMNE.

Alte-là, s'il vous plaît,
Reſpectez mon honneur, laiſſez-le tel qu'il eſt;
Les ſoupçons d'un Epoux n'y font que trop d'outrage,
Sans que l'on aille encor l'alterer d'avantage.
Quand Barbarin combat & ſe trouve en danger,
Je dois moins que jamais de ces lieux déloger:
De mon Epoux encor la perſonne m'eſt chere;
Je tremble pour ſes jours!...

CLEON.

La plaiſante chimere;
Quoi! cet Epoux cruel, furieux, & jaloux...

MARIAMNE.

Tout ce qu'il vous plaira, c'eſt toujours mon Epoux.

CLEON.

Il ne s'en ſouvient plus.

MARIAMNE.

Je m'en ſouviens encore,
Ce nom m'eſt precieux.

CLEON.

Mais il le deshonore.

MARIAMNE.

Hé bien c'eſt ſon affaire.

CLEON.

Il consent aujourd'hui ;
A ne vous plus revoir.

MARIAMNE.

Et bien tant-pis pour lui.

CLEON.

Il vous hait à la mort.

MARIAMNE.

Tant mieux, cela me flatte.

CLEON.

Il peut vous maltraitter.

MARIANNE.

Et je veux qu'il me batte.

CLEON.

Pour le Missisipi....

MARIAMNE.

Je n'en ai point d'effroi.

CLEON.

Il vous fait embarquer.

MARIAMNE.

Vous n'irez pas pour moi.

CLEON.

Ah je perds patience, & de bon cœur j'enrage ;
Mais c'est trop m'amuser à tout ce badinage :
Retournons au Combat qu'il falloit achever,
Avant que de venir ici vous retrouver.

SCENE XXII.

MARIAMNE seule.

ARrêtez ; où va-t'il cet étourdi ? je tremble ;
Mais c'eût été bien pis qu'on nous eût vûs ensemble,
Pelotter les bons mots, & nous les renvoyer,
Pour voir à qui des deux resteroit le dernier.
Tandis que c'est pour moi qu'on se bat, qu'on se tuë,
Que mon mari peut-être expire dans la ruë,
Et que d'ailleurs Cléon qui fait tout ce fracas,
Laisse battre ses gens, & ne s'y trouve pas.



SCENE XXIII.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

MAis je vois ! Arlequin, hé bien ! quelles nouvelles ?

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, vrayment j'en apporte de belles.

MARIAMNE.

Que viendrois-tu m'apprendre ? est-ce que mon Epoux...

ARLEQUIN.

Ne craignez rien pour lui, ne craignez que pour vous,
Allez Cléon & lui sont d'une égale force,
Et si leurs pistolets avoient eû de l'amorce,
On auroit vû beau jeu.

MARIAMNE.

Mais pourquoi me dis-tu
Que je craigne pour moi? que sçais-tu? qu'as-tu vû?

ARLEQUIN.

Je n'ai rien vû de près, mais on m'a dit Madame,
Que votre Epoux suivant la fureur qui l'enflâme,
Avant que de combattre avoient chargé Zarés,
D'executer ici quelques ordres secrets ;

Cet

Cet Huissier est poltron autant que je puis l'être,
Et je viens vous deffendre, il n'a plus qu'à paroître.

MARIAMNE.

Non, non, le Ciel m'inspire un plus noble dessein,
Et mon honneur m'invite à faire un coup de main;
Aux pieds de mon Epoux je vais porter ma tête.

ARLEQUIN.

Et s'il va la couper ? ne soyez pas si bête,

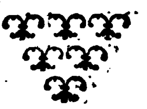
MARIAMNE.

N'importe sans trembler je prétens aujourd'hui,
M'offrir à tous les coups qu'on va lancer sur lui.

SCENE XXIV.

ARLEQUIN seul.

Tandis que d'un côté Mariamne s'esquive,
De l'autre son époux au même instant arrive,
Ma foi c'est un hazard qu'ils ne se soient point vûs.



SCENE XXV.

BARBARIN, GRIFFON armé ridiculement.

BARBARIN.

He bien, braves Records, nous avons le dessus ;
Cléon hors de combat, blessé d'un coup de pierre,
Plusieurs de ses Dragons par nous couchez par terre,
Ont obligé le reste à s'éloigner d'ici,
Sans que leur beau projet ait enfin réussi ;
Du nombre, il est bien vrai, nous avions l'avantage ;
Mais le nombre n'est rien si l'on n'a du courage ;
Vous en avez fait voir, je suis content de vous.

GRIFFON.

Je crains bien que Cléon ne revienne sur nous ;
Ses Dragons sont mutins, s'il faut qu'il les rallie.

BARBARIN.

Et que me feront-ils ? Mariamne est partie,
Ou doit l'être du moins. Zarès secrettement,
A dû tout préparer pour son embarquement.
Cependant dans mon cœur des allarmes secrettes...

Mais effaçons son nom de dessus mes tablettes.
Elle fut infidelle, & me fit enrager,
C'étoit trop à la fois, il n'y faut plus songer,
Prenons que je sois veuf. Mais hélas je frissonne;
Que vois-je ! à la douleur mon ame s'abandonne:
Qu'est-il de plus touchant que de voir Arlequin,
Les yeux baignez de pleurs, un mouchoir à la
main,
Venir faire un récit & patétique & tendre ?

SCENE XXVI.

BARBARIN, GRIFFON, ARLEQUIN, ARCHERS.

BARBARIN.

AH ! mon cher Arlequin, que venez-vous m'apprendre ?
Mariamne est partie apparemment.

ARLEQUIN.

Hélas !
Haie... ouf. ...

BARBARIN.

Expliquez-vous, & ne sanglottez pas.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois parler tant ma douleur est forte,

Ma voix ne peut sortir & demeure à la porte.

BARBARIN.

Tous ces retardemens sont ici superflus ;
Où Mariamne est-elle ?

ARLEQUIN.

Hélas ! elle n'est plus.

BARBARIN.

Qu'entends-je ? elle est partie !

ARLEQUIN.

Aprenez davantage ;
A mes yeux, le Vaisseau vient de faire naufrage.

BARBARIN.

Quoi ! ma femme est noïée ?

ARLEQUIN.

Il le faut bien juger,
A moins que par bonheur elle ne sçût nager ;
Je vous dirai bien plus, elle étoit innocente.

BARBARIN.

Ah ! que m'apprenez-vous ? mon desespoir augmente.
Elle étoit innocente ; ah ! je veux me tuer . . .

ARLEQUIN.

Souffrez auparavant que je puisse achever.

BARBARIN.

Achevez, achevez.

ARLEQUIN.

Alors qu'elle est partie,
Elle alloit au combat pour vous sauver la vie ;
Et c'est dans ce moment que le traitre Zarès,
L'a conduite à la mer.

BARBARIN.

O sensibles regrets!
Poursuivez.

ARLEQUIN.

Que dirai-je! en passant dans la ruë.
On voïoit sur son front la vertu toute nuë,
La modeste innocence & la chaste pudeur,
Regnoient sur son visage ainsi que dans son cœur;
Son teint sage & discret, sa bouche scrupuleuse,
La candeur de ses yeux, sa gorge vertueuse.

BARBARIN.

Quel galimathias, finissez promptement.

ARLEQUIN.

Elle joint le Vaisseau, le monte sagement:
Il fait voile, & chacun lui crioit bon voyage;
Quand soudain il s'éleve un furieux orage,
Dont le Vaisseau surpris tout prêt à se noïer,
Descendoit à la cave & montoit au grenier.
Tant enfin qu'il survint un affreux vent de bise,
Qui contre un fier rocher en cent morceaux le brise;
Après cet accident, vous voyez bien, hélas!
Que votre femme est morte, & n'en reviendra pas.

BARBARIN *se relevant.*

Quoi! Mariamne est morte, & j'en suis l'homicide!
Ah, coquine de Sœur! ah traitresse! ah perfide!
Mais hélas! je succombe, & je trouve à propos,
De prendre en ce fauteüil un moment de repos.

ARLEQUIN.

Pour calmer la douleur de ce coup qui l'assomme.

Laissons-le, s'il se peut, dormir un petit somme.

BARBARIN *revenant de sa pamoison.*

Je ne sçai d'où je viens, je me sens tout rêveur,
Je ne vois point ici ma femme ni ma sœur ;
Appellez Mariamne.

ARLEQUIN.

En voici bien d'un autre.

BARBARIN.

Vous pleurez, Arlequin, quel chagrin est le vôtre ?

ARLEQUIN.

Mariamne n'est plus : vous moquez-vous de nous ?
Les morts revivent-ils ?

BARBARIN.

Ah ! que me dites-vous ?
Qui vous fait me tenir un discours de la sorte ?

ARLEQUIN.

Avez-vous oublié que votre femme est morte ?

BARBARIN.

Quoi ! Mariamne est morte ?

ARLEQUIN.

Il a perdu l'esprit,
Le pauvre homme extravague & ne sçait ce qu'il dit,
Je vous viens dans l'instant d'apprendre son naufrage.

BARBARIN.

Ah ! je sens redoubler ma douleur & ma rage,
Venez, accablez-moi, Normands, qui la perdez ;
Noyez-moi dans vos flots, Mer qui la possedez.

SCENE.

SCENE DERNIERE.

BARBARIN, ARLEQUIN, GRIFFON, SCARAMOUCHE, ARCHERS.

SCARAMOUCHE.

AH! Monſieur, apprenez une étrange nouvelle,
Votre Epouſe eſt vivante, & dans une Nacelle,
On vient dans ce moment de l'amener à bord.

BARBARIN.

Ah, que je ſuis heureux! que je benis mon ſort;
A préſent que je ſçais qu'elle fut toujours ſage,
Je prétends deſormais faire un meilleur ménage.
Meſſieurs, vous le voyez, ce racommodement,
D'une Piéce Comique eſt le vrai dénouëment.
Il faut finir ainſi, pour que la Parodie,
Ne ſoit point confonduë avec la Tragédie.

FIN.

L'IMPROMPTU
DE
LA FOLIE,
AMBIGU-COMIQUE.

Réprésentée en 1725.



AU SEIGNEUR

AYMON,

GENERAL

DE LA CALOTTE.



ONSEIGNEUR,

Dûssiez-vous me placer surnumeraire dans votre Brigade des FAUX-PLAISANS, *ou dans celle des* ENNUYEUX, *j'ai crû ne pouvoir mieux*

meriter l'honneur que vous m'avez fait de m'enrôler dans votre illustre Corps, qu'en vous dédiant mon IMPROMPTU DE LA FOLIE. Il a fait plaisir à toute LA CALOTTE; *c'est-à-dire qu'il a été du goût de bien du monde; & sur le succès, je pourrois me flater d'être reçû dans votre Brigade des* FOUS HEUREUX; *si quelques Officiers subalternes de la Brigade des* DIFFICILES *ne traversoient mes desseins.*

Je veux parler des ces CALOTTINS FLEGMATIQUES *que rien ne réjoüit, & qui ne réjoüissent personne: de ces* POLTRONS CRITIQUES, *qui n'ayant jamais osé monter la tranchée du Parnasse, ni même courrir le moindre hazard, ne sont occupez qu'à rabaisser le*

mérite des Actions des autres.

En verité, MONSEIGNEUR, vous devriez forcer ces CAGNARDS CAUSTIQUES *à s'exposer au feu à leur tour, ou les condamner du moins à demeurer pour toujours renfermez dans leurs Cazernes.*

Vous avez assez d'autres Soldats pour tenir tête à LA SAGESSE, *en cas qu'elle voulût remuer & rompre le Traité que vous avez arrêté depuis un tems entre* ELLE & LA FOLIE.

Tout l'Univers, MONSEIGNEUR, admire avec quelle conduite un accord si difficile a été ménagé.

Vous avez commencé par porter notre Déesse à être moins extravagante & moins outrée, & sa fiere Ennemie à paroître moins bizarre & moins austere

Vous avez renvoyé à la SAGESSE *tous les Prisonniers que vous n'avez pas jugé de bonne prise, & que votre Brigade des* INDISCRETS *avoit amenez à votre Camp contre les Loix de la Guerre.*

On a vous vû hautement désavoüer tous les Brevets injurieux que vos malins Secretaires leurs avoient expediez à votre insçû, ne reconnoissant que ceux que vous aviez signez de votre propre main pour les Déserteurs de cette même SAGESSE, *qui de leur bonne volonté & de leur propre mouvement s'étoient venus ranger sous vos Etendarts.*

Quant à ces derniers, ils ont été reçûs de vous à bras ouverts; vous leur avez donné des Charges dans votre

Armée suivant leur mérite & les actions qu'ils avoient pû faire, dignes de LA CALOTTE, *toujours prêts cependant à les renvoyer libres, si-tôt que* LA RAISON *viendroit les reclamer.*

Pour peu qu'il s'en soit trouvé qui ayent voulu retourner, quel accüeil ne leur a pas fait leur Souveraine? Elle a été d'autant plus contente de les revoir, qu'elle vous les avoit envoyez Fous, & que vous les lui avez renvoyez Sages : & c'est ce qui l'a engagée à conclure avec LA FOLIE, *cette Trêve si avantageuse à tout le monde.*

Quelle gloire pour vous, MONSEIGNEUR, étant General de LA CA-

LOTTE, de vous voir en même tems si bien avec LA SAGESSE! d'avoir trouvé le moyen de ramener ses Sujets à son obéissance, en inventant un nouvel art de corriger les mœurs en folâtrant, & de faire la guerre au Ridicule, en lui donnant des loüanges à le faire rougir.

Mais à propos de loüanges, ne croyez pas, MONSEIGNEUR, que celles que je vous donne ici soient interessées, quoique je ne sois pas riche, & que vous possediez les fonds immenses sur lesquels on assigne les Gratifications & les Pensions qu'on accorde ordinairement à la plûpart des faiseurs d'Epîtres Dédicatoires, je vous proteste que c'est la seule estime que j'ai pour vos

vertus, qui me les fait publier, étant d'ailleurs avec un profond respect.

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, & très-obéissant Serviteur,

LE GRAND.

ACTEURS du Prologue.

THALIE, Muse de la Comedie.
LA FOLIE.
LA COMEDIE FRANÇOISE.
UN VIEUX COMMANDEUR.
UN PETIT MAITRE.
UN AVOCAT.
UN MARCHAND.
} Députez du Public.
MOMUS.
TROUPE DU REGIMENT DE LA CALOTTE.

La Scene est à Montmartre.



L'IMPROMPTU DE LA FOLIE.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente Montmartre. Thalie est endormie au pied de ce Mont. On jouë l'ouverture, après quoi on entend un Chœur d'Asnes.

SCENE PREMIERE.

THALIE, LA COMEDIE-FRANÇOISE.

CHOEUR.

HI-hon, hi hon, hi-hon, hi-hon, hans-hans.

LA COMEDIE *chante.*

Réveillez-vous, belle Thalie,
Réveillez-vous, il en est tems.

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hon, hi-hans, hi hans.

LA COMEDIE.

Pouvez-vous dormir aux accens
D'une pareille mélodie?

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans, hans.

LA COMEDIE.

Ce n'est point ici votre place,
On y voit périr vos talens.

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans, hans.

LA COMEDIE.

Abandonnez les Habitans
De ce ridicule Parnasse.

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans.

SCENE II.

THALIE, LA COMEDIE.

LA COMEDIE.

EN verité les Poëtes de Montmartre sont bien insuportables de me troubler ainsi sans relâche, & de m'empêcher de tirer Thalie de l'assoupissement où elle est plongée depuis si long-tems. Mais aussi quel séjour cette Muse a-t-elle été choisir depuis qu'Apollon l'a bannie du Mont Parnasse, Montmartre ! ... Qui l'auroit jamais pû croire ? Ah ! malheureuse Comedie Françoise, que tu es à plaindre de te fournir dans une pareille boutique ! Il faut pourtant à quelque prix que ce soit, que je réveille Thalie. Holà, Muse, holà, c'est la Comedie Françoise qui vous appelle.

THALIE *se réveillant.*

La Comedie Françoise! Ah! ma chere amie, votre voix seule étoit capable de me tirer de ma létargie. Mais, bon Dieux ! que je vous trouve changée ! & qui pourroit vous reconnoître dans l'état où vous êtes ?

LA COMEDIE.

Hé le moyen ! je n'ai plus que la moitié de ma

Troupe. Mais vous, divine Muse, que faites-vous à Montmartre ?

THALIE.

Hélas! j'y dors, & j'endors souvent les autres. Que veux-tu? depuis un tems je n'étois presque plus occupée que pour les Poëtes de ce Canton, ils sont trop lourds & trop paresseux pour me venir trouver jusqu'au sommet du Parnasse ; & j'ai pris le parti de venir vers eux. J'ai du moins ici le plaisir de dormir, & de me reposer de mes anciennes fatigues.

LA COMEDIE.

En effet, il me souvient qu'autrefois vous vous plaigniez que mes Poëtes vous faisoient de trop rudes saignées: mais je crois qu'ici vous n'êtes pas dans le même cas. Il faut pourtant, belle Thalie, que vous fassiez un effort pour ma petite Troupe. Tout Paris vous en prie.

THALIE.

Paris! fort bien : pour se moquer encore de moi, comme il fait depuis si long-tems. Il est trop difficile à contenter sur vôtre Théatre. Il s'efforce en toute occasion de rabaisser mes nouvelles productions, pour relever mes anciennes qu'il ne veut plus voir.

LA COMEDIE.

Il est vrai que votre Sœur Melpomene est plus heureuse que vous. Son métier n'est pourtant pas si difficile que le vôtre à beaucoup prés. Il est plus ai-

d'outrer la nature que de l'imiter.

THALIE.

Ah ! je t'avoûrai que je suis quelquefois surprise des succès de Melpomene. Cela me fâche de voir qu'on soit prévenu en faveur de ses Tragédies nouvelles, mêmes avant de les avoir vûës. La moitié des gens les applaudissent sans les entendre. On les admire long-tems sans s'appercevoir de leurs défauts ; & ce n'est souvent que l'impression qui fait ouvrir les yeux à cette foule d'Approbateurs qui se laissent séduire au son de quelques vers empoulez, qu'un Acteur a l'art de faire valoir, & qui dans le fonds ne sont quelque fois qu'un pompeux galimathias.

LA COMEDIE.

J'en demeure d'accord.

THALIE.

Mais il n'en est pas de même de mes productions. Une Scene plus froide que les autres, deux ou trois mauvaises plaisanteries hazardées dans une de mes Comedies, empêchent souvent qu'on n'entende le reste de l'Ouvrage. Ce qu'on ne trouve pas de son goût dans le commencement prévient contre tout ce qui suit ; alors le bon & le mauvais ont même sort, tout est confondu, on ne veut plus rien écouter. Mais ce qu'il y a de consolant pour moi, c'est qu'on voit telles Piéces Comiques qui n'ont pas été applaudies d'abord, qui font aujourd'hui l'honneur

de votre Théâtre, & que personne n'ose se vanter à présent d'avoir sifflé à la premiere réprésentation.

LA COMEDIE.

Oüi, vous avez raison de vous plaindre de la préférence qu'on donne à votre Sœur. Mais enfin nous ne l'avons plus, & Paris se trouvant aujourd'hui dénué de plus de la moitié de ses plaisirs, n'a recours qu'à vous; & je suis venuë ici avec les Députez que le Public vous envoye, pour vous prier de nous donner une Piéce de votre façon.

THALIE.

Le Public m'envoye des Députez? c'en est trop. Allons, il ne faut point avoir de ressentiment, & je veux bien encore m'exposer à son ingratitude, en cherchant à le divertir; mais avant de rien entreprendre, consultons ces Députez, pour sçavoir ce qui pourra être de leur goût.

SCENE III.

THALIE, LA COMEDIE FRANÇOISE, L'AVOCAT, LE PETIT MAITRE, LE MARCHAND, LE VIEUX COMMANDEUR nazonnant.

LES DEPUTEZ *tous ensemble.*

Divine Muse, nous sommes les Députez du Public, qui venons vous demander une Comedie nouvelle.

THALIE.

Oh! doucement, Messieurs; les uns après les autres, s'il vous plaît. Sçachons d'abord qui vous êtes?

L'AVOCAT.

Je me nomme Pointillant, Avocat de profession.

LA COMEDIE *bas à Thalie.*

Soit disant bel esprit.

LE PETIT MAITRE.

Je suis, moi, le Chevalier du Tapage.

LA COMEDIE.

Espece de Petit Maître manqué.

LE MARCHAND.

Et moi, Monsieur Dimanche, Marchand de la ruë S. Denis.

LA COMEDIE.

Approuvant de bonne foi tout ce qui lui fait plaisir.

LE COMMANDEUR.

Quant à moi, je suis le Commandeur de la Rocaille, ancien pilier de Théâtre.

LA COMEDIE.

Grand Partisan des Anciens.

THALIE.

C'est-à-dire, *laudator temporis acti*. Oh ça, parlez, Monsieur l'Avocat, vous me paroissez le plus posé. Le Public, à ce que j'apprens, demande une Piéce de ma façon. Dans quel goût souhaitez-vous qu'elle soit?

L'AVOCAT.

Hélas, sçavante Muse, pour moi je ne vous demande qu'une bagatelle. Je souhaite une Comedie en vers en cinq Actes, où il y ait un caractere soutenu du commencement à la fin; que l'intrigue soit bien conduite; qu'elle tienne toujours l'Auditeur en suspend, & se débroüille à la fin sans peine; qu'il y ait dans cette Piéce des mœurs, des sentimens, & surtout, qu'elle soit écrite noblement.

THALIE.

Et vous appellez cela une bagatelle? Oh! vraiment

ment il y a long-tems que le moule de ces sortes d'Ouvrages est cassé.

LE MARCHAND.

Parbleu, Monsieur l'Avocat, vous parlez pour vous : mais avec votre permission, ce n'est pas-là le goût général. Je suis Marchand de la ruë S. Denis, & pour mon argent je veux me réjoüir. Vous pouvez lire ces sortes de Piéces dans votre cabinet, vous autres beaux esprits ; mais pour moi, qui ne lit que mes livres de comptes, & qui ne vais à la Comedie que pour rire, tenez, les Comediens annonceroient cent fois des Piéces de cette nature, que je n'irois pas à une.

LE PETIT MAITRE.

Je ne les hais pas moi, aux premieres représentations s'entend, j'ai le plaisir de les faire tomber.

LE COMMANDEUR.

J'ai vû joüer toutes les Piéces de Moliere, d'original. Celles qui étoient dans ce goût-là, n'ont pas été celles qui ont été les plus suivies. Mais, ma foi, cela étoit parfait. Oh ! ma foi, ma foi, cela étoit beau. Je voudrois bien qu'on nous en donnât aujourd'hui de semblables.

LE MARCHAND.

Et moi, c'est ce que je ne demande point. Ah ! mes chers Italiens, quand reviendrez-vous ? c'est ma folie à moi, que les Italiens.

L'AVOCAT.

Pour moi je ne les aime que quand ils parlent Italien.

LE PETIT MAITRE.

Et moi qui ne l'entend pas, je ne les aime que dans le François.

LE COMMANDEUR.

Ceux-ci sont fort bons; mais parlez-moi des précedens. Vous n'avez pas vû l'ancien Scaramouche, vous autres? quel naturel dans ses grimaces & dans ses gestes! Ah! ma foi, ma foi, cela étoit bon.

LE PETIT MAITRE.

Et que Diable, Monsieur le Commandeur, vous ne nous parlez jamais que du tems passé. Pour moi, je vous avoûrai que j'aime dans les Piéces un peu de gaillardises, pouvû que cela soit finement enveloppé.

L'AVOCAT.

Ah, fi!

LE MARCHAND.

Je ne hais pas cela non plus, pourvû que ma femme n'en rougisse point, & que ma fille n'y entende rien.

LE COMMANDEUR.

J'ai vû des Piéces de Scaron dans leur nouveauté. Elles étoient un peu dans ce goût-là. Jodelet y faisoit des merveilles. Il nazonnoit un peu; mais, ma foi, c'étoit un grand Acteur. Ah! grand Acteur,

L'AVOCAT.

Le Théâtre François est aujourd'hui trop épuré pour souffrir ces sortes de Piéces, non plus que les Farces du tems passé.

LE COMMANDEUR.

A propos de Farce. Croiriez-vous que j'ai vû gros Guillaume & Guillot Gorju? ma foi, ma foi, ma foi cela n'étoit point si mauvais.

LA COMEDIE.

Hé bien, Messieurs, avez-vous bien-tôt fini votre conversation? Il me semble que ce n'est pas pour cela que vous êtes ici, & que vous y venez demander une Piéce à Thalie?

THALIE.

Ils n'en auront point de ma façon, tant que leurs goûts ne seront pas mieux d'accord. Mais à présent que me voilà tout-à-fait réveillée; adieu je m'en retourne sur le Parnasse faire ma paix avec Apollon, en attendant que toute la Troupe soit rassemblée, & que quelque Génie supérieur vienne m'y trouver.



SCENE IV.

LA COMEDIE, L'AVOCAT, LE COMMANDEUR, LE MARCHAND, LE PETIT MAITRE.

LE MARCHAND.

PArbleu, Monsieur l'Avocat, vous êtes cause que Thalie nous abandonne, par la difficulté qu'elle trouve à vous contenter. Mais quel bruit entens-je ?

On entend un bruit de Haut-bois & de Tambours.

LA COMEDIE.

C'est la Folie qui fait battre là Caisse ici au tour pour faire des recruës pour son Régiment. Mais la voici elle-même qui vient à propos à votre secours. C'est une étourdie, qui, au défaut de Thalie, pourra peut-être sur le champ trouver quelque heureuse saillie qui amusera le Public, & me tirera d'embarras. Mais elle est depuis un tems si entêtée de l'Opera, qu'elle ne marche plus qu'en chantant

& en dansant. Heureusement elle a toujours à sa suite quelques Poëtes, qui pourront faire votre affaire.

LE MARCHAND.

A la bonne-heure. J'aime encore mieux une Piece dictée sur le champ par la Folie, que d'attendre que Thalie nous en envoye une du Mont-Parnasse. J'aime à joüir, moi.

SCENE V.

LES ACTEURS PRECEDENS, LA FOLIE & sa suite,

MOMUS.

LA FOLIE *chante & danse.*

RITOURNELLE GAYE.

FUyez loin de nous,
Tristes Foux,
Foux mélancoliques,
Coleriques,
Frenetiques;
Fuyez loin de nous.

Venez aimable Foux, dont l'heureuse manie
Est de rire & de chanter,
De prendre & de quitter
Tantôt Cloris, tantôt Silvie,
Et de vouloir goûter
De tous les plaisirs de la vie,
Sans qu'aucun vous puisse arrêter.
Ah? l'agreable Folie!

LA COMEDIE.

Aimable Déesse, laissez pour un moment vos plaisirs, pour nous tirer de l'embaras où nous sommes.

LA FOLIE.

Bon! la Folie tirer les gens d'embarras! on dit que c'est moi qui les y plonge.

LA COMEDIE.

Assez souvent; mais il faut avoüer aussi que vous êtes quelquefois heureuse.

LA FOLIE.

Hé bien, en quoi vous puis-je faire part de mon bonheur?

LA COMEDIE.

En tirant de votre cerveau l'idée de quelque Divertissement comique, qui puisse amuser Paris pendant cette Automne, & le dédommager de l'absence de Melpoméne, & de la Troupe Italienne.

LA FOLIE *accompagnée des Violons.*

Ah ! je sens Apollon,
Qui déja m'inspire :
J'entens le son,
De sa Lyre, lyre, lyre, lyre,
J'entens le son
De son Violon.

SYMPHONIE.

LA FOLIE *avec des Accompagnemens.*

Quelle plaisante idée en ce moment me frappe,
Elle est nouvelle, elle réussira.
Ah! ah! ah! . . . . . je la tiens. . . . . mais non, elle m'échappe.
J'y suis enfin . . . non, ce n'est pas cela . . . .
Elle revient je la ratrappe,
Ecoutez, la voilà.

Donnez au Public deux Actes differens, un dans le goût François, & l'autre dans le goût Italien.

LA COMEDIE.

Une pièce dans le goût Italien representée par les Comédiens François ! pour le coup voilà bien un trait de la Folie.

LA FOLIE.

Ma foi, Madame la Comédie Françoise, vous

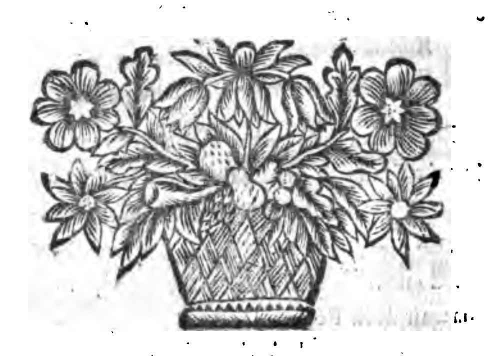
avez beau dire ; vous ne pouvez dans ce têms-ci vous sauver que par quelque chose d'extraordinaire. Votre premiere Piéce aura pour titre : *les nouveaux Débarquez* : & la seconde , *la Françoise Italienne.*

LA COMEDIE.

Mais il faut du moins un Prologue.

LA FOLIE.

Mon arrivée imprévûë pour vous tirer d'embarras, en servira, avec quelques Vaudevilles que nous glisserons par-ci par-là. Je ne manque pas de Musiciens, comme vous sçavez ; & tandis que mes Poëtes vont travailler pour vous , restez quelque tems en ma Compagnie, si vous vous y ennuyez vous serez plus fou que moi. Allons , marche moi , le Régiment de la Calotte.



DIVERTISSEMENT.

Le Régiment conduit par Momus, passe sur le Théâtre, il est composé de toutes sortes de caracteres plus fous les uns que les autres.

ENTRE'E

de six Porte-Marottes.

MOMUS ET LA FOLIE.

HEureux Calottins, livrez-vous
Aux Ris, aux Jeux, à l'Allegresse.
Heureux Calottins, livrez-vous,
Aux plaisirs les plus doux.

MOMUS *seul.*

Sages du tems, vous seriez fous
Si l'austere raison vous occupoit sans cesse?
Sages du tems vous seriez fous
Mille fois plus que nous.

ENSEMBLE.

Heureux Calottins, livrez-vous
Aux Ris, aux Jeux, à l'Allegresse.
Heureux Calottins, livrez-vous,
Aux plaisirs les plus doux.

ENTRE'E DE FOUS.



VAUDEVILLE.

DAmis pour grossir son Trésor,
Vouloit changer le Cuivre en Or,
Il a passé toute sa vie
A s'instruire dans la Chymie.
Que lui reste-t'il à present ?
Il nourrit sa Femme de vent,
Il a vendu sa cotte,
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Lubin jaloux & curieux,
Observoit sa femme en tous lieux;
Ennuyé de n'y rien connoître,
Il se déguise en Petit Maître;
Il est bien-tôt heureux Amant,
Et se fait ce qu'il craignoit tant;
Ah ! que l'épreuve est sotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Jadis Cléon pour s'enrichir,
Ne donnoit dans aucun plaisir,
Le voilà septuagenaire,
De tout son bien que va-t'il faire ?
Près d'entrer dans le Monument,
Il entreprend un Bâtiment,
La plaisante Marotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Après s'être raillé long-tems
De tous les Maris mécontens,
Blaise à soixante ans se marie,
Il prend Femme jeune & jolie,
Qui n'attend pas le bout de l'an,
Pour le mener tambour battant,
Ah ! comme on le balotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

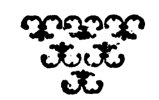
Mon Tuteur me fait élever,
Croyant pour lui me conserver,
Il me nourrit dans l'ignorance,
Mais je n'en ai pas tant qu'il pense,
A quatorze ans, ah ! voyez donc,

Comme je voudrois d'un Barbon,
Je ne ſuis pas ſi ſotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

AU PARTERRE.

Meſſieurs du Parterre c'eſt vous
Qui conduiſez le goût de tous :
Si vous approuvez cet Ouvrage,
On dira que l'Auteur eſt ſage :
Si vous en jugez autrement,
On ſuivra votre Jugement,
On dira qu'il radotte :
Et plan, plan, plan,
Place au Regiment
De la Calotte.

ENTRE'E GENERALE de Fous & de Folles.



LES NOUVEAUX DÉBARQUEZ,

COMEDIE.

ACTEURS.

DORIMONT, Mari de Dorimene.

DORIMENE, Femme de Dorimont.

BAGUENAUDIER, Maître de Forges, Amoureux de Dorimene.

LE BARON, Fils de Baguenaudier.

ZERBINE, Suivante de Dorimene.

L'EVEILLÉ, Homme d'intrigue.

La Scene est à Paris chez Dorimont.

LES NOUVEAUX DEBARQUEZ,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

L'EVEILLE', ZERBINE.

ZERBINE.

QUoi, Monsieur l'Eveillé, seroit-il possible que nous fussions du même païs?

L'EVEILLE'.

N'en doute point, ma chere Zerbine, je suis Nivernois: mais acheve en peu de mots toute ton Histoire, & me dis comment tu

tombas entre les mains de ces Bohémiens qui t'enleverent à l'âge de six ans?

ZERBINE.

Oh! ma foi, il y a si long-tems que je ne m'en souviens presque plus Il suffit que je t'aye appris que je me nomme Isidore, fille unique de Maître Guillaume, riche Fermier du Nivernois; qu'après avoir couru le païs malgré-moi dix ou douze ans, avec cette bande d'Egyptiens, sous le nom de Zerbine qu'ils m'avoient donné, je les ai quittez pour m'en venir à Paris: qu'ayant écrit dans mon païs, j'ai appris que mon Pere & ma Mere étoient morts; que le Seigneur de chez nous s'étoit emparé de mon bien, qui montoit à plus de vingt mille francs qu'il ne vouloit point rendre; que me voïant par cette nouvelle réduite à servir, n'étant pas en état de poursuivre un procès, je m'étois mise auprés de Madame Doriméne, qui par ses bontez adoucit la rigueur de mon sort.

L'E'VEILLE'.

Je t'ai écouté tout dire jusqu'au bout, & je vais t'apprendre bien des choses à mon tour. Celui qui s'est emparé de ton bien est Monsieur Baguenaudier, arrivé depuis huit jours de Nevers, avec son benêt de Fils, Monsieur le Baron de la Baguenaudiere.

ZERBINE.

Comment! ces deux originaux qui logent ici, &

qui viennent épouser les deux Cousines de Dorimont mon Maître ?

L'E'VEILLE'.

Eux-mêmes. Qui ont depuis peu vendu leur Forge pour être de qualité. Mais je te dirai bien plus, ils n'ont aucune inclination pour celles qu'ils venoient épouser ; ils sont tous deux devenus amoureux de Doriméne.

ZERBINE.

En voilà bien d'un autre. Quoi ! ces deux benêts aimeroient ma Maîtresse, qui est la sagesse même, & qui a pour époux un jeune homme qu'elle aime à la folie ?

L'E'VEILLE'.

Il n'importe. Ils l'aiment tous deux éperdûment ; & ils sont persuadez qu'ils n'en étoient pas haïs : mais le plaisant, c'est que le Pere & le Fils se cachent l'un de l'autre, & sont rivaux sans le sçavoir. Ils m'ont fait en particulier confidence de leur passion, & m'ont sur-tout bien recommandé le secret.

ZERBINE.

Et quel est leur espoir, en aimant une femme mariée ?

L'EVEILLE'.

He ! tu juges bien que ce n'est pas pour l'épouser.

ZERBINE.

Et ces faquins-là osent se persuader que Doriméne sera assez folle pour les écouter ?

L'EVEILLÉ.

Ils comptent sur les présens qu'ils sont en état de lui envoyer. Quoiqu'ils ayent négligé de te faire restitution, ce sont des gens qui jettent l'argent par les fenêtres, quand il s'agit de leurs plaisirs.

ZERBINE.

Ils ne sont pas les seuls : mais ma Maîtresse n'a que faire de leurs presens, elle a un mari qui ne lui refuse rien, & leurs liberalitez ne seront pas capables de la tenter.

L'EVEILLÉ.

J'en suis persuadé ; mais il ne faut pas qu'il leur en coûte moins.

ZERBINE.

Qu'entens-tu par là ?

L'EVEILLÉ.

J'entens que nous leur ferons accroire que Doriméne aura accepté leurs présens, & que nous les garderons, seulement pour acquitter leur conscience, de la restitution qu'ils doivent te faire.

ZERBINE.

Cela n'est pas si mal imaginé, mais l'éxécution m'en paroît un peu difficile.

L'EVEILLÉ.

Il n'y a rien de plus aisé : songe que nous avons à faire à des sots, tu en vas juger par leur stile épistolaire : Tiens voilà les Lettres qu'ils m'ont chargé chacun en leur particulier, de faire tenir adroi-

rement à Doriméne. Voilà d'abord celle du Pere, tu n'as qu'à lire, tu verras qu'il n'a pas encore oublié qu'il a été ci-devant Maître de Forge.

ZERBINE *lit.*

Madame, quand vous auriez le cœur dur comme une Enclume, j'ose espérer qu'il s'amolira dans la fournaise de mon amour: Tout mon bien est à votre service, vous en pouvez disposer, ne laissez pas éteindre une si belle ardeur, & songez qu'il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

Voilà une expression tout à fait nouvelle, & cependant on ne peut s'expliquer plus clairement.

L'EVEILLE'.

Je te vais lire la Lettre du Fils, qui a été quelque tems dans le négoce.

Il lit.

Madame, je vous écris ces lignes pour vous faire sçavoir que je vous aime de tout mon cœur, Dieu veüille qu'ainsi soit de vous. Je ne sçai à quoi employer mon argent, & il est tout à votre service; esperant néanmoins que vos appas m'en payeront la rente à un denier raisonnable.

ZERBINE.

Ma foi le Pere & le Fils sont aussi exravagants l'un que l'autre, & voilà d'un stile à se faire jetter par les fenêtres. Je ne montrerai point absolumen ces Lettres à ma Maîtresse.

L'E'VEILLE'.

La peste ! il faut bien t'en garder. Tu n'auras seulement qu'à y faire réponse toi-même en son nom ; ils ne connoissent point son écriture ni la tienne.

ZERBINE.

Et que peut-on répondre à de pareilles sottises ?

L'E'VEILLE'.

Il faut leur parler sur le même ton. Vous m'offrez votre bien, je l'accepte. Envoyez-moi d'abord ceci, cela, des étoffes, de l'argent, des bijoux, une montre, un colier, des boucles d'oreilles.

ZERBINE.

Bon ! des boucles d'oreilles ! en voici encore que mon Maître a achetées ce matin à sa femme, & qu'il m'a ordonné de mettre sur sa toilette quand elle se masquera tantôt pour le Bal : il veut la surprendre agréablement.

L'E'VEILLE'.

Montre-moi ces boucles ; elles sont ma foi fort belles.

ZERBINE.

Je te dis que ma Maîtresse ne manque d'aucune chose, & qu'ils ne peuvent rien lui offrir qu'elle n'ait déja.

L'E'VEILLE'.

Bon, bon ! qu'importe. Mais les voici : allons promptement dans ta chambre faire réponse à leurs Lettres.

SCENE II.

BAGUENAUDIER, LE BARON.

BAGUENAUDIER.

OUi mon Fils, j'ai fait des reflexions très ſerieuſes ſur mon futur mariage. Je ne veux point m'expoſer à de nouveaux chagrins. Vous ſçavez tous les tours que feuë votre mere m'a fait de ſon vivant.

LE BARON.

Oh que oüi !

BAGUENAUDIER.

Auſſi, je ſuis reſolu de ne plus m'engager ſi fortement. Et pour vous, ſi vous m'en croyez, vous ne vous marirez point non plus.

LE BARON.

Oh que non !

BAGUENAUDIER.

Il faudra nous degager adroitement de la parole que nous avons donné à Dorimont d'épouſer ſes Parentes.

LE BARON.

Oh que oüi !

BAGUENAUDIER.

Ce que je vous en dis, c'est plus pour vous que pour moi; car beau & bienfait comme j'ai toujours été, si je n'ai pû avoir une femme à moi seul, & si votre mere par sa conduite à fait croire à tout le monde que vous n'étiez pas mon fils, jugez où vous en seriez avec une femme d'humeur coquette, vous qui ne me valez pas à beaucoup près, & qui avez l'air entre nous, d'un vrai nigaud.

LE BARON.

On dit pourtant, mon Pere, que je vous ressemble.

BAGUENAUDIER.

Oh que nenni, vous n'avez pas l'air si éveillé que je l'ai encore à mon âge. Je passe pour la galanterie même, & j'ai toujours été aimé de toutes les femmes, hors de la mienne.

LE BARON.

Est-ce que vous croyez, mon Pere, que toutes les femmes ne m'aiment pas aussi? L'autre jour en passant dans la ruë, j'en vis une demie douzaine qui dirent en me voyant, voilà un jeune homme qui à l'air bien dégourdi.

BAGUENAUDIER.

Tant mieux si cela est ainsi. Contez-en à toutes les belles tour à tour, mais n'épousez jamais

LE BARON.

Je ne suis pas si niais, & j'espere que vous entendrez bien-tôt parler de mes fredaines.

SCENE III.

BAGUENAUDIER seul.

CE que c'est que de donner de l'éducation aux enfans ! si je n'avois pas pris soin de ce garçon là, ce seroit le plus grand benêt de notre Pays. Il faut tout dire ; il a déja marché à l'Arriere-ban, & cela forme bien un jeune homme. Mais voici l'Eveillé.



SCENE IV.

BAGUENAUDIER,
L'E'VEILLE'.

BAGUENAUDIER.

HE' bien, qu'as-tu fait ? Doriméne a-t'elle reçû ma Lettre ?

L'E'VEILLE'.

Ma foi, Monsieur, vous êtes plus heureux que sage, & je n'aurois jamais crû Doriméne capable d'écouter un autre que son mari.

BAGUENAUDIER.

Comment ! tu m'apportes donc de bonnes nouvelles ?

L'E'VEILLE'.

Si j'en crois les transports qu'elle a fait éclater, en lisant votre lettre, la réponse doit vous être bien agréable.

BAGUENAUDIER.

Lisons promptement.

(*Il lit.*)

Mon cher.... Ah ! l'Eveillé, ce seul mot me va juqu au fond de l'ame.

L'E'VEILLE'.

Continuez.

BAGUENAUDIER *lit.*

Mon cher, comme vous m'écrivez sans façon, je vous fait une reponse de même: vous m'offrez votre cœur & votre bien, je ne refuse ni l'un ni l'autre; je ne suis pas interessée, mais j'ai besoin de bien des choses.

Ah! c'est m'en dire assez. Allons mon cher l'Eveillé; aide-moi à imaginer ce qui pourra lui faire le plus de plaisir.

L'E'VEILLE'.

C'est à quoi j'ai d'abord songé; & voici des boucles d'oreilles magnifiques dont elle est enchantée, & que son mari a trouvé trop cheres, elles ne sont pourtant que de dix mille francs.

BAGUENAUDIER *regardant les boucles.*

Dix mille francs! c'est marché donné. Tiens, voilà deux Billets payables à vûë qui passent cette somme, le reste est pour toi. Mais, dis-moi, le mari ne trouvera-t'il point à redire de voir ces boucles à sa femme?

L'E'VEILLE'.

Bon, bon, c'est un jeune sot à qui nous ferons croire tout ce que nous voudrons. Elle dira qu'elle a gagné le gros lot de la Loterie.

BAGUENAUDIER.

Cela est trouvé à merveille. Va donc promptement les lui porter de ma part.

L'EVEILLE'.

Vous aurez le plaisir de lui voir aux oreilles aujourd'hui. Mais, Monsieur, tandis que vous êtes en humeur de dépenser, si j'osois vous faire ressouvenir de feu Maître Guillaume, à qui votre pere en mourant avoüa devoir une vingtaine de mille francs qu'il vous chargea de payer à sa fille.

BAGUENAUDIER.

De quoi Diable me vas-tu faire ressouvenir? & qui t'a dit cela?

L'EVEILLE'.

Des gens du Pays.

BAGUENAUDIER.

Et de quoi se mêlent-ils? Il est vrai que mon pere en mourant me chargea d'acquiter cette somme; si jamais je meurs, j'en chargerai mon fils, qui le recommandera de même à ses héritiers, & cela sera payé avec le tems.

L'EVEILLE'.

Fort-bien. Voilà comme les restitutions se font en Normandie.

BAGUENAUDIER.

Et de plus, où aller chercher cette fille? tout cela doit être mort à present. Mais ne parlons que de mon aimable Doriméne. Quand pourrai-je l'entretenir de mon amour?

L'EVEILLE'.

C'est ce qu'il ne faudra faire qu'avec de grandes

récautions ; car elle m'a averti que devant le monde elle ne feroit pas seulement semblant de us connoitre. Il faudra prendre l'occasion du Bal son mari donne aujourd'hui ici, en faveur de l'alliance que vous devez contracter avec ses Cousins. Comme tout le monde y sera déguisé, vous pourrez l'entretenir sous le masque, sans que personne ne s'en apperçoive.

BAGUENAUDIER.

Ah ! mon cher l'Eveillé, que tu as d'esprit ! Adieu, va promptement porter à Dorimene ce que je lui envoye, & je sçaurai tantôt ce que tu auras fait.

L'EVEILLE'.

Ne vous mettez pas en peine, vos affaires sont en bonnes mains.



SCENE V.

L'E'VEILLE' seul.

CEla commence assez bien, & j'espere que cela finira de même. Allons promptement nous faire payer de ces billets. Mais voici Monsieur Baguenaudier le Fils. Tandis que j'y suis, faisons d'une pierre deux coups.

SCENE VI.

LE BARON, L'E'VEILLE'.

LE BARON.

IL y a long tems que je te cherche. Hé bien, comment vont nos affaires?

L'E'VEILLE'.

Parbleu, Monsieur, il faut que vous soyez l'enfant gâté de l'Amour. Comment! une Dame de de la fierté de Doriméne, se rendre d'abord à vôtre premiere requête!

LE BARON.

Oh! j'ai toujours jugé qu'elle étoit de bon goût. Tu as donc eû une reponse favorable?

L'E'VEILLE'.

Tenez, lisez.

LE BARON *lit.*

Mon cher, comme vous m'écrivez sans façon, je vous fais une réponse de même: vous m'offrez votre cœur & votre bien, je ne refuse ni l'un ni l'autre; je ne suis pas interessée, mais j'ai besoin de bien des choses.

L'E'VEILLE'.

Hé bien, Monsieur, êtes-vous content?

LE BARON.

On ne peut pas davantage. Mais que tiens-tu là?

L'E'VEILLE'.

Ce sont des boucles de Diamans qu'un de mes amis m'a donné à vendre.

LE BARON.

Ah, morbleu la bonne rencontre! montre les moi.

L'E'VEILLE'.

Croyez-moi, Monsieur, ne les regardez pas; elles sont trop cheres. Mille pistolles.

LE BARON.

Te moques-tu! elles valent plus que cela. Je viens de recevoir vingt mille francs en deux sacs, d'un de nos Marchands, tiens, cela me déchargera de la moitié, & je vais de ce pas presenter ces boucles à Doriméne.

L'EVEILLE'.

Ah ! Monſieur, vous n'y ſongez pas ! faire vous-même un preſent en face à une femme ! vous la feriez rougir. Epargnez du moins ſa pudeur.

LE BARON.

Comment faudra-t'il donc s'y prendre ?

L'EVEILLE'.

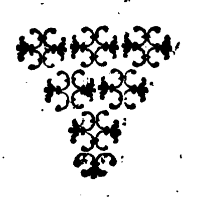
Comment ? je vais vous le dire. Elle eſt mainnant à ſa toilette, & ſe fait coëffer pour le Bal ; & Zerbine ſa femme de chambre, que je tiens dans ma manche, lui mettra adroitement ces boucles aux oreilles au lieu des ſiennes ; elle s'appercevra bien-tôt d'où lui viendra ce preſent.

LE BARON.

Tu as, ma foi, raiſon : avec tout mon eſprit je n'aurois jamais imaginé cela.

L'EVEILLE'.

J'entens ſortir quelqu'un de chez Doriméne, retirez vous qu'on ne nous voye enſemble.



SCENE

SCENE VII.

L'EVEILLE' seul.

PAr ma foi, voilà deux grandes dupes, & je n'aurois jamais crû les gens de mon païs si faciles à tromper.

SCENE VIII.

L'EVEILLE', ZERBINE.

ZERBINE.

HE' bien, l'Eveillé, où en sommes-nous?

L'EVEILLE'.

Nous sommes bien; & j'ai vendu les boucles d'oreilles à nos deux benêts.

ZERBINE.

Ah malheureux! qu'as-tu fait?

L'EVEILLE'.

Oh, doucement, je les ai venduës, mais je ne les ai pas livrées. J'en ai tiré deux fois la valeur

& quelques petits revenans-bons ; & voici encore les boucles de reste, que tu peux aller mettre à present aux oreilles de ta Maîtresse.

ZERBINE.

Je vais lui presenter de la part de son mari. Mais le voici qui revient de la ville, amuse-le ici un moment.

L'EVEILLE'.

C'est bien dit.

SCENE IX.

DORIMONT, L'EVEILLE'.

DORIMONT.

AH ! c'est vous, Monsieur l'Eveillé ? Que faites-vous donc ici ? Vous en contez toujours à notre Zerbine.

L'EVEILLE'.

Il est vrai, Monsieur, je ne sçaurois voir une jolie fille sans m'y amuser.

DORIMONT.

Comme tu me parois honnête garçon, je te la ferai épouser, si le cœur t'en dit ; pendant que nous sommes en train de faire des mariages, il n'en coûtera pas plus.

L'EVEILLE'.

Monsieur, cela n'est pas de refus.

DORIMONT.

C'est pour ce soir les accordailles de Messieurs Baguenaudier avec mes Cousines, & nous pourrons vous mettre de la partie.

L'EVEILLE'.

Monsieur, j'y consens de tout mon cœur.

DORIMONT.

Je ne sçai si ma femme aura... Mais la voici déja en habit de masque. Mon cher l'Eveillé, fais-moi le plaisir d'aller avertir les violons qu'ils se rendent au plûtôt ici. Je veux faire commencer le Bal incessamment.

L'EVEILLE' *à part.*

J'y vais, Monsieur. Allons tout d'un temps nous faire payer de nos billets.



SCENE X.

DORIMONT, DORIMENE.

DORIMENE.

EN verité, Dorimont, vous êtes fou de m'avoir acheté des boucles de cette beauté. Cela est trop galant pour un mari.

DORIMONT.

Regardez-moi toujours comme votre Amant, Madame, & ne croyez pas que les nœuds du mariage puissent jamais rien diminuer de l'amour & de l'estime qui me les ont fait former.

DORIMENE.

Il seroit à souhaiter que vos aimables Parentes trouvassent dans ceux que vous leur destinez, des Epoux aussi galans ; mais entre nous, ces Messieurs là ne me paroissent pas trop épris de leurs charmes. J'ai remarqué dans toutes les occasions qu'ils ne jettoient pas seulement les yeux sur elles, & sembloient même affecter de n'adresser jamais la parole qu'à moi.

DORIMONT.

Ce sont des Provinciaux qui n'étoient jamais venus à Paris ; cela ne sçait point encore son mon-

de. Après tout, quoiqu'ils soient fort riches, s'ils n'ont point de goût pour mes Cousines, je ne veux point les rendre malheureuses : les choses ont beau être avancées, il vaudroit mieux en rester là que de s'exposer à des suites fâcheuses.

DORIMENE.

Hé bien, laissez-moi faire, si vous voulez je leur parlerai : vos Cousines m'en ont déja prié, puisqu'il faut que je vous le dise, & sans les commettre en aucune façon, non plus que vous, je découvrirai adroitement ce que ces Messieurs ont dans l'ame. Mais au moins que cela n'apporte point de changement au Divertissement de ce soir.

DORIMONT.

Oh pour cela non, je vous assûre ; ce n'est que vous que je régale, y prendra part qui voudra.

DORIMENE.

Voici ces Messieurs ; laissez-moi avec eux, je vous réponds bien de découvrir leurs sentimens.



SCENE XI.

DORIMENE, BAGUENAUDIER d'un côté du Théâtre, LE BARON de l'autre côté.

BAGUENAUDIER *bas.*

BOn, voilà Dorimont rentré, c'est ce que j'attendois.

LE BARON *bas.*

Doriméne seule, ah ! quel bonheur !

BAGUENAUDIER *bas.*

Mais que vient chercher ici mon importun de fils ? Monsieur le Baron, éloignez-vous, je voudrois dire un mot en particulier à Madame.

LE BARON.

Oh, s'il vous plaît, mon Pere, c'est moi qui ait à lui parler, & qui vous prie de vous en aller vous même.

DORIMENE.

Hé bien, Messieurs, c'est donc à demain ce grand jour ? je vous félicite par avance sur le choix que vous avez fait. Ce n'est pas parce qu'Agathe & Julie sont parentes de mon mari que je vous en

parle, mais en verité on peut dire que ces Demoiselles ont infiniment de mérite.

BAGUENAUDIER *faisant la révérence.*

Ah! Madame, cela vous plaît à dire.

LE BARON.

Je crois, Madame, que cela ne vous donne aucune jalousie.

DORIMENE.

Comment de la jalousie? pourquoi me dites-vous cela?

LE BARON.

Hé, ... à cause de ce que vous sçavez.

BAGUENAUDIER.

Mon fils veut peut-être dire que la plûpart des Dames envient ordinairement le bonheur des nouvelles mariées.

DORIMENE.

Il est vrai que le bonheur de ces Demoiselles peut être parfait; mais je ne dois pas me tenir moins heureuse qu'elles.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien raison.

LE BARON.

Vous avez le cœur, c'est le principal.

DORIMENE.

Le cœur est beaucoup; mais quand la personne nous plaît, c'est le comble du bonheur.

BAGUENAUDIER & LE BARON *faisant la révérence & s'applaudissant: ils font des lazis au tour des oreilles.*

Ah! Madame!

DORIMENE.

Mais que regardez-vous tous deux si attentivement? mes boucles, apparemment?

BAGUENAUDIER.

Non, Madame, je vous assûre, j'ai plus d'esprit que cela.

LE BARON.

Pour moi, Madame, je n'y songe seulement pas.

DORIMENE.

C'est un présent que l'on m'a fait aujourd'hui, elles ne sont pas des plus belles, mais je m'en contente.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien de la bonté, Madame.

DORIMENE.

De quoi?

BAGUENAUDIER.

De vous en contenter.

LE BARON.

Si elles ne sont pas plus belles, Madame ce n'est pas ma faute.

DORIMENE.

Je le crois bien.

à part.

Voilà des gens bien peu polis ; ils semble qu'ils s'attachent à vouloir mépriser mes boucles.

LE BARON.

Vous sçavez, Madame, que dans ces sortes d'occasions on prend ce qu'on trouve, & que souvent les connoisseurs . . .

DORIMENE.

Finissons, s'il vous plaît, ce propos. Il suffit, Messieurs, que mes boucles ne vous paroissent pas trop belles.

BAGUENAUDIER.

Je dirai bien plus ; elles ne sont pas dignes des oreilles qui ont la bonté de les porter.

DORIMENE *à part.*

Ces gens-là ont perdu l'esprit. Vous êtes bien dégoûtez, Messieurs. Oh bien, pour peu qu'elles vallent, ce présent m'est toujours bien précieux de la part d'où il me vient.

BAGUENAUDIER & LE BARON *ensemble, faisant la réverence.*

Ah, Madame !

DORIMENE.

Brisons là-dessus, Messieurs. Je veux vous parler d'Agathe & de Julie. Il me semble que je ne vois point en vous un certain empressement à devenir heureux, & que vous regardez ces mariages avec quelqu'espece de répugnance.

BAGUENAUDIER.

En pouvez-vous douter ?

LE BARON.

C'eſt à mon pere à vous dire ſes raiſons : po
moi vous ſçavez deja les miennes.

DORIMENE.

Moi, je ſçais vos raiſons ? Et qui me les auro
dites ?

LE BARON.

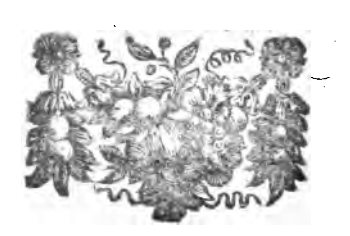
Hé mais . . . vous ſçavez qu'on ne peut couri
deux lièvres à la fois, & que . . . Mon pere, all
vous-en, encore une fois ; tenez, vous êtes ici d
trop.

BAGUENAUDIER.

C'eſt bien plûtot vous, qui m'y incommode
furieuſement, & je vous commande de vous retirer

LE BARON.

Je vous obeis, mais j'enrage.



SCENE XII.

BAGUENAUDIER;
DORIMENE.

BAGUENAUDIER.

MAintenant que nous sommes seuls, vous voulez-bien, Madame, que je vous témoigne le ravissement où je suis d'être aimé d'une aussi belle personne que vous, & que....

DORIMENE.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Extravaguez-vous? & songez-vous que vous parlez à moi?

BAGUENAUDIER.

Personne ne nous entend, belle Doriméne, & votre amour ne doit point se contraindre. Souffrez que je baise cette main qui m'a écrit si tendrement.

DORIMENE.

Ah quelle insolence! hola quelqu'un?

BAGUENAUDIER.

Hé, Madame! voulez-vous vous perdre?

DORIMENE.

Comment donc, me perdre? je veux que vous vous expliquiez devant tout le monde.

BAGUENAUDIER.

Ah ! Madame, après avoir fait reponse à lettre d'une maniere si obligeante ?

DORIMENE.

Moi, je vous ai écrit ? Ah celui-là ne se p pas supporter!

SCENE XIII.

DORIMONT, DORIMENE, BAGUENAUDIER, LE BARON.

LE BARON.

Qu'est-ce donc que tout ceci, mon Pere?

DORIMONT.

Qu'avez vous, Madame, je vous trouve bi émuë :

DORIMENE.

Ce n'est rien.

DORIMONT.

Madame, ayez la bonté de me dire de quoi il s'agit.

DORIMENE.

C'est une bagatelle. C'est Monsieur qui préten

m'avoir écrit, & que je lui ai fait réponse.

BAGUENAUDIER.

Hé bien oüi, Madame, puisque vous le prenez sur ce ton-là. Je dis la verité, & voilà votre lettre

DORIMONT.

Voyons.

Il lit.

Mon cher, comme vous m'écrivez sans façon, je vous fais une réponse de même....

à Baguenaudier.

Allez, Monsieur, ce n'est-là ni le stile, ni l'écriture de ma femme.

LE BARON.

Comment donc? Et c'est une lettre pareille à celle qu'on m'a écrite tantôt?

BAGUENAUDIER.

A vous, mon Fils.

LE BARON.

Hé, oüi, mon Pere.

DORIMONT.

Vous voyez bien, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur?

BAGUENAUDIER.

Comment dans l'erreur! & les boucles que Madame a encore à ses oreilles?

DORIMONT.

Quoi, Monsieur, vous voulez soutenir que ces boucles viennent de vous?

BAGUENAUDIER.

Sans doute.

DORIMONT.

Oh! pour le coup, vous avez perdu tout-à-fait l'esprit.

BAGUENAUDIER.

J'ai perdu l'esprit?

LE BARON.

Cela est vrai, mon Pere. Et pour faire finir toutes ces contestations, je veux bien vous avoüer que c'est moi qui les ay envoyées à Madame.

DORIMONT.

En voici bien d'un autre; & je vous trouve tous deux bien hardis de tenir un pareil langage, lorsque j'ai payé ce matin ces mêmes boucles de mon argent.

DORIMENE.

Il y a quelque chose la dessous que je ne comprends pas.

LE BARON.

Ma foi, ni moi non plus. Ce que je sçais bien, c'est que j'ai payé tantôt ces boucles dix mille francs.

BAGUENAUDIER.

Et moi autant.

DORIMONT.

Et à qui?

LE BARON.

A l'Eveillé.

BAGUENAUDIER.

C'est aussi lui qui doit les avoir donné à Madame de ma part, & à qui j'en ai donné l'argent.

DORIMENE.

Comment, l'Eveillé auroit-il joüé un tour de la sorte? Mais le voici.

SCENE DERNIERE.

DORIMONT, DORIMENE, BAGUENAUDIER, LE BARON, L'EVEILLE' déguisé en sabottier.

DORIMONT.

AH! Coquin!

BAGUENAUDIER.

Ah! Fourbe!

LE BARON.

Ah! Maraut!

L'EVEILLE'.

Oüais, je fais ici une plaisante entrée de Balet!

DORIMONT.

Il ne s'agit pas ici de badiner. Répons à ces Messieurs & à moi, ou bien...

L'EVEILLE'.

Doucement, Messieurs, il n'est pas permis d'insulter les Masques.

BAGUENAUDIER.

Commence toujours par nous répondre. A qui as-tu tantôt donné ma lettre ?

L'EVEILLE'.

Vôtre lettre ?

BAGUENAUDIER.

Oüi.

LE BARON.

Et la mienne ?

L'EVEILLE'.

Et la vôtre ? songez tous deux que vous m'avez recommandé le secret.

BAGUENAUDIER.

Il n'est plus question de cela maintenant ; & je veux bien avoüer que j'avois écrit ce matin à Dorimène.

LE BARON.

Et moi de même.

L'EVEILLE.

Puisque vous voulez que je vous dise la verité, j'ai donné votre lettre à Zerbine, qui y a fait réponse sur le champ.

BAGUENAUDIER.

Madame ne les a donc pas reçûës ?

L'EVEILLE'.

La peste ! Nous n'avions garde de lui montrer de

de pareilles extravagances. Madame est trop sage & trop raisonnable pour souffrir qu'on l'aime.

BAGUENAUDIER.

Mais par quelle avanture a-t'elle reçû les boucles d'oreilles ?

L'EVEILLÉ.

Et de quoi vous embarassez-vous ?

LE BARON.

Comment ! de quoi nous nous embarassons ?

DORIMONT.

C'est moi qui veux sçavoir aussi pourquoi ces boucles que j'ai achetées ce matin pour ma femme.....

L'EVEILLÉ.

Doucement. Faites moi l'honneur de me répondre a votre tour.

à Baguenaudier.

Ne vouliez-vous pas faire ce present à Madame ?

BAGUENAUDIER.

Oüi.

L'EVEILLÉ *au Baron.*

Et vous de même ?

LE BARON.

Il est vrai.

L'EVEILLÉ.

Et vous, Monsieur, ne vouliez-vous pas que Madame eût des boucles d'oreilles ?

DORIMONT.

Sans doute.

L'EVEILLE'.

Hé bien, elle les a de quoi vous plaignez-vous?

LE BARON.

Ma foi il se mocque encore de nous.

BAGUENAUDIER.

Mais, Coquin, qu'as-tu fait de notre argent?

L'EVEILLE'.

Une restitution.

BAGUENAUDIER.

Comment une restitution?

L'EVEILLE'.

Ne deviez-vous pas à feu Maître Guillaume le Fermier, vingt mille francs avec les arrérages?

BAGUENAUDIER.

Mais, traître, qu'a de commun la succession de Maître Guillaume avec l'affaire dont il s'agit?

L'EVEILLE'.

Je sçavois que votre pere vous avoit recommandé en mourant de les restituer à sa fille; vous n'en avez rien fait. J'ai acquitté sa conscience, & la vôtre, & celle de vos héritiers futurs, en les donnant à Zerbine.

BAGUENAUDIER.

Et pourquoi à Zerbine?

L'EVEILLE'

Parce qu'elle est fille unique de Maître Guillaume, & elle va bientôt vous en assurer.

DORIMONT.

Mais, Coquin, pourquoi commettre ma femme ?

L'EVEILLE'.

Est-ce ma faute, si ces Messieurs en étoient tous deux amoureux à la rage ?

DORIMONT.

Amoureux de ma femme, dans le tems que vous deviez épouser mes Cousines ? Elles vous faisoient trop d'honneur.

DORIMENE.

En verité, Messieurs, je suis ravie du tour qu'on vous a joüé : & je prens Zerbine & l'Eveillé sous ma protection, pour vous punir de la mauvaise opinion que vous avez euë de moi.

DORIMONT.

Oh, Madame, vous prenez cette affaire encore trop serieusement, & je trouve l'aventure de ces Messieurs trop plaisante pour n'en pas rire tout le premier. Cela ne doit point déranger notre Divertissement : Voici les masques qui s'assemblent, faisons commencer le Bal.



DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE DE MASQUES.

UN MASQUE chante.

AH ! que le Bal a des plaisirs charmans !
Sous differens déguisemens,
On s'engage,
On se dégage,
A tous momens :
Tendres Amans,
Que vous seriez contens,
Si dans tout ce badinage,
Les belles du tems
Ne déguisoient que leurs visages.

ENTRÉE DE MASQUES.



MENUETS.

CLitandre est sage autant qu'on le peut être,
Quand d'une belle il devient amoureux :
Mais aussi-tôt qu'il est Amant heureux,
Le masque tombe, on voit le Petit Maître.

D'un riche Epoux voulant faire l'emplette ;
Laïs s'étoit déguisée en Agnés ;
Mais elle tient la bête en ses filets,
Le masque tombe, & l'on voit la Coquete.

La prude Iris sous ombre de sagesse,
Ferme l'oreille aux soupirs amoureux ;
On fait briller une bourse à ses yeux,
Le masque tombe, elle n'est plus tygresse.

D'un riche habit un Parvenu se pare,
Tant qu'il se taît, il en peut imposer ;
Mais aussi-tôt qu'il commence à jaser,
Le masque tombe, & le sot se déclare.

Certain Mari faiſoit faiſoit le difficile,
Et ſur l'honneur n'entendoit pas raiſon :
Un Financier a meublé ſa maiſon,
Le maſque tombe, on voit l'Epoux docile.

ENTRE'E DE MASQUES déguiſez en Polonois & en Polonoiſes.



VAUDEVILLE.

QUand un Berger de bonne grace,
Vient me demander un baiser,
Faut-il le refuser ?
Ah ! pour un baiser passe:
Mais s'il venoit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
D'un main indiscrette,
Lever ma Colerette,
Alte-là.

Quoique l'on dise & que l'on fasse,
Fillette peut secretement
Ecouter un Amant,
Encore un autre passe:
Mais s'il falloit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Que sans en rien rabattre,
Elle alla jusqu'à quatre,
Alte-là.

Quand d'un œil fripon on m'agace,
Et qu'on me choisit pour Amant,
Je me rends aisément,
Une amourette passe:
Mais si l'on veut, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
En changeant de langage,
Parler de mariage,
Alte-là.

LA PETITE FILLE.

Maman du Couvent me menace,
Si je n'attends jusqu'à quinze ans
Pour avoir des Amans;
Ah! jusqu'à quinze ans passé:
Mais s'il falloit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Attendre jusqu'à seize,
Cela change la theze,
Alte-là.

AU PARTERRE.

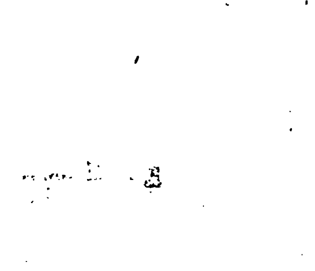
En vain le Critique menace,
Messieurs si vous êtes contens,
Il faut malgré ses dents,
Que notre Piéce passe:

Mais

Mais si d'ailleurs, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Le Parterre équitable,
La trouve condamnable,
Alte-là.

ENTRE'E GENERALE
de tous les Masques.





LA FRANÇOISE ITALIENNE.

COMEDIE.

ACTEURS.

PANTALON, Tuteur & Amoureux d'Agathine.

AGATHINE.

LUCIDOR, Amant d'Agathine.

NISON, Femme de Chambre d'Agathine.

SCAPIN, Confident de Pantalon.

LE NOTAIRE, Bredoüilleur.

JASMIN, Laquais.

MUSICIENS & DANSEURS.

VIOLONS.

La Scene est à Paris, chez Pantalon.



LA FRANÇOISE ITALIENNE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

AGATHINE, NISON.

AGATHINE.

OUi, ma chere Nison, je suis au desespoir. J'apprens dans ce moment que Pantalon, mon Tuteur, est de retour à Paris de son voyage d'Italie, qu'il est descendu ce matin chez un certain Docteur Lanternon son ancien ami, & qu'il va venir ici tout à l'heure.

NISON.

Hé bien, qu'il vienne, je l'attens de pied ferme.

AGATHINE.

Mais tu sçais bien, Nison, que sur ce que ce maraut de Scapin lui a fait écrire de Paris, que j'avois à mon service une Françoise qui introduisoit tous les jours un jeune homme dans la maison, il m'a recommandé par ses dernieres lettres de te chasser, & de prendre une Femme de chambre Italienne en ta place, que va-t-il dire, s'il te trouve ici ?

NISON.

Que voulez-vous qu'il dise? Il ne m'a jamais vûë. Est-ce que je ne sçais pas assez d'Italien, pour passer pour Italienne. Vous lui ferez accroire que vous avez suivi ses ordres, & que je suis celle que vous avez pris à la place de la Femme de chambre Françoise que vous avez chassée.

AGATHINE.

Mais Scapin qui te verra ?

NISON.

Ne craignez rien, Scapin ne viendra d'aujourd'hui ici ; il compte que Pantalon n'arrivera que demain, & nous aurons tout le tems qu'il nous faudra pour tromper votre vieux Tuteur, & faire enforte que Lucidor vous épouse à sa barbe. Tout est disposé pour cela.

AGATHINE.

Ah ! je crains que l'arrivée imprévûë de Pantalon ne nous donne bien de l'embarras. Lucidor qui n'en sçait encore rien, viendra ici dans le tems qu'il y sera : il amenera peut-être avec lui les Violons & les Musiciens, qui doivent executer le petit Divertissement qu'il nous donne aujourd'hui. Que dira Pantalon de voir tous ces préparatifs ?

NISON.

Et mort de ma vie, ne cherchez point de chagrins dans l'avenir. Quand les embarras naîtront, votre amour & mon adresse nous inspireront les moyens de nous en tirer.

AGATHINE.

Jamais on ne te prendra pour une Italienne à ton accent.

NISON.

Bon, bon ; je dirai que Paris m'a corrompu ma langue maternelle. Mais dites-moi, Pantalon ne sçait-il pas le François ?

AGATHINE.

Il entend quelques mots par-ci par-là. Mais en le voulant parler, il confond à tout moment les deux langues ensemble, & parle quelquefois un baragoüin qui n'est ni François ni Italien.

NISON.

Tant mieux, tant mieux, nous lui en ferons bien passer.

AGATHINE.

Il ne sera pas fort difficile. Mais revenons à Lucidor. Si Pantalon en arrivant veut m'épouser, suivant le testament de mon Pere?

NISON.

Votre Pere étoit un vieux radoteur. C'est bien aux morts à vouloir regler les volontez des vivans. Passez outre, Mademoiselle. On ne reviendra pas de l'autre monde vous en faire des reproches.

AGATHINE.

Mais Pantalon se va servir de l'autorité que lui donne ce Testament. Il gardera peut être mon bien.

NISON.

Oui-dà, cela mérite réflexion. En ce cas, il faut le ménager, & lui faire bonne mine en arrivant pour le mieux attraper.



SCENE II.

PANTALON derriere le Théâtre.
AGATHINE, NISON.

PANTALON *derriere le Théâtre.*

ANdaté cercaré il Nocaro subito, subito.

AGATHINE.

Ah! j'entends la voix de mon Tuteur, je suis dans un trouble si grand que je ne me connois plus.

NISON.

Allons, allons, Mademoiselle, il faut vous rassurer, & lui faire plus d'amitié que jamais, pour le mieux faire donner dans le panneau.

PANTALON *derriere le Théâtre.*

Oh di caza.

AGATHINE.

Qui heurte?

PANTALON.

Pantalon de Bizognosi.

AGATHINE *lui ouvre & l'embrasse.*

Ah! Signor Pantalone.

PANTALON.

Bondi, bondi, cara Agathina; je mourrois d'im-

patienza di retournare in questo paéze per embrasser vous.

AGATHINE.

Ah ! Signor, quanto mi a durato il Tempo !

PANTALON *faisant des révérences.*

Ah ! obligatissimo. Ma parlaté Franceze per mi l'apprendre à mi ; je vous en prie.

NISON *faisant des révérences à l'Italienne.*

La riverisco ; Si gnor Pantalone.

PANTALON.

Servitor. Chi e questa ?

AGATHINE.

C'est une Italienne que j'ai prise à mon service à la place de cette Françoise que vous m'avez fait renvoyer.

PANTALON.

Bene, bene ; & come si appelle questa ?

NISON.

Violetta, per servir la. Ah ! Signor Pantalone, la mia patrona a esté bien malinconica pendant il vostro viaggio.

PANTALON.

Lo credo.

NISON.

La pouretta vous attendoit à tout-momento, & l'astro giorno entendant braire un azino, elle est descenduë subito credendo chez fosse voi.

PANTALON.

Ah ! la bella preuve d'amour ! est-ce que j'ai la

Mât d'un azino, ma ne sçavez pas vous mieux parlare Francezé.

NISON.

Ah ! si Signor, ze le parle un petit brin mieux quand ze le veux.

PANTALON.

Hé bien, parlate sempré Francezé, quand je ne l'entendrez pas ze vous diro.

NISON.

Puis que vous le voulez, Monsieu, ze parleré Franceze le mieux que ze le pouéré.

PANTALON.

Et brave, brave basta coussi, maintenant je vous diro que j'ai passé chez le Notaro per nostro Contratto di matrimonio, & questo Notaro n'entend pas una sola parola Italiana ; & il parla le Francezé tant presto, tant presto, qué mi ni entendo niente.

AGATHINE.

Cela est assez embarassant d'avoir affaire à un bredoüilleur.

PANTALON.

Ma vous lui dicteres en Francezé mes intentioni, que je vais scrivere en italiano dans le mio cabinetto. Adesso adesso.

AGATHINE.

Allez, Monsieur, allez, je ferai tout ce qu'il vous plaira.

SCENE III.

AGATHINE, NISON.

NISON.

COurage Mademoiselle, cela va à merveille. Le Notaire n'entend pas l'Italien & Pantalon n'entend gueres mieux le François, nous allons mettre dans le Contrat tout ce que nous voudrons. Laissez-moi conduire cette affaire.

AGATHINE.

Je comprend ton dessein, cela suffit. Mais que vois-je? Lucidor avec des Violons.

SCENE IV.

LUCIDOR, AGATHINE, NISON, VIOLONS.

AGATHINE.

AH! Lucidor, je tremble. A quoi vous exposez-vous? Pantalon vient d'arriver. Il est ici près dans son cabinet.

LUCIDOR.

Qu'entens-je? Nison m'avoit assuré qu'il n'arrivoit que demain. Quel contretems, dans le moment que je viens d'apprendre que mon Pere après s'être enrichi dans les païs étrangers, est depuis un mois à Paris incognito.

AGATHINE.

Et que n'allez-vous au plûtôt le chercher?

LUCIDOR.

Comme des interêts particuliers l'ont obligé de changer de nom, on ne m'a pû instruire encore de sa demeure. Mais je dois me trouver aujourd'hui dans un endroit, où il ne manquera pas de se rendre.

NISON.

Tout cela est bel & bon; mais cela n'empêche

ra pas Pantalon de s'obstiner à vouloir épou Mademoiselle. Laissez-moi toujours achever projet que j'ai en tête. Vous sçaurez que je pa ici pour Italienne, & que... Mais j'entens du bru & c'est Pantalon lui-même.



SCENE V.

PANTALON, LUCINDOR, AGATHINE, NISON, VIOLONS.

PANTALON *à part.*

QUé vois-jé ? un Cavaliero dans la mia Caza.

NISON.

Ne vous démontez point, & laissez-moi faire.

Elle chante.

No non, Temeté, la verita. Ah ! Signor Pantalon, vous voilà ! Monsieur, il est un Maître de Musique, qui mi fait ricordare una canzonetta.

PANTALON.

Mousiu est un Maestré de Musica ?

NISON.

Signor si ; & les autres sont les Violoni.

LUCIDOR.

Oüi, Monsieur, je viens vous offrir mes services : ayant appris que vous vous mariez aujourd'hui, je venois vous faire entendre un petit Divertissement de ma composition ; c'est la coûtume des Musiciens de ce païs de venir offrir aux nouveaux Mariez un plat de leur métier.

PANTALON.

Ah ! som obligato à vossignoria, j'aime fort la Musica ; ma ce ne sera qué per tantôt, per servir di préludio al mio matrimonio.

LUCIDOR.

Quand il vous plaira, Monsieur.

PANTALON.

Bené, bené. Ma faté un peu recordare à Violetta la sua canzsonetta presentement.

AGATHINE.

Monsieur, elle ne la sçait pas encore assez bien.

NISON.

Pardonné mi, la mia Patrona, je la canterai bien avec les Violoni.

LUCIDOR.

Si cela est ainsi, Messieurs, allez, s'il vous plaît, vous placer dans quelqu'endroit de cette Salle pour ne pas étouffer la voix.

AGATHINE *bas à Nison.*

Es-tu folle de te hasarder à chanter de l'Italien,

NISON.

Ne vous mettez pas en peine, c'est un air qu'j'ai appris à la Comedie Italienne, & je me tirerai bien d'affaire.

LUCIDOR *aux Violons.*

Allons, Messieurs, accompagnez cet air comme vous pourrez, je n'ai rien à vous dire.

NISON *chante un air Italien, où elle imite la Cantatrice de la Comdie Italienne.*

PANTALON.

Oh! la bella Musica! la bella Musica!

LUCIDOR.

Monsieur, vous verrez toute autre chose tantôt, & je veux même vous amener des Danseurs tous habillez en Italiens comiques, pour mieux répondre à votre goût, & rendre le Divertissement plus complet.

PANTALON.

Et commé si appelle lé vostro Divertimento.

LUCIDOR.

Monsieur, céla n'a point de titre : Ce sont des Vaudevilles sur les divers embarras où l'on se trouve souvent dans tous les états de la vie.

PANTALON.

Védérémo, védérémo.

AGATHINE.

Mais, vous-même, Monsieur, ne serez-vous

pas

…s fort embarassé de faire executer une pareille …te ? & cela ne coutera-t'il point trop ?

LUCIDOR.

Ah ! Madame, c'est une bagatelle, & d'ailleurs je ne suis pas interessé. Je travaille plus pour la gloire que pour autre chose.

NISON.

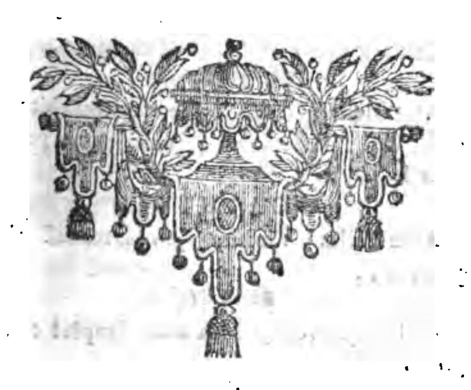
Ah ! Signor, ce Musicien-là n'a pas son pareil, c'est un huomo inimitabile.

LUCIDOR.

Monsieur, jusqu'au revoir.

PANTALON.

Ah ! Signor, obligatissimo à vossignoria.



SCENE VI.

PANTALON, AGATINE, NISON.

AGATHINE.

HE bien, Monsieur, auriez-vous crû que Violette sçût si bien chanter ?

PANTALON.

Oh ! una figlia comme ellé é un tesoro.

AGATHINE.

Il faut qu'elle continuë à apprendre la Musique cela vous désennuyra de tems en tems : je me charge de contenter le Maître de Musique.

NISON.

Ah ! Signora Patrona, je vous serai bien obligée : hélas ! pouretta mi, je ne gagne pas assez pour le payer.

AGATHINE.

Allez, allez, Violette, je vous rembourserai vos gages. . . .

Bas à Nison.

Mais, que vois-je ? Ah c'est Scapin ! tout est perdu.

SCENE VII.

PANTALON, AGATHINE, NISON, SCAPIN.

SCAPIN.

AH, ah, c'est vous, Monsieur, vous voilà donc à la fin arrivé ?

PANTALON.

Bondi, Scapino, bondi.

SCAPIN.

Quoique vous ayez fait réponse aux lettres que je vous ai écrites, j'étois toûjours dans le doute de sçavoir si vous les aviez reçûës.

PANTALON.

Si, si.

SCAPIN.

Hé bien, Monsieur, vous voyez comme on a éxecuté vos ordres.

PANTALON.

Je suis contento.

SCAPIN.

Ah c'est une autre chose, si pour vous contenter il faut faire tout le contraire de ce que vous commandez, je le ferai à l'avenir.

NISON.

Cela suffit, Scapin, Monsieur, il est content

PANTALON.

Si, si; elle canta come une cantarina.

SCAPIN.

Qu'est-ce donc qui chante comme une cantaride?

PANTALON.

La Serva dé Agathina.

SCAPIN.

Je le crois bien, aussi est-ce une fine mouche; elle sçait bien faire autre chose, Monsieur.

PANTALON.

Hé quoi?

NISON.

Scapin, taisez-vous, Monsieur n'a que faire de vos balivernes.

PANTALON.

Lasciate le parlaré, je suis bien aise de saperé tous les talens que vous avété.

NISON.

Non, Monsieur, je l'ai trop de modestie, & il me feroit rougir.

SCAPIN.

Je le croi bien, Mademoiselle Nison.

NISON.

Monsieur, s'il continuë à parler je m'en vais quitter la place.

PANTALON.

Et per che Violetta ?

SCAPIN.

Comment, elle s'appelle à present Violette ? & elle s'appelloit hier Nison.

PANTALON.

Comé, Nison ?

SCAPIN.

Oüi, Monsieur, voila cette Nison dont je vous ai écrit, qui introduisoit tous les jours un jeune homme en votre absence, & que vous avez mandé qu'on chassât.

PANTALON.

Comé, Agathina ! vous me trompez di questa maniera ?

AGATHINE.

Que voulez-vous, Monsieur ? j'aimois cette fille-là, & je n'ai jamais pû me resoudre à m'en separer. Mais Scapin est un fourbe de vous avoir mandé quelque chose contre elle.

PANTALON.

No no cospetto di diana non restera piu dans la mia caza ; & je veux la renvoyer in questo momento.

AGATHINE.

Monsieur, vous êtes le maître, mais attendez du moins jusqu'à demain ; si vous renvoyez celle-ci, il m'en faudra bien un autre. . . .

PANTALON.

Je ne veux piu de Serva auprès de vous, je veu que vous ayez un Servitore.

AGATHINE.

Ah! tout ce qu'il vous plaira, Monsieur, pourvû que ce ne soit point Scapin.

PANTALON.

No non; il Dotteré Lanternon mio amico m'a offerto un certo Arlequino qui é un balordo, ma un Servitor fedelissimo... Scapin, va subito diré al Dottoré qu'il me mando questo Arlequino.

SCAPIN.

Mais, Monsieur, je ne connois point cet Arlequin.

PANTALON.

Je ne le connois pas non piu, mais il suffit que il Dottoré Lanternon mi répondé de lou.

SCAPIN.

J'y vais de ce pas.

PANTALON.

Va presto: & tu iras après,

Il parle à l'oreille de Scapin.

Bée, bae, bae.

AGATHINE.

Ah! Nison que vais-je devenir sans toi?

NISON.

Ne vous inquietez de rien, je ne vous abandonnerai point: cet Arlequin est un de mes anciens

amoureux, & je lui ferai faire tout ce que je voudrai; heureusement il n'est connu ni de Pantalon, ni de Scapin.

PANTALON.

Ché Diavolo dité vous là toù dou? va presto, Scapin, va presto.

SCENE VIII.

PANTALON, AGATHINE, NISON.

PANTALON.

ET ti fors tout à l'horo de la mià caza?

NISON.

Ah! pouretta mi que vai-je devenir? Signor, je vous demande pardono, quoi que ze ne vous aye rien fait.

PANTALON.

Va via, va via.

NISON.

Je mourrai de chagrin de ne piu voir la mia Patrona.

PANTALON.

Va via, va parlare Italiano au Diavolo.

NISON.

Qui vous emporte, Signor.

Bas à Agathine.

Mademoiselle, ne vous embarassez de rien, je vais joüer d'un tour à notre homme, auquel il ne s'attend pas. La reverisco Sior Pantalone.

SCENE IX.

PANTALON, AGATHINE.

AGATHINE.

EN verité, Monsieur, vous me traitez bien cruellement de me separer d'une personne qui m'étoit si chere.

PANTALON.

J'ai un grand torto.

AGATHINE.

Vous êtes mon Amant, & vous me traitez en Esclave, que ferez-vous quand vous serez mon Mari?

PANTALON.

Quand je serai vostro Marito, je paroîtrai piu amabile, & vous ne me ferez piu des tours d'aquella maniera. Or sû tocca la mano, je ti perdonno, & je veux t'aimer piu que jamais.

AGATHINE

AGATHINE *à part.*

Feignons pour le mieux tromper.

à Pantalon.

Et moi, je ferai tous mes efforts pour remplir mon devoir, & je ne me marie pas avec vous pour ne vous pas aimer.

PANTALON.

Brava, brava.

AGATHINE.

Oüi, quelques chagrins que je puisse essuyer dans la suite par les injustes soupçons que vous concevez trop aisément, votre personne me sera toujours chere.

PANTALON *faisant des révérences.*

Ah! ah!

AGATHINE.

Et je vous serai toujours aussi fidelle que si vous aviez pour moi les meilleures manieres du monde.

PANTALON.

Oh che felicita! che consolation! je ti promets de ti donner toutes sortes de plaisirs. Je t'ai acheté questa matina una tentura magnifica haveremo touti ligiorni... dans nostra caza des Violoni. Nous canterons, nous danserons. Mais piu di serva Francéze.

AGATHINE.

Ah! Monsieur, je n'y songe déja plus; & désormais votre seule personne me tiendra lieu de tout.

PANTALON.

Brava, brava; è bene parlato; ma ecco il Notaro dont je vous ai parlato.

SCENE X.

PANTALON, AGATHINE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE *bredoüillant*.

MOnſieur, je ſuis vôtre très-humble Serviteur. Madame, je vous donne le bonjour: allons, dépêchons-nous, dreſſons vite le Contrat, car je ſuis un peu preſſé.

PANTALON.

Che Notaro bruſquo, non entendo una ſola parola. Signor, ecco il principale. Il Signor Pantalon di Bizognozi ſpoſa la Signora Agathina, & gli dona per il preſente contratto touto il ſuo bené.

LE NOTAIRE.

Ma foi, Monſieur, c'eſt de l'hébreu pour moi, & je n'entends rien du tout à ce baragoüin-là; parlez François, ſi vous voulez qu'on vous entende.

PANTALON.

Ah ! che, male-detto Nottaro.

LE NOTAIRE.

J'entens fort bien que Notaro veut dire Notaire, & Contratto, Contrat : mais c'est tout ce que je sçai d'Italien ; quand vous aurez appris ma langue, ou que je sçaurai la vôtre, nous pourrons dresser votre Contrat : jusqu'au revoir.

AGATHINE.

Et attendez Monsieur, je sçai les deux langues, & je vais vous expliquer en François les articles.

à Pantalon.

Donnez-moi ce papier.

LE NOTAIRE.

Ah ! bon pour cela, car autrement nous serions ici jusqu'à demain, Monsieur & moi, sans nous entendre : mon tems m'est cher.

PANTALON *à Agathine.*

Fate-li comprendre mes intentioni, que vela écrites sur ce papier.



SCENE XI.

PANTALON, AGATHINE, LE NOTAIRE, JASMIN.

JASMIN.

MOnsieur, voila le Tapissier qui vous apporte cette Tenture que vous avez achetée ce matin, pour votre grande Salle.

PANTALON.

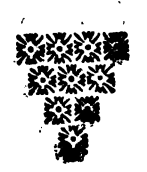
Jé m'en va la védéré, & jé retourno tout à l'horo.

LE NOTAIRE.

Hé bien, j'entens encore bien cela, vous dites que vous reviendrez tout à l'heure; vous ferez bien; car si vous tardez trop vous ne me trouverez plus.

PANTALON.

Ah! che brutto huomo! che brutto Notaro!



SCENE XII.

AGATHINE, LE NOTAIRE.

AGATHINE.

MOnſieur, ayez la bonté de vous aſſeoir, je vais vous approcher une table.

LE NOTAIRE.

Il n'eſt pas néceſſaire, Mademoiſelle, je ſuis ſi vif que je ſuis le plus ſouvent en l'air : je veux ſeulement prendre un extrait des Articles, & mon Clerc rédigera le tout dans mon Etude. Votre nom, s'il vous plaît.

AGATHINE.

Agathine Fernando.

LE NOTAIRE.

Et le nom du Futur ?

AGATHINE.

Armand de Lucidor.

LE NOTAIRE.

Paſſons aux principaux Articles.

AGATHINE.

Mettez ſeulement dans le Contrat que le Seigneur Pantalon de Bizognoni, Tuteur d'Agathine, lui donne tout ſon bien en faveur du mariage qu'elle

contracte avec Lucidor, tout est renfermé là-dedans.

LE NOTAIRE.

J'entens tout cela : mais je croyois d'abord que c'étoit le Seigneur Pantalon qui vous épousoit.

AGATHINE.

Fi donc, Monsieur, me le conseilleriez-vous ?

LE NOTAIRE.

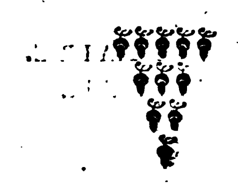
Non, par ma foi, car c'est un assez vilain merle, & je vous demande excuse de ma bêtise : & le Futur ne comparoîtra-t-il point ici ?

AGATHINE.

C'est ce que je ne sçai pas, mais toujours il aura l'honneur de passer chez vous. Le tout est de faire signer promptement le Seigneur Pantalon ; c'est un homme si bizare qu'il change à tout moment de sentiment, & vous voyez que j'ai interêt qu'il ne se dédise point.

LE NOTAIRE.

Je comprend cela, & je vais faire dresser ce Contrat au plus vite ; contez sur ma diligence, je serai de retour dans un moment : je suis expeditif.



SCENE XIII.

AGATHINE seule.

J'Entreprens là une chose bien hardie, & je ne sçais encore par qui en faire instruire Nison ou Lucidor; car enfin j'ai besoin de quelqu'un pour me seconder, & Pantalon pourroit. . . Mais le voilà déja de retour.



SCENE XIV.

PANTALON, AGATHINE.

AH! la bella tentura! la bella tentura! venez la védéré.

AGATHINE.

Je la verrai tantôt quand elle sera tenduë.

PANTALON.

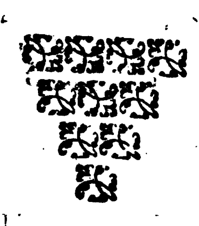
E ben detto. E lou Notaro fa-t'il il Contratto?

AGATHINE.

Oüi, Monsieur, il l'apportera tout à l'heure à signer.

PANTALON.

Je suis dans l'impatienza qué nostro matrimonio soit perfetto. Ma che vol questo picolino huomo?



SCENE XV.

PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, contrefaisant l'Arlequin de la Comedie Italienne.

NISON *en Arlequin après plusieurs lazis à l'Italienne.*

MAdemiselle, ze vous prie di m'enseigner lou lozis de Mousou Pintaplon.

AGATHINE.

Je ne connois point cela, mon ami : vous voulez peut-être dire de Pantalon ?

NISON *en Arlequin.*

Oüi, Mademoiselle, Pantaillon.

PANTALON.

Ne no no, Pantalon ?

NISON *en Arlequin.*

Ah, Pantalon !

PANTALON.

Si Pantalon di Bizognozi.

NISON *en Arlequin.*

Hen ? Pantalon dé Bibliognozi.

PANTALON.

Eh no. Pantalon di Bizognozi.

NISON *en Arlequin.*

De Bizognozi.

PANTALON.

Basta cousi mi sono Pantalon de Bizognozi.

NISON *en Arlequin lui prenant la barbe.*

Ah ! sior Barbette, ze souis votre serviteur de tout mon cœur. Ha ha hoa hoa ha hoa ha ha.

PANTALON.

Qué vos dire questo impertinente.

NISON *en Arlequin continuant à rire.*

Ha, ha, ha, che muso, che muso ! che brutta barbetta.

AGATHINE.

Qui êtes-vous, mon ami !

NISON *en Arlequin.*

Je suis Arlequin, je viens de la part del Dottore Lanternon per être le Gouverneur de la mison del Signor Pantalon, & lé Director de sa femme. On m'a dit qué zé serois fort bien ici, qué zi manzerois di macaroni, qué zi boirois de bon vin, c'est perquoi vela qui est fait, zé vous reçois à mon service.

PANTALON *riant.*

Ah ! che matto, che matto ! Il Dottore m'avoit ben ditto que c'étoit un balardo ; ma c'est ce qu'il me faut dans la mia caza. Oüi, caro Arlequino, vela la personna dont jé vous ricommando la conduito.

NISON *en Arlequin.*

C'est là votre femme, dont vous mi recommandez la conduite? Et y a-t-il long-tems qu'elle est votre femme?

PANTALON.

Non é encore ma femme; elle est encore fille.

NISON *en Arlequin.*

Et restera-t-elle toujours fille, quand elle sera votre femme?

PANTALON.

Et no no no non, si agiscé di questo, je vous ricommando de ne la quitter jamais.

NISON *en Arlequin.*

Ah, ah, lasciate fare à mi, ze ne l'abandonnerai pas d'une minute, ze la menerai boire, manger, dormir, chanter, danser.

PANTALON.

E qué diavolo! qué bizognar de tout ce préambulo? je ti dico seulement de n'y laisser intrare aucun huomo dans la caza per li parlare.

NISON *en Arlequin prend sa batte, & en donne sur le visage de Pantalon.*

Oh! parbleu ze vous en chasserez vous même, s'il le faut, entendez-vous? & né mi raisonnez pas.

PANTALON

Che vos diré questo?

NISON *en Arlequin.*

C'est une action démonstrative per vous faire

comprendre comme zé recevrai les gens, qui viendront per parler à votre femme.

PANTALON.

Bravo, bravo.

AGATHINE.

Ah ! Monsieur, je vous prie de ne me pas donner un pareil extravagant.

NISON *en Arlequin.*

Jé suis un honnête homme ; & quand on m'a mis une fois une femme entre les mains, je prétends en repondre corps pour corps, entendez-vous ?

PANTALON.

Bené, bené. Ah ! che fortuna di trovare un servitor come quello !

NISON *en Arlequin.*

Une jolie femme doit toujours être renfermée & un mari bien prudent ne la doit jamais faire voir à personne. Voulez-vous encore un action démonstrative ?

PANTALON.

No piu di demonstrationi.

NISON *en Arlequin.*

Jé ne vous donnerai donc qu'une comparaison pour vous montrer qu'un mari doit toujours tenir sa femme cachée. Une jolie femme, dit Aristote, est comme un friand morceau de fromage : si-tôt qu'on la voit, chacun en voudroit gruger.

AGATHINE.

Vous voyez bien, Monsieur, que ce garçon-là est fou.

PANTALON.

No no no non é matto. Il raisonne à sa maniere: Ma il dit la verita.

AGATHINE.

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur: Mais sçachons un peu ce qu'il veut gagner.

NISON *en Arlequin.*

Je ne fais point de marché avec Mousiu Pantalon. Il n'a pas assez de bien per me payer ce que je vaux; ainsi je m'offre à vous servir tous deux pour rien, à condition que je ne ferai dans la Mison que ce qu'il me plaira.

AGATHINE.

C'est beaucoup dire: Mais enfin il faut sçavoir ce que l'on vous donnera de gages.

NISON *en Arlequin,*

Attendez, Mademiselle, je m'en vais faire un petit calcoul avec mes doigts. Combien Monsiu Pantalon a-t'il de Domestiques?

AGATHINE.

Comme il arrive d'Italie, il n'en a point encore pris. Il n'a qu'un homme qui fait ses commissions, & un petit laquais.

NISON *en Arlequin.*

Bon, tant mieux, il n'aura pas besoin de pren-

dre d'autres domestiques que moi, je tiendrai la place de six, & je mangerai per dix; & vous me donnerez des gages à proportion.

PANTALON.

Si sono contento del vostro servitio, je vous prometto una bona ricompensa.

SCENE XVI.

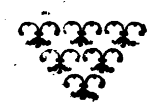
PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, JASMIN.

JASMIN.

Monsieur, le Tapissier vous prie de descendre pour voir vous-même où vous voulez qu'il place ce qui lui reste de Tapisserie.

PANTALON.

Hé che diavol d'huomo! che mi fa sempré ascenderé & descenderé.



SCENE XVII.

AGATHINE, NISON.

NISON *en Arlequin.*

OH ça, Mademoiselle, c'est maintenant qu'il faut vous donner des leçons sur la conduite que vous devez tenir avec lou Signor Pantalon.

AGATHINE.

Je n'ai que faire de vos leçons, laissez-moi en repos.

NISON *en Arlequin.*

Comment donc? est-ce ainsi qu'on parle à son Directeur? allons, allons, Mademoiselle, qu'on m'écoute. *Primo*...

AGATHINE *à part.*

Ah! que je suis malheureuse! voilà un extravagant qui va rompre toutes mes mesures.

NISON *en Arlequin.*

Primo...

AGATHINE.

Oh! laisse-moi? je ne veux point t'entendre.

NISON *en Arlequin.*

Vous ne voulez point m'entendre? je vais donc trouver Monsieur Pantalon, il m'entendra lui: je lui

dirai tout ce que j'ai appris sur votre compte. *Primo*, que vous aimez un certain Lucidor que vous avez fait passer pour un Musicien.

AGATHINE.

O ciel! qu'entens-je?

NISON *en Arlequin.*

Secundo, que le Notaire n'entendant pas l'Italien, & Pantalon n'entendant pas le Notaire, vous devez de concert avec Nison, faire mettre dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira.

AGATHINE.

Ah! tais-toi, je te prie, & me di d'où tu peux sçavoir tout cela?

NISON *en Arlequin.*

Il suffit, je le sçais de bonne part, & je vais de ce pas en avertir le Seigneur Pantalon.

AGATHINE.

Ah! c'est sans doute Nison qui t'a instruit de tout: Voudrois-tu, mon cher Arlequin, abuser de sa confidence? elle m'a dit que tu soupirois pour elle.

NISON *en Arlequin.*

Il est vrai, Mademoiselle, que je l'aime comme moi-même.

AGATHINE.

S'il est vrai que tu l'aimes, j'employerai tout pour la rendre sensible à ton amour? sois dans mes interêts, je te prie. Je t'avoüe que j'aime Lucidor.

dor, & que je regarde comme le plus grand des malheurs de me voir l'épouse de Pantalon. Voudrois-tu, mon cher Arlequin, contribuer à rendre malheureuse toute sa vie une personne qui ne t'a jamais rien fait? Veux-tu que j'embrasse tes genoux? & que...

NISON *faisant semblant de sanglotter, comme Arlequin.*

Arrêtez-vous, Mademiselle, vous m'attendrissez trop: je vous accorde ma potrefaction, & je vous... servirai... de toute ma puissance.

AGATHINE.

Ah! puisque tu m'accordes ta protection, je suis sûre de réüssir dans mon entreprise: fais en sorte de t'aboucher avec Nison, elle te mettra au fait de nos projets.

NISON *levant son masque d'Arlequin.*

Où diantre la trouver à present?

AGATHINE.

Ah! c'est toi, ma chere Nison; & qui t'auroit pû reconnoître? ah! puisque ton déguisement m'a trompé, je ne crains pas que personne puisse te découvrir. Mais comment as-tu fait?

NISON *en Arlequin.*

J'ai trouvé Arlequin qui venoit ici, je l'ai engagé à me prêter cet équipage, & à ne point paroître dans le quartier de tout le jour. Je ne crains que

ce maroufle de Scapin, & s'il falloit...

AGATHINE.

Ah! le voici lui-même, je tremble.

NISON *remet son masque.*

Ah! j'enrage, & je ne sçais.... Mais non; laissez-moi faire je l'aurai bien-tôt renvoyé, rassurez-vous.

SCENE XVIII.

AGATHINE, NISON en Arlequin, SCAPIN.

SCAPIN.

AH ah! voici cet Arlequin déja arrivé ici? le Docteur a executé promptement mes ordres.

NISON *en Arlequin.*

Oüi Mademoiselle, vous avez beau dire & beau faire, le Signor Pantalon m'a défendu de vous laisser parler à personne, & j'assommerai de coups tous ceux qui oseront entrer dans cette Maison.

SCAPIN.

Diable, voilà un drole qui ne se mouche pas du pied.

NISON *en Arlequin.*

Que demandez-vous ici, mon ami?

Je suis l'homme d'affaire de Monsieur Pantalon.

NISON *en Arlequin, lui donnant un souflet.*

Vous en avez menti : vous êtes un baron & un suborneur qui venez ici per corrompre la vertou di Mademiselle.

SCAPIN.

Et non, vous dis-je ; je suis Scapin, Sécretaire du Seigneur Pantalon, qui veille comme vous sur la conduite de sa Maîtresse.

NISON *en Arlequin, frapant Scapin.*

Ze n'entens point toutes ces raisons-là, vous êtes un fourbe & un ladro, qui méritez cent coups de bâton.

SCAPIN.

Et prenez donc garde, je crois que vous me frapez, haïe, haïe, haïe.



SCENE XIX.

PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, SCAPIN, LE NOTAIRE.

Nison frape Pantalon, le Notaire & Scapin tour à tour.

PANTALON.

CHe vò dire questo? tou ne mi connoissé piou?

NISON *les frappant toûjours.*

Je n'y connois personne, & j'exécute les ordres de Monsiu Pantalon.

LE NOTAIRE.

Hé! doucement, je suis le Notaire.

PANTALON.

Et mi Pantalon.

NISON *en Arlequin.*

Ah! Signor Patron, excusez, s'il vous plait l'ardeur de mon zéle.

AGATHINE.

Mais votre zéle ne doit point aller si loin.

LE NOTAIRE.

Oüi, mon ami, il faut prendre garde à ce que l'on fait, ce ne sont pas ici des jeux d'enfans : Que diable, vous venez de maltraiter un Conseiller du Roi...

NISON *en Arlequin.*

Ah ! vous êtes un Conseiller du Roi ?

LE NOTAIRE.

Oüi, mon ami, Conseiller Garde-Notte.

NISON *en Arlequin.*

Et vous ne garderez-point de Notte de cela ?

LE NOTAIRE.

Non, non, cela est passé, mais une autre fois prenez garde à ce que vous faites.

NISON *en Arlequin.*

Je vous en prie au moins, car vous qui entendez le François, vous sçavez que c'est un cri-pro-cro.

LE NOTAIRE.

Qui-pro-quo, qui-pro-quo, voulez-vous dire?

NISON *en Arlequin.*

Oüi, un cli-plo-clo, cela se trouve chez les Apoticaires, les pro-pri-cro.

LE NOTAIRE.

Hé ! que diable cet homme-la me feroit enrager. Qui pro-quo.

NISON *en Arlequin.*

Excusez, c'est que je n'ai jamais pû dire ce mot-là.

LE NOTAIRE.

Et que m'importe ? il ne s'agit plus de cela à présent.

NISON *en Arlequin.*

C'est que c'est cela pourtant qui est cause des coups de bâton que je vous ai donné.

LE NOTAIRE.

Et que diable n'en parlons plus, puisque je les ai oubliez, & que c'est une chose faite.

PANTALON.

Zé ni pense piu mi.

SCAPIN.

Ni moi non plus.

LE NOTAIRE.

Allons ; dépêchons-nous de lire ce Contrat ; cela sera fait dans un moment, car je lis fort vite.

NISON *en Arlequin.*

Monsieur, auparavant jé vous demande une grace.

PANTALON.

Que voiche tou ?

NISON *en Arlequin.*

C'est que cet homme-là s'en aille, sa figure mi déplait, il est cause de ce qui zé viens dé faire ; & s'il restoit davantaze, je pourrois encore imprudemment vous marquer l'ardeur de mon zéle, car je ne suis pas maître de moi.

LE NOTAIRE.

Non, non, morbleu, qu'il s'en aille au diable, & toi aussi.

PANTALON.

Scapin, retirati.

NISON *en Arlequin, reconduisant Scapin à coups de batte.*

Va via baron, ladro, & maledetto becco cornuto.

SCENE XX.

PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE *bredoüillant toujours.*

OR ça, voulez-vous entendre promptement la lecture du Contrat, car je suis un peu pressé.

PANTALON.

Volontiers, & je veux qu'Arlequino aussi l'entende per m'expliquer ce qué non intendèro.

LE NOTAIRE.

Hom... hom... hom... pardevant les Notaires, *& cætera.* hom... hom...

NISON *en Arlequin, à Pantalon.*

Vous entendez-bien *& catera* ?

PANTALON.

Si, si.

LE NOTAIRE.

Hom... hom... hom... sont comparus Arma de Lucidor, *& catera* ; & Damoiselle Agathine Fernando, *& catera* lesquels ont promis par present Contrat de mariage de se prendre à mari femme.

NISON *en Arlequin.*

Et catera.

PANTALON *à Nison.*

Que voiche dire, hom... hom... hom... *& catera* hom... hom... *& catera.*

NISON *en Arlequin à Pantalon.*

C'est le preludio di Contratto.

PANTALON.

Bene !

AGATHINE.

Monsieur le Notaire, pour ne vous point fatiguer, passez d'abord à l'article qui regarde le Seigneur Pantalon.

LE NOTAIRE.

Tout ce qu'il vous plaira. Hom... hom... hom, est comparu aussi le Signor Pantalon de Bizognozi, Tuteur de ladite Agathine, lequel en faveur de ce mariage, donne tout son bien ausdits Epoux, dont lesdits Lucidor & Agathine sont contens.

PANTALON

PANTALON.

Qué vos dirè Louzidor ?

NISON *en Arlequin.*

Cela veut dire qué Pantalon sposa Agathina, che loui adore, loui Pantalon adore : c'est stilo de Notaro di questo paése.

PANTALON.

Basta, basta, cousi, je ne veux piu entendere niente questo Notaro, mi fa perdre haleine.

NISON *en Arlequin.*

Et voila en peu de mots tout ce que le Contrat contient. Signez au plus vîte.

PANTELON *signe.*

Pantalon de Bizognozi.

NISON *en Arlequin.*

Allons, à vous, Mademiselle.

AGATHINE.

Agathine Fernardo.

Pendant que l'on signe, Nison en Arlequin dérobe le manteau & la perruque le chapeau du Notaire, & les met sur elle, le Notaire court après, & Nison ayant fait plusieurs lazis fait tomber le Notaire & Pantalon l'un sur l'autre.

LE NOTAIRE.

J'ai laissé les noms des témoins en blanc, vous les envoyerez signer chez-moi, aussi bien que Monsieur Lucidor.

PANTALON

Qué voiche deré encore loui de chidore ?

NISON *en Arlequin.*

Il Nottaro dimandi per le Contratto quatre louis ggidor, c'est encore stilo di Nottaro di questo paése.

PANTALON *lui donnant quatre loüis.*

Cela est jouste, tenez Monsiu.

LE NOTAIRE *les prenant brusquement.*

Ah ! Monsieur, cela n'est point pressé. Envoyez-moi les témoins au plûtôt, afin que le tout soit expedié incessamment.

AGATHINE.

Des témoins? Et tenez voilà déja Monsieur qui en servira.



SCENE XXI.

PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON en Arlequin. LE NOTAIRE.

AGATHINE.

Monsieur voulez-vous bien me faire l'honneur de signer à mon Contrat de mariage?

LUCIDOR *à part.*

O Ciel! qu'entens je?

NISON *en Arlequin, bas à Lucidor.*

Signez sans rien dire, c'est vous qu'elle épouse.

LUCIDOR *signant.*

C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de me rendre témoin d'une union si parfaite.

NISON *en Arlequin.*

Allez, Monsieur, emportez vîte chez-vous ce Contrat, puisque c'est une affaire faite.

LE NOTAIRE.

J'en vais faire expedier sur le champ une copie: si vous n'avez point de temoins, je vous en trouverai: il suffit que nous ayons fait signer les Parties interressées, Pantalon, Agathine & Lucidor.

PANTALON.

Demando encore des louis ggidor.

NISON *en Arlequin.*

No no é contento.

SCENE XXII.

PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON en Arlequin.

LUCIDOR.

MOnſieur, tous les Acteurs du Divertiſſement que vous avez demandez, ſont prêts ; ſouhaitez-vous qu'on commence ?

AGATHINE.

Quand il vous plaira, Monſieur : allons plaçons-nous. Mais que vient encore chercher ici ce coquin de Scapin ?

PANTALON.

Il vient danſer, allé mié nozze.

NISON *en Arlequin.*

Qu'il vienne, je lui battrai la meſure.

SCENE DERNIERE.

PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON en Arlequin.

SCAPIN.

COmment donc, Monsieur, danser à votre nôce ! seriez-vous la duppe de tout ceci ?

PANTALON.

Qué voiche tu dire ?

SCAPIN.

Je veux dire que le Notaire me vient d'apprendre que Monsieur Lucidor épousoit Agathine, & que vous leur donniez tout votre bien.

PANTALON.

Encore louis ggidor ?

SCAPIN.

Je vous dis Lucidor, c'est le nom de l'Amant d'Agathine, que Nison avoit introduit dans la maison, & le voilà lui-même.

PANTALON *allant sur Nison.*

Ah ! souo tradito ! ah ! perfida Agathina ! ah ! Baron di Arlequino !

NISON *en Arlequin, fuyant.*

Aiuto.

LUCIDOR.

Doucement, Monsieur, ne vous emportez pas.

PANTALON.

Ah! ladro di Arlequino, ti voglio mandar in galera.

NISON *se démasquant.*

Vous voulez m'envoyer en galere?

PANTALON.

Ché vedo? c'est la Serva francéze.

NISON *en Arlequin.*

Oüi, Monsieur, je suis Nison que vous avez tan. tôt chassée par une porte, & qui est rentrée par l'autre; mais ne vous affligez pas du don que vous avez fait de tout votre bien, Monsieur Lucidor est un galant homme qui en usera bien.

LUCIDOR.

Monsieur, tout le mien est à votre service, j'en ai plus qu'il ne m'en faut pour me passer du vôtre; le Docteur Lanternon que je viens de reconnoître pour mon Pere....

PANTALON *l'embrassant.*

Vous êtes il figlio del Dottore Lanterno, il mio caro amico?

NISON *en Arlequin.*

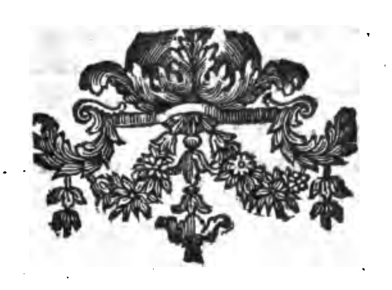
Ah! nous allons bien-tôt voir un dénouëment à l'Italienne.

PANTALON.

Monſieur, en ce cas j'approuve votre matrimonio.

NISON *en Arlequin à Pantalon.*

Faiſant réflexion que vous êtes trop vieux pour épouſer une jeune perſonne, il n'en faut pas davantage pour contenter tout le monde. Allons, allons, paſſons au Divertiſſement, & puiſque j'ai pris le maſque d'Arlequin, je tiendrai ici ſa place juſqu'à ce qu'il revienne.



DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE de tous les Caracteres de la Comedie Italienne.

UN VENITIEN *chante.*

Non, ce n'est que dans la jeunesse,
Que l'on doit suivre les amours ;
Sur nos vieux jours
Ils nous trompent sans cesse :
Suivons Bachus, laissons-là la tendresse,
Il est de la vieillesse
L'unique recours.
Non ce n'est que dans la jeunesse,
Que l'on doit suivre les amours.



ENTRÉE

de Polichinels & de Dames Ragondes.

AGATHINE.

JE mets au bas de la requête,
Amoureuse, honnête,
D'un Galand de bonne façon,
Bon :
Mais à celle que me présente ;
D'une main tremblante,
Un Vieillard froid & languissant ;
Néant.

NISON *en Arlequin.*

Au bas du Contrat d'hymenée,
Pour toute l'année,
L'Amour signe & met sans façon ;
Bon :

Même il paye sans répugnance
Un quartier d'avance;
Mais s'il faut aller plus avant,
Néant.

ENTRÉE

De Pierrot & de Perrette.



VAUDEVILLE.

DAns tous les differens états,
Que l'on rencontre d'embarras !
Quand à tout le monde on veut plaire.
Depuis le matin jusqu'au soir,
L'un le veut blanc & l'autre noir.
Comment faire ?

L'Amant qu'on voit soir & matin,
Devient ennuyeux à la fin ;
Il faut être rare pour plaire.
S'eloigne-t-il, on prend l'essort,
Et les absens ont toujours tort.
Comment faire ?

Si vous prenez fille à quinze ans,
Elle n'a pas les sentimens
Qu'il faut dans l'amoureux mystere :
Si vous attendez plus long-tems,
Un autre aura pris les devants.

Comment faire ?

Si votre femme a peu d'appas,
On ne vous la ravira pas,
Mais elle ne vous plaira guere.
Pour peu qu'elle ait de quoi tenter ;
Vos Voisins en voudront tâter !
Comment faire ?

Si vous ne vous mariez pas,
Vos biens après votre trépas
Passeront en main étrangere.
Et si vous devenez Epoux,
Vos Enfans seront-ils à vous ?
Comment faire ?

Pour réussir dans les amours,
L'argent est d'un puissant secours ;
Qui n'en a point n'avance guere.
Mais souvent l'Amant financier,
Est traité comme un Créancier.
Comment faire ?

Les jeunes filles de mon tems,
S'armoient de griffes & de dents ;

Ma foi je n'en attrapois guere :
Elles sont douces maintenant,
Mais moi j'ai quatre-vingts-un an.
Comment faire ?

Maris, si vous êtes jaloux,
Et gardez vos femmes chez vous,
Elles s'en vengent d'ordinaire :
Si par douceur vous les menez,
Elles vous menent par le nez.
Comment faire ?

LA PETITE FILLE.

Un Galant d'un âge un peu mûr,
M'est choisi pour Époux futur :
Mon enfance fait qu'il differe ;
Si je suis trop jeune à présent,
Il sera trop vieux s'il attend.
Comment faire ?

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Le Comique écrit noblement,
Fait bâiller ordinairement,
A tout le monde il ne peut plaire.

Le plaisant passe pour bouffon,
On y rit sans le trouver bon.
Comment faire ?

LA COMEDIE ITALIENNE.

Si nous voulons parler François,
Nous nous trompons à chaque fois,
Faute de sçavoir la Grammaire :
Si nous parlons Italien,
Les trois quarts n'y comprennent rien,
Comment faire?

ENTRE'E GE'NE'RALE
de tous les Caracteres Italiens.

FIN.

LA CHASSE
DU CERF,

COMEDIE-BALLET.

Réprésentée en 1726.

ACTEURS du Prologue.

MElle. DU FRESNE,	Comediennes
Melle. LA MOTTE,	
Melle. DU BOCAGE,	
Mr. LE GRAND,	Comedien.
UN AUTEUR.	

La Scene est dans les Foyers de la Comedie.



LA CHASSE DU CERF, COMEDIE-BALLET.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Mesdemoiselles DU FRESNE, LA MOTTE & DU BOCAGE assises chacune sur un fauteüil, restant un tems à se regarder sans rien dire.

Melle. DU FRESNE.



HE' bien, Mesdemoiselles, resterons-nous encore long-tems dans ce profond silence ? Trois femmes ensemble depuis un quart d'heure sans parler ! voilà ce qui ne s'est jamais vû.

Melle. LA MOTHE.

Que voulez-vous que nous disions? La situation où nous nous trouvons nous coupe la parole : voilà la moitié de notre Troupe partie, & il nous faut joüer la Comedie ; nous ne manquons point de zele, mais il nous faut des Piéces & des Acteurs pour les exécuter.

Melle. DU FRESNE.

Je suis aussi chagrine que vous, mais pour cela il ne faut rien perdre de nos droits, il faut parler.

Melle. DU BOCAGE.

Parlons, Mesdemoiselles, parlons, & cherchons du moins un remede à tout ceci.

Melle. LA MOTTE.

Il nous faudroit d'abord un bon Auteur.

Melle. DU FRESNE.

Où le trouver? vous sçavez bien que ceux du premier rang veulent prendre tous leurs avantages, & ne distribuer leurs rôles qu'aux premiers Acteurs; Ainsi nous ne pouvons avoir que des Auteurs du second ordre? Songeons à autre chose. Si nous joüions cette Tragedie qu'on nous a proposée?

Melle. DU BOCAGE.

Ah, fy donc, du serieux! nous ferions rire; joüons plûtôt cette Comedie en cinq actes qu'on a reçûë dernierement.

Melle DU FRESNE.

Fort-bien, pour faire bailler tout le monde.

Elle

Elle eſt encore plus ſerieuſe que la Tragedie.

Melle. LA MOTTE.

Pour moi, ſi j'en étois cruë, nous joüirions la Paſtorale: cela eſt ſi joli, une Paſtorale!

Melle. DU BOCAGE.

Encore une Paſtorale.

Melle. DU FRESNE.

Mais il n'étoit pas neceſſaire de rompre le ſilence pour nous trouver toutes trois d'un avis contraire.

TOUTES TROIS ENSEMBLE.

Melle. DU FRESNE.

Mais vous avez beau dire, pour moi je ſuis pour la Tragedie.

Melle. DU BOCAGE.

Et moi je vous conſeille de joüer au plûtôt la Comedie.

Melle. LA MOTTE.

Je n'en démorderai point, & l'on jouëra la Paſtorale.

Melle. DU FRESNE.

Fort-bien, parlons toutes trois enſemble, cela ſera encore mieux.



SCENE II.

Mr. LE GRAND, Mesdemoiselles DU FRESNE, LA MOTTE DU BOCAGE.

Mr. LE GRAND.

COmment donc! Mesdames, quand toute la Troupe seroit ici on n'entendroit pas plus de bruit?

Melle. DU FRESNE.

Il y a de la difference, nous ne disputons que pour le bien du general, & il n'y a point entre nous d'interêt particulier.

Mr. LE GRAND.

De quoi s'agit-il donc?

Melle. DU FRESNE.

Vous voyez l'embarras où nous sommes, & je proposois à ces Dames de joüer cette Tragedie que la grande Troupe a refusée.

Mr. LE GRAND.

Hé bien, Mesdemoiselles, y a-t'il de la raison là dedans? Comment pouvez-vous vous flatter, avec le petit nombre d'Acteurs que nous sommes

ici, de faire réüssir une Tragédie que la Troupe en general n'a pas trouvée joüable?

Melle. DU BOCAGE.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que nous ferions mieux de joüer cette Comedie en cinq actes que l'on trouve si bien écrite?

Mr. LE GRAND.

Cela est trop sérieux pour ce tems cy, où le Public n'attend que des bagatelles qui l'amuse.

Melle. LA MOTTE.

C'est mon sentiment. Il ne faut que des bagatelles, & c'est ce qui me faisoit proposer cette Pastorale.

Mr. LE GRAND.

Hé, Mademoiselle, nous venons d'en joüer une.

Melle. LA MOTTE.

Hé bien, Monsieur, cette nouveauté n'a-t'elle pas fait plaisir?

Mr. LE GRAND.

Oüi, elle a réüssi. Mais ce n'est point là du tout ce qu'il nous faut, nous n'avons besoin à présent que d'une Piéce Comique en trois actes avec des Divertissemens, qui puisse dédommager Paris des Spectacles qui lui manquent; nous en avons une toute prête dans ce goût-là.

Melle. DU FRESNE.

Oüi-dà, allez l'exposer sur votre Théâtre?

Mr. LE GRAND.

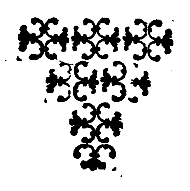
Pourquoi non ? elle y sera aussi-bien executée que par tout ailleurs. On pourra la trouver mauvaise, mais peut-être on y rira, & si l'on y rit, on y reviendra ; & j'aime mieux cela que ces grandes Piéces ennuyantes vantées par quelques beaux esprits amis de l'Auteur, parce qu'elles sont dans toutes les regles d'Aristote ; le Public n'en dit point de mal, mais il ne les voit pas deux fois.

Melle DU FRESNE.

Il a encore raison.

M. LE GRAND.

Croyez-moi, Mesdames, après avoir vû réüssir Arlequin sur notre Théâtre, nous y pouvons tout hazarder, & sur tout, comme je vous ai dit dans un tems où Paris n'a ni Troupe Italienne, ni Opera Comique. Mais voici justement l'Auteur de la Piéce en question.



SCENE III.

UN AUTEUR ; Mr. LE GRAND
Mesdemoiselles DU FRESNE ;
LA MOTTE, DU BOCAGE.

L'AUTEUR.

COmment donc, Mesdames, je viens tout exprès de la Campagne pour voir joüer ma Piéce au jour prefix que vous m'aviez marqué, & je ne la vois pas seulement affichée.

Mr. LE GRAND.

Oh pour cela, ce ne seroit pas la premiere fois que nous aurions manqué de parole ; vous êtes encore bien heureux que nous ne vous payons pas de quelque indisposition.

L'AUTEUR.

Cela seroit cruel ; que l'on ne joüa pas ma Piéce lorsque j'ai fait avertir tous mes amis de venir l'aplaudir aujourd'hui.

Mr. LE GRAND.

Ces Demoiselles en proposoient d'autres, mais j'ai tenu bon pour la vôtre.

L'AUTEUR.

Et quelles raisons avoient-elles de ne la vouloir point representer ?

Melle. DU FRESNE.

Pour moi, Monsieur, je vous dirai franchement que j'y trouve des Scenes un peu trop badines & trop folatres pour notre Théâtre.

L'AUTEUR.

Plaisant scrupule ! & c'est avec des Piéces dans ce goût-là que les autres Théâtres vous ruinent les trois quarts de l'année. Je crains bien plûtôt qu'on ne trouve ma Piéce trop sérieuse dans des endroits ; car enfin aujourd'hui on veut rire.

Melle. LA MOTTE.

La Chasse du Cerf ! le plaisant titre !

L'AUTEUR.

Je l'ai mis exprès pour faire passe quelques termes de Chasse que j'ai hazardez, & qui ne seront peut-être pas entendus de tout le monde. J'aurois pû fort bien intituler ma Piéce la Vangeance de l'Amour, mais c'est un titre trop vague & trop usé.

Melle. DU BOCAGE.

Quoi, Monsieur, vous n'avez point retranché tous vos termes de Chasse comme on vous l'avoit conseillé ?

L'AUTEUR.

Non pas entierement, Mademoiselle, il a bien fallu en conserver quelques uns qui sont absolument necessaires au sujet.

Melle. LA MOTTE.

A propos de sujet, je trouve le vôtre bien bizarre.

L'AUTEUR.

Tant mieux, il en sera trouvé plus nouveau. Voulez-vous toujours des Tantes dupées par leurs Niéces, des Amans supplantez par des Rivaux, des Procureurs trompez par leurs Femmes, & des Notaires gagnez pour faire le dénoüement? Cela est trop commun, & l'on ne voit que cela dans la plûpart des Pieces d'aujourd'hui.

Mr. LE GRAND.

Monsieur a raison, & si vous m'en croyez nous joüerons tout à l'heure sa Piéce telle qu'elle est, aussi bien tout étoit prêt pour la repeter.

Melle. DU FRESNE.

Quoi, sans l'avoir annoncée ni affichée?

Mr. LE GRAND.

Et qu'importe, nous surprendrons le Public, & nous ne serons pas les premiers Comediens qui se seront servis de ce stratagême pour prévenir les cabales. Croyez-moi, allons promptement nous habiller.

L'AUTEUR.

Ah! voilà la frayeur qui me prend, Messieurs, mes chers amis, que j'ai postez dans le Parterre pour applaudir, je me recommande à vous, faites bien votre devoir je vous prie, & avertissez vos voisins à propos aux endroits où il faudra battre des mains.

Fin du Prologue.

LA CHASSE

LA CHASSE
DU CERF,

COMEDIE-BALLET.

ACTEURS.

L'AMOUR.
DIANE.
DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE, } Nimphes de Diane.
ACTEON, Prince Thebain.
HILACTOR. CELIDAN, } Chasseurs, Amis d'Actéon.
LIGAS, Valet de Limier.
ZACORIN, Domestique d'Actéon.
DROMONT, Garde-Chasse de Diane.
LE SOMMEIL & sa suite.
Troupe DE SONGES.
Troupe DE NIMPHES DE DIANE.
Troupe DE SILVAINS.
Troupe DE PIQUEURS.

La Scene est dans la Forest de Gargaphe.



LA CHASSE DU CERF,

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre represente une Forest, on voit une Montagne en perspective, au bas de laquelle coule un Ruisseau.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR seul.



Nfin j'ai pénétré dans la Forêt de Diane, malgré les ronces & les épines qui m'en défendoient l'entrée les Sylvains m'ont reçûs à bras ouverts, & m'ont tour à tour caché dans les troncs de leurs arbres; il ne me reste plus qu'à percer le Fort où la Déesse tient ses Nimphes

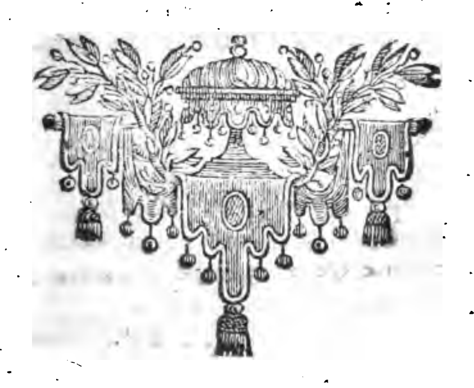
renfermées. Quel plaisir de me vanger de cette Divinité fiere & farouche, qui me décreditte par tout ! Si elle a assez de puissance pour braver mes traits, je trouverai bien le moyen de rendre ses Nimphes sensibles pour les Dieux de ces Forêts. Ils ont imploré mon assistance, & je ne puis leur refuser mon secours, après l'accüeil qu'ils m'ont fait. Voici Zacorin, le Valet ou plûtôt le fou d'Actéon, que j'ai déja rendu éperdûment épris de Lucinette, la plus aimable des Nimphes de Diane : Je veux rendre le Maître encore plus amoureux de la Déesse. Oüi, je veux qu'Actéon aime Diane. Les rigueurs qu'elle exercera sur lui le puniront d'avoir de son côté bravé jusqu'ici mon Empire. Enfin je ne puis faire trop de ravage dans des lieux où l'on a si longtems méprisé ma puissance.



SCENE II.

ZACORIN seul.

JE ne sçais ce que cela veut dire ; je n'ai pû fermer l'œil de toute la nuit : ce n'est pourtant pas manque de fatigue. Il nous a fallu coucher tous en fin fond de la Forêt pour requêter à la pointe du jour le Cerf qu'Actéon manqua hier. Mais l'Aurore commence à paroître, & voici déja Hilactor & Célidan, les amis d'Actéon mon Maître.



SCENE III.

HILACTOR, CELIDAN, ZACORIN.

HILACTOR.

AH ! c'eſt toi, Zacorin, que fais-tu-là ?

ZACORIN.

Je rêve en attendant le réveil.

HILACTOR.

N'as-tu point de nouvelles à nous apprendre ?

ZACORIN.

Je me ſuis couché ſans ſouper.

HILACTOR.

Cela eſt aſſez nouveau en effet. N'as-tu vû encore perſonne ?

ZACORIN.

Non, Seigneur, mais je crois qu'Actéon arrivera bien-tôt. C'eſt ici le lieu du rendez-vous, & il a promis de s'y rendre des premiers.

HILACTOR.

Je voudrois qu'il y fût déja, car nous ne pouvons nous y prendre de trop bonne heure pour ne pas manquer notre Cerf d'hier.

CELIDAN.

Je crois qu'il ne nous donnera pas grande peine aujourd'hui. Nous l'avons laiſſé à deux heures de nuit, & il étoit trop las pour s'être éloigné du lieu où nous l'avons briſé.

HILACTOR.

Je n'ai jamais couru d'Animal plus ruſé que celui-là. Combien de fois a-t-il fait bondir le change ! Combien de tems s'eſt-il obſtiné à battre l'eau ?

CELIDAN.

Ce qui nous a le plus nui, c'eſt ce relais que Policlés a donné mal à propos.

ZACORIN.

Dites plûtôt cette vieille Prêtreſſe de Minerve qui a traverſé notre chemin. Il n'y a rien qui porte guignon aux Chaſſeurs comme ces ſortes de rencontres.

HILACTOR.

Bon ! quels contes !

ZACORIN.

C'eſt la verité. Nous n'aurions pas été ſi malheureux, ſi nous avions rencontré quelque Nimphe de Venus.

HILACTOR.

Tu as là, mon pauvre Zacorin, des ſuperſtitions bien ridicules.

ZACORIN.

Dites tout ce qu vous voudrez, mais j'ai dans la penſée qu'il ſera très-difficile de revoir aujourd'hui de ce Cerf-là.

HILACTOR.

Et moi, je crois le contraire. Il a trop de fois tenu les abois devant nos Chiens pour craindre qu'il prenne desormais le change. Nous l'avons pourchassé, raproché, relancé; & si la nuit ne fût venuë.... Mais voici Actéon. Quel trouble paroit sur son visage!

SCENE IV.

ACTEON, HILACTOR, CELIDAN, ZACORIN, Suite de Piqueurs.

ACTEON.

AH! mes chers amis, vous voyez le plus infortuné de tous les mortels; j'ai perdu enfin ma liberté.

HILACTOR.

Comment, Seigneur?

ACTEON.

Je viens de voir Diane pour la premiere fois, & cette vûë m'a mis dans le trouble où vous me voyez.

HILACTOR.

Vous venez de voir Diane!

ACTEON.

Dans ce même moment, elle poursuivoit à la

course un Sanglier terrible. L'Animal blessé d'un de ses traits, retournoit sur elle quand elle s'est arrêtée pour le percer d'un second qui l'a mis à mort. J'admirois son intrépidité & son adresse, lorsque détournant sa vûë sur moi, elle m'a lancé un regard plein de grace & de fierté qui me pénétrant jusqu'au cœur, m'a semblé un trait des plus sensibles. J'en ai tressailli dans le moment, & dans un transport dont je n'étois pas le maitre, je courrois à elle avec moins de respect que d'ardeur, quand elle-même a repris sa course avec tant de légéreté, que la plante de ses pieds touchoit à peine la surface des eaux qu'elle a traversé pour se dérober à ma vûë. J'ai bien-tôt cessé de la voir, mais son image Divine a resté gravée dans mon cœur, & je suis résolu de tout entreprendre pour la retrouver, la mort dût-elle être le prix de ma témérité.

ZACORIN.

Touchez-là, Monseigneur, je suis dans le même cas que vous.

HILACTOR.

Quoi, misérable, tu oserois aimer aussi Diane?

ZACORIN.

Non pas, de par tous les Diables, je ne suis pas si fou, je me contente d'aimer Lucinette, une de ses jeunes Nimphes, qui ne coure pas si vîte qu'elle a beaucoup près, & que je rencontrai l'autre jour seule. C'est le plus gentil corsage du monde.

ACTEON.

Ah ! mon cher Zacorin, tâche de me faire parler à cette petite Nimphe, qu'elle puisse découvrir à Diane ce que je sens pour elle. Je veux de mon côté tâcher de gagner Dromont son Garde-Chasse : il a été autrefois à mon service, & quoique rustre, il pourroit . . .

HILACTOR.

Hé, Seigneur Actéon, abandonnez, croyez-moi, cette entreprise téméraire, songez aux malheurs qui vous en peuvent arriver.

ACTEON.

Tout ce que vous me direz ne servira de rien, je suis d'un âge à faire des folies & non des réflexions.

ZACORIN.

C'est bien dit, & je suis résolu d'être aussi fou que mon Maître.

CELIDAN.

Peut-être que le plaisir que nous donnera aujourd'hui la chasse, vous fera oublier cette rencontre malheureuse.

HILACTOR.

C'est bien dit. Il faut donc promptement séparer nos relais. Célidan, rendez-vous sur le chemin de Platée, entre le lieu où nous redonnâmes le Cerf aux Chiens, & le Pays d'où nous l'avions amené hier. Que Lincée occupe le Val de Mégare, & que Si-

don se tienne au fond de la Forêt. Et nous, Seigneur, partons pour aller revoir du Cerf dont on nous a fait rapport, & s'il est veritable, nous irons droit frapper à nos brisées.

SCENE V.

ZACORIN seul.

LAissons-les partir, & tandis qu'ils vont courre leur Cerf, & tâchons de requester Lucinette, je n'ai point d'autre Limier que l'Amour, mais j'espere qu'il me conduira vers le Fort où elle a passé sa nuit: En effet j'y découvre des pinces d'une Nimphe de son âge. Courage, Amour, va outre, velcy, Vault, Vault par les foulées: Mais que vois-je? C'est Dromont, le Garde-Chasse de Diane, tâchons de l'éviter.



SCENE VI.

ZACORIN, DROMONT.

DROMONT.

QUe je ſuis malheureux ! Il y a trois jours que je cherche ce maudit Singe qui s'eſt échapé de la Ménagerie de Diane, & je n'en puis avoir de nouvelles. Mais j'entens remuer quelque choſe autour de moi, ne ſeroit-ce point lui ? Non c'eſt Zacorin. Que le Diable vous emporte.

ZACORIN.

Pourquoi ?

DROMONT.

Je croyois avoir trouvé notre Singe, & c'eſt vous.

ZACORIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur de m'avoir pris pour lui.

DROMONT.

Ne penſez pas railler, il vous reſſembloit comme deux goutes d'eau.

ZACORIN.

C'étoit donc un beau Singe ?

DROMONT.

Il étoit grand comme un âne, mais il n'en étoit

pas moins gracieux; toutes nos Nimphes sont au desespoir qu'il soit perdu ; elles lui faisoient mille caresses. il leur faisoit mille singeries;on ne le nourrissoit que de confitures & des fruits les plus exquis; & ce chien d'animal s'en est allé sans rien dire.

ZACORIN *à part.*

Ah! morbleu, ce sera le Singe qu'un de nos gens tua l'autre jour, & dont on a rempli la peau de foin, pour le garder par curiosité.

DROMONT.

Hem, que dites vous?

ZACORIN.

Je dis que ce Singe-là est un fou, d'avoir quitté une si bonne Auberge, & que si j'avois été à sa place je me serois estimé trop heureux.

DROMONT.

Comme il est deffendu à nos Nymphes de regarder les hommes en face, elles étoient du moins consolées d'avoir auprès d'elles un Animal qui ressemblât à quelqu'un d'eux.

ZACORIN.

Comment, il est deffendu à vos Filles de regarder les hommes?

DROMONT.

Oüi vraiment, & aux hommes de leur parler sur peine d'être métamorphosez. Et voila déja de ma connoissance cinq ou six débaucheurs de Nymphes que notre Maîtresse a changez, les uns en Loups,

& les autres en Ours. Et d'où diable venez-vous pour ignorer cela ?

ZACORIN.

Je ne croyois pas qu'il y eût des deffenses si rigoureuses. Mais vous qui êtes au service de Diane ?

DROMONT.

Oh ! moi, je suis sans consequence, & Diane sçait que j'ai assez de peine aprés ses chiens, sans songer à l'Amour. Mais adieu, je poursuis mon chemin, si vous avez quelques nouvelles de notre Singe je vous pris de m'en donner.

ZACORIN.

Je n'y manquerai pas. Mais dites-moi un peu, que font vos Nymphes à present ?

DROMONT.

Bon, elles ne sont pas encore éveillées ; pour Diane, elle a déja devancé l'Aurore, & il y a plus d'une heure qu'elle chasse. Mais adieu, je n'ai pas le tems de m'amuser davantage, jusqu'au revoir.



SCENE VII.

ZACORIN seul.

PUisque les Nymphes de Diane ne sont pas encore éveillées, tâchons de dormir de notre côté en attendant le grand jour, cela me guerira peut-être de la migraine qui me tourmente, & j'en serai tantôt plus frais & plus en état de plaire à Lucinette, si le hazard m'offre à ses yeux. Mais comment m'exposer à lui parler après ce que me vient de dire Dromont? c'est à quoi nous songerons à notre réveil, dormons toujours, le sommeil porte souvent son conseil, appellons-le à notre secours. Sommeil, doux sommeil, viens répandre sur moi la douceur de tes Pavots. Il n'en fera rien, si quelqu'un n'a la bonté de l'appeller en musique. Depuis un tems la Musique a le privilége d'endormir les gens les plus éveillez. Petits Oyseaux, Musiciens de ces Forêts, mettez je vous prie, un moment la tête à la fenêtre, & joignez vos tendres gazoüillemens au doux murmure de ces eaux.

SCENE VIII.

CHOEUR DES OYSEAUX; L'AMOUR, ZACORIN sur un gazon.

L'AMOUR.

JE triomphe, & j'ai mis Actéon hors de lui même. Tandis qu'il est plongé dans de mortelles inquiétudes, comme le Sommeil obéït à ma voix, égayons nous ici un moment, en flatant les désirs amoureux de Zacorin, par les songes les plus extravagans, & fortifions de plus en plus l'ardeur qu'il ressent pour Lucinette. C'est un fou qui ne nuïra pas aux desseins que j'ai pris de faire enrager aujourd'hui Diane; d'ailleurs je me plais souvent à badiner avec les cœurs des plus chetifs mortels. Si je n'inspirois jamais que des ardeurs nobles & serieuses, je m'ennuyrois moi-même.

L'AMOUR *chante.*

Viens doux Sommeil appaiser la migraine,
D'un Chasseur amoureux qui se jette en tes bras,
Hélas, helas, helas,
Il est si las, si las, si las,

Qu'à

Qu'à l'endormir tu n'auras pas,
Tu n'auras pas grand'peine.

SCENE IX.

LE SOMMEIL & sa suite, L'AMOUR, ZACORIN endormi.

LE SOMMEIL.

Que tout garde un profond silence,
Vents, cessez de souffler,
Ruisseaux coulez sans violence,
Zacorin va ronfler.

RONFLEMENS DES BASSES.

TRIO.

Ronflez sans allarmes,
Ah que le sommeil est doux!
A ses charmes,
Abandonnez-vous.
Ronflez sans allarmes,
Ah que le sommeil est doux!

LE SOMMEIL.

Rêves boufons, Comiques ſonges,
Accourez, volez en ces lieux.
Par vos agréables menſonges,
Rendez Zacorin heureux,
Par vos agréables menſonges,
Flatez ſes déſirs amoureux.

ENTRE'E DE SONGES.

UN SONGE.

Zacorin, je ſuis Lucinette,
Je cede enfin à tes ſoupirs,
Si mes faveurs ſont tes plaiſirs,
Je les prodigue, je les jette,
Au devant de tes déſirs.

ENTRE'E
des Songes extravagans.

UN AUTRE SONGE.

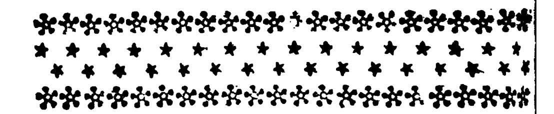
Heureux Amant.
Songe qu'en ce moment,
L'Amour te change en chien couchant,

Songe qu'en cessant d'être fille,
Lucinette devient Perdreau.
Si le respect te dit, tout-beau,
L'Occasion te dit, pille.

ZACORIN *se reveillant en sursaut aboye comme un Chien, & le sommeil & sa suite disparoissent.*

Houp, houp; mais le Perdreau s'est envolé. Hélas! on dit bien vrai que tous Songes sont mensonges. je pensois aller gober Lucinette, & je n'ai pris que du vent. mais il me vient une bonne idée pour m'introduire auprès de Lucinette sans être reconnu de personne. Courage Zacorin c'est l'Amour qui t'inspire, il ne t'abandonnera pas dans ce que tu vas entreprendre.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

DROMONT seul.

C'Est ici que Diane va rassembler toutes ses Nymphes, & elle m'a chargé d'en écarter les Silvains, les Faunes & les Satyres, s'il en tomboit quelqu'unes entre leurs pattes autant de gobé. Ils vous l'enleveroient aussi-tôt dans la Forêt de Venus, qui est tout proche d'ici, & puis allez les chercher-là. Si-tôt que la Riviere est passée c'est un lieu de franchise. Mais que vois-je? le Prince Actéon? je le croyois à la Chasse.



SCENE II.

ACTEON, DROMONT.

ACTEON.

AH ! mon cher Dromont, que j'ai de joye de te rencontrer.

DROMONT.

Monſeigneur, c'eſt bien de l'honneur pour moi.

ACTEON.

Tu ſçais que je t'ai toujours aimé.

DROMONT.

Oh, par de-là mes merites, Monſeigneur ! il me ſouviens que du tems que j'avois l'honneur de vous appartenir, j'étois comme le poiſſon dans l'eau.

ACTEON.

Tu n'as rien perdu en entrant au ſervice de Diane.

DROMONT.

Cela eſt vrai, je ſuis dans une aſſez bonne condition, cependant il m'en ennuye, & j'avois beaucoup plus de liberté quand j'étois auprès de vous. Toutes ces Nymphes me font tous les jours mille niches, elles me viennent ſans ceſſe agacer. Oh ! ne me parlez point du ſervice des femmes.

ACTEON.

Compte-tu pour rien d'être auprès d'une si charmante Maîtresse? tu la vois tous les jours, tu lui parle, tu la sers.

DROMONT.

Et comptez-vous pour rien d'avoir la garde de toutes ses Filles?

ACTEON.

Si tu voulois m'être favorable, mon cher Dromont, je changerois bientôt ta condition en une fortune des plus considerables.

DROMONT.

Cela me viendroit bien à point. Et en quoi pourois-je vous être utile?

ACTEON.

J'aime, j'adore Diane, & si tu voulois lui parler de mon amour....

DROMONT.

Vous aimez Diane? Ah vous voilà bien tombé! Et d'où diantre vous est venu cet amour-là? vous qui condamniez tant autrefois les amoureux?

ACTEON.

Je viens de voir cette Déesse pour la premiere fois, je me suis senti blessé d'un trait si terrible, que je n'en guerirai jamais.

DROMONT.

Il y avoit longtems que l'amour vous gardoit ce coup-là. Ma foi je vous plains, car Diane ne

veut pas qu'on parle de tendresse à la moindre de ses Nimphes, ce seroit bien pis si on lui en parloit.

ACTEON.

Que sçais-tu ? souvent on blâme dans les autres ce qu'on passe aisément à soi-même ; & seroit-elle la premiere Déesse qui auroit écouté les soupirs d'un mortel ?

DROMONT.

Celle-là est faite tout à rebours des autres. Elle se fâche d'un rien, & quand elle est offensée, il n'y a point de Déesse plus vindicative.

ACTEON.

Ne lui parle de mon amour qu'en passant, & sans lui dire que je te l'aye déclaré, fais lui seulement connoître que tu le soupçonne.

DROMONT.

Allons, je veux bien m'exposer à tout pour vous plaire ; mais il faudra que j'employe bien de l'esprit pour en venir à bout.

ACTEON.

Songe que mon bonheur, mon repos & ma vie sont entre tes mains.

DROMONT.

J'aurai soin de tout cela, allez rejoindre votre Troupe comme si de rien n'étoit, & ne paroissez point ici, j'irai tantôt vous rendre compte de ce que j'aurai fait.

SCENE III.

DROMONT ſeul.

VOilà une bonne chienne de commiſſion do
je me charge-là. Après tout le pauvre Actéo
eſt un bon Prince, ce n'eſt pas ſa faute s'il a l
cœur tendre; mais d'un autre côté, nôtre Déeſ
l'a dur comme un rocher. La voici avec une par-
tie de ſes Nimphes, attendons qu'elle ſoit ſeule pou
lui parler.



SCENE IV.

DIANE, DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE.

DIANE.

VEnez, cheres Compagnes de Diane, retirons-nous sous ce feüillage épais, Actéon & sa troupe chassent dans cette Forêt, & nous devons éviter leurs regards profanes.

DORIS.

En verité, Déesse, il y a trop de cruauté à vous de cacher ainsi sans cesse vos appas ; de quoi vous sert cette beauté capable de ravir les mortels & les Dieux, si vous n'en faites aucun usage ?

DIANE.

Je laisse à la coquette Venus l'ambition de plaire : cette Déesse pour s'être renduë trop familiere, ne s'est attirée que des vœux sans respects, & des offrandes méprisables ; on l'aime sans l'estimer. Mais moi, j'ai cet avantage, que sans me voir on me desire, on me respecte autant qu'on me redoute, & c'est ce que je demande.

DORIS.

Ah ! Déesse, si j'osois parler, j'aurois bien des choses à vous dire là-dessus !

DIANE.

Parle, ma chere Doris, tu sçais que tes discours n'ont jamais pû m'offenser; tu t'exprimes avec tant de naïveté & d'enjoüement, que tu me peux dire librement toutes mes veritez.

DORIS.

Hé bien, je vous soûtiens donc que c'est la plus grande injustice du monde, que de se cacher quand on est belle.

DIANE.

Pourquoi ?

DORIS.

C'est que notre beauté n'est pas un bien qui nous appartienne; le Destin ne l'a pas faite pour nous, elle est faite pour le plaisir de ceux qui ont des yeux pour la regarder.

DIANE.

Quoi! mes appas ne sont pas à moi ?

DORIS.

Non certainement; c'est le bien d'autrui ! vous n'êtes, pour ainsi dire, que gardienne de votre beauté; tous les yeux du monde ont sur elle des droits, & c'est leur dérober leur bien que de les priver du plaisir d'une si charmante vûë.

DIANE.

Je crois faire grace aux prophanes de prévenir les

criminels desirs, & les coupables feux que mes attraits pourroient allumer dans leur ame, & que je me verrois obligée de punir comme j'ai déja fait tant de fois.

DORIS.

Mais seroit-ce une si grande offense que d'oser vous aimer ?

DIANE.

On aime rarement sans espoir, & cet espoir seroit un manque de respect à ma Divinité, qui attireroit bientôt tous les traits de ma vengeance sur le témeraire qui oseroit se flater... Mais finissons ce discours, & ne parlons jamais de l'Amour que pour le detester. Voici l'heure où le Peuple s'assemble dans mon Temple pour m'offrir ses vœux, je vais invisible recevoir ses offrandes, & respirer un moment l'encens qu'on fait brûler sur mes Autels. Pendant ce tems, aimables Nimphes, allez rassembler vos Compagnes, & livrez-vous à d'innocens plaisirs, exprimez dans vos jeux & vos chansons, toute l'horreur que l'Amour vous inspire ; je promets à mon retour un Arc & un Carquois des plus galans à celle de vous qui en aura dit le plus de mal.



SCENE V.

DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE.

AGLANTE.

Livrez-vous à d'innocens plaisirs. Cela est bien aisé à dire ; mais la Déesse est si sévere, qu'elle trouve du crime à presque tout.

LUCINETTE.

Hélas ! je n'en goûte plus depuis que nous avons perdu notre Singe.

SILVIE.

Ah ! Lucinette, qu'allez-vous rappeller à notre mémoire ! Ne m'en parlez point, sa perte m'a été aussi sensible qu'à vous.

AGLANTE.

Pour moi je le regreterai toute ma vie.

DORIS.

Consolez-vous, mes cheres Sœurs, le Garde-Chasse a mis des piéges par toute la Forêt, nous en attraperons bien-tôt quelqu'autre.

LUCINETTE.

Il ne sera pas aprivoisé comme Magotin.

AGLANTE.

Oüi, il nous amenera peut-être quelque Singe mal-faisant, qui nous mordra en feignant de nous caresser.

DORIS.

Diane a bien eu le pouvoir de rendre dans un moment Magotin sage & docile ; s'il en tombe quelqu'autre dans les filets, elle lui imprimera le même respect qu'avoit le premier ; rien n'est impossible à notre Déesse. Mais que vois-je au haut de cet arbre ?

SCENE VI.

DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE, ZACORIN en Singe.

LUCINETTE.

Ah ! ma Sœur, je crois que c'est notre Singe.

SILVIE.

Si ce n'est pas lui, il lui ressemble tout-à-fait.

LUCINETTE.

Ah ! ma Sœur, c'est lui-même.

DORIS.

Voyons de plus près. Magotin, Magotin ? Il est encore tout effarouché.

AGLANTE.

Venez, mon fils, venez. Ah ! ma Sœur ce n'est pas lui, il vous fait la grimace.

SILVIE.

C'est qu'il ne vous connoît pas comme moi. Vous allez voir. Magotin, Magotin ?

LUCINETTE.

Bon, vous l'avez fait fuir. Nous voilà bien chanseuses ; que ne me laissiez-vous l'appeller ? il connoît mieux ma voix que celle de personne. Il revient, ne dites mot, & laissez moi faire. Petit, petit, petit, descendez, mon ami, descendez, on ne veut point vous faire de mal, c'est Lucinette qui vous appelle. Hé bien ? que vous avois-je dit ? Ne le voila-t-il pas qui descend ? Bons Dieux que de caresses !

SILVIE.

Ah ! l'aimable animal !

LUCINETTE.

Je vais lui donner du bonbon. Allons, baisez la main.

AGLANTE.

Il n'a rien oublié de ses singeries.

DORIS.

Allons, dansez, sautez pour Diane, sautez

pour moi, pour Aglante, pour Silvie, pour Lucinette.

SILVIE.

Ah ! je suis jalouse, il saute mieux pour Lucinette.

DORIS.

Sautez pour les vieilles Nymphes, pour les vieilles Nymphes.

(*le Singe refuse de sauter.*)

AGLANTE.

Il n'en fera rien, & il commence même à se fâcher ; Si vous m'en croyez, mes Sœurs, nous lui remettrons sa chaîne...... Au secours.

(*Toutes les Nymphes ensemble, crient & s'enfuient voyant le Singe en fureur.*)



SCENE VII.

LUCINETTE, ZACORIN en Singe.

LUCINETTE.

Pour moi, je ne le crains point, il ne m'a jamais fait de mal. Venez, venez, mon ami, je ne veux point vous enchaîner, moi.

ZACORIN.

Ah! charmante Lucinette!

LUCINETTE.

Ah!

ZACORIN.

Ne vous effrayez pas, Nymphe adorable, & ne fuyez point un Veneur malheureux, qui loin de vouloir vous donner la Chasse, vient se jetter lui-même à corps perdu dans vos filets.

LUCINETTE.

Où suis-je? qu'entens-je? ah je n'en puis revenir! que dois-je penser de ce que je vois? Diane auroit-elle donné la parole à notre Singe?

ZACORIN.

Je ne suis point un Singe, belle Lucinette, je

suis le plus tendre, le plus passionné de tous les hommes.

LUCINETTE.

Comment, vous êtes un homme? Ah je dois vous fuir.

ZACORIN.

Hé de grace, restez encore un moment.

LUCINETTE.

Pourquoi donc? que me voulez-vous?

ZACORIN.

Vous faire entendre le son de mes soupirs amoureux.

LUCINTTE.

Quoi? c'est de l'Amour que vous voulez me parler? On m'en a toujours fait un portrait horrible, & je vous avouërai franchement que c'est ce qui me donne quelquefois la curiosité de le connoître. Si l'on ne m'en avoit jamais parlé, peut-être n'y aurois-je jamais songé. Mais où trouve-t'on ce petit animal-là? je voudrois bien le voir une fois dans ma vie.

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à me regarder, vous le verrez peint sur mon visage. Mais plûtôt il faudroit pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, vous verriez....

LUCINETTE.

Paix, ne parlez plus, voilà notre Garde-Chasse, & vous seriez perdu s'il vous reconnoissoit.

ZACORIN.

Ah ! je suis mort ! où fuir ?

SCENE VIII.

LUCINETTE, ZACORIN en Singe, DROMONT, deux Bouviers.

DROMONT.

NOs Nymphes m'ont averti que le Singe.... Mais le voici, prenons bien garde qu'il ne nous échape. Ah ! ah ! Monsieur le drôle, nous vous tenons pour le coup. Oh vous avez beau faire, nous vous allons garder de si près, que vous ne vous échaperez plus à l'avenir.

(*Dromont lui remet sa chaine, il saute sur les pastres.*)

LUCINETTE.

Ah ! Dromont ne lui faites point de mal.

DROMONT.

Oh ! vous ne connoissez-pas ces animaux-là, ils veulent être battus.

LUCINETTE.

C'est moi qui vous en prie, ne lui faites rien.

DROMONT.

Je le veux bien, mais si dans la suite vous en

êtes morduë, ne vous en prenez qu'à vous-même; allez promptement rejoindre vos Compagnes qui sont en peine de vous.

LUCINETTE *en s'en allant.*

Ah que je tremble pour ce pauvre malheureux!

DROMONT.

En vous remerciant, mes amis, maintenant que j'ai retrouvé notre Singe, je n'ai plus besoin de vous.

SCENE IX.

DROMONT, ZACORIN en Singe.

DROMONT.

OH ça, Monsieur Magotin, maintenant que nous sommes seuls, il faut que je vous étrille de la bonne sorte, pour la peine que vous m'avez donné depuis trois jours à vous chercher, je ne crains pas que vous vous en plaigniez. Quoi vous voulez vous enfuir encore une fois! allons ici, oüi, oüi, tout cela est bel & bon, nous sçavons bien que quand vous êtes enchaîné vous êtes souple comme un gand.

(Il s'échape & veut monter sur l'arbre.)

ZACORIN.

Hélas! mon cher Dromont.

(*Il se jette à genoux.*)

DROMONT.

Misericorde! un Singe qui parle, au secours, à moi.

ZACORIN.

Hé ne faites point bruit, & reconnoissez sous les traits de vôtre Singe, l'infortuné Zacorin.

DROMONT.

Zacorin!

ZACORIN.

C'est lui-même. Par malheur votre Singe ayant été tué il y a quelques jours par des Chasseurs qui ne le connoissoient point, je me suis revêtu de sa peau.

DROMONT.

Fort-bien, pour venir chasser sur nos terres, & tâcher de nous détourner quelqu'une de nos Nimphes en les amusant par vos singeries?

ZACORIN.

Hélas, brave & genereux Dromont, ne me perdez pas, je vous avoüerai franchement que je suis amoureux malgré moi de la belle Lucinette, & que j'ai cru devoir tout hazarder pour lui declarer mon amour.

DROMONT.

Vous êtes encore un plaisant magot. Hé parbleu si nos Nymphes vouloient qu'on les pourchassât

amour, il y a ici d'aussi bons Chasseurs que ous, afin que vous l'entendiez.

ZACORIN.

Je le croi, mon cher Dromont, quand ce ne oit que vous, j'ai toujours admiré votre adresse, otre bonne mine.

DROMONT.

Vous faites encore le railleur ? oh parbleu, je ux vous mener tout-à l'heure à Diane dans cet uipage.

ZACORIN.

Oh parbleu vous n'en ferez rien, & nous verrons ui sera le plus fort.

DROMONT *se bat avec Zacorin.*

A moi, Licarsis, Rustaut, Clabaut, Agrette.

(Zacorin les renverse tous par terre & s'échape.)



SCENE X.

DROMONT seul, se relevant de sa chûte.

AH le coquin me la payera. Mais voici nos Nymphes qui s'avancent, elles viennent ici s'exercer à leur ordinaire à la Musique & à la danse, notre Déesse en est aussi entêtée que de la Chasse. Eloignons nous. Sitôt qu'elle sera de retour de son Temple, je saisirai un moment favorable pour m'acquitter de la commission dont Actéon m'a chargé.



SCENE XI.

DORIS seul.

VEnez, mes Sœurs, il est tems d'executer les ordres de la Déesse; commençons nos danses & nos chants, & voyons qui de nous pourra le plus donner d'horreur de l'Amour.



DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE DE NYMPHES.

I. NIMPHE.

L'Amour n'en veut qu'à notre honneur,
Soyons toujours en crainte
D'entrer dans son enceinte,
Evitons ce cruel Chasseur.

Jusqu'à notre défaite,
A cors & cris, il nous poursuit,
Mais la chasse faite,
Notre cœur aux abois réduit,
Souvent il s'en rit,
Et sonne aussi-tôt la retraite.

ENTRÉE.

II. NYMPHE.

En vain mon cœur vers la tendresse panche,

Je

Je ne veux point joüer avec l'Amour,
Quand on y perd, on y perd sans retour,
Quand on y gagne, il prend bien sa revanche.

SYMPHONIE:
douce & agréable.

L'Amour arrive avec les Silvains.

I. SILVAIN.

Sans le connoître,
Jeunes cœurs, voulez vous toujours
Mépriser le Dieu des Amours?
Quand vos apas qui le font naître
Du tems auront suivi le cours,
Vous vous repentirez peut-être
D'avoir passé vos plus beaux jours
Sans le connoître.

ENTRE'E DE L'AMOUR
& des Silvains.

DEUX NYMPHES,

DUO.

Quelle invisible flame,

Quels traits sensibles & perçans
Ont penetré mon ame !
Quels sont les transports que je sens !

Je languis, je soupire,
Je crains, je forme des desirs,
Amour si c'est là le martyre
Que l'on souffre dans ton Empire,
Quels doivent-être tes plaisirs ?

ENTRE'E DE SILVAINS & de Nymphes.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

DIANE seule.

QUel désordre est ceci ? que s'est-il donc passé dans mon absence ? que sont devenuës mes Nimphes ? Je croyois les trouver toutes rassemblées dans cet endroit, & je n'en trouve pas une. Hola, Dromont, n'y a-t'il rien de nouveau ?



SCENE II.

DIANE, DROMONT.

DROMONT.

JE ne sçache rien, Madame, sinon que l'on avoit ratrapé votre Singe.

DIANE.

Hé bien?

DROMONT.

Hé bien, il s'est échapé une seconde fois, mais il n'y a pas grand mal, car il étoit devenu si méchant, qu'il a tantôt effarouché toutes nos Filles.

DIANE.

C'est donc pour cela qu'il n'en paroit pas une; mais j'espere que ma presence les rassurera. N'y a t'il rien autre chose?

DROMONT.

Ah! Déesse, il est arrivé un grand malheur, & j'ai vû un pauvre Chasseur dans un triste état.

DIANE.

Comment! quel Chasseur?

DROMONT.

Le prince Actéon, Madame.

DIANE.

Je l'ai tantôt rencontré. Que lui seroit-il arrivé depuis ce tems-là ?

DROMONT.

C'est de ce tems-là tout justement qu'il a été blessé mortellement.

DIANE.

Et qui l'a blessé ?

DROMONT.

Un Animal bien dangereux, Madame.

DIANE.

Et qui encore ? un Sanglier ? un Ours ? un Tigre ?

DROMONT.

Pire que tout cela, Madame. L'Amour.

DIANE.

Et d'où seroit parti cet Amour ?

DROMONT.

De vos Terres, Madame.

DIANE.

Tu te trompes, mon ami, ce monstre-là n'habite point nos Forêts.

DROMONT.

Cependant. . . . .

DIANE.

Cependant, tu voudrois me faire entendre que quelqu'unes de mes Nymphes lui auroit donné dans la vûë.

DROMONT.

Oh non, Madame, je vous assure.

DIANE.

Un Mortel quel qu'il fût, qui oseroit lever ses yeux sur elles en seroit puni sevérement.

DROMONT.

La peste, le Prince Actéon n'est pas si impoli que cela, il connoît trop le mérite d'une Déesse comme vous pour....

DIANE.

Cela suffit, lorsqu'il n'aime aucune de mes Nymphes, il peut aimer qui bon lui semblera, je ne m'y oppose pas, je ne puis que le plaindre.

DROMONT.

Ah! Déesse, c'est trop de bonté que vous aves lui.

DIANE.

De quoi?

DROMONT.

De lui donner la permission d'aimer qui il voudra hors vos Nymphes.

DIANE.

Pourquoi?

DROMONT.

C'est que c'est vous-même qu'il aime.

DIANE.

Qu'entens-je! Ah quelle insolence! quelle témerité!

DROMONT.

Hé ! mais il me semble...

DIANE.

Tais-toi malheureux, tu es bien hardi de me tenir de pareils discours : ne sçais-tu pas le respect qu'on doit à Diane ?

DROMONT.

Je vous demande pardon, grande Déesse, je croyois bien faire. Vous m'avez donné ordre de vous avertir de tout ce qui se passeroit dans vos Forêts, & je m'acquite de ma charge.

DIANE.

Le téméraire Actéon ose aimer Diane, quand tous les Dieux n'osent lever les yeux sur elle !

DROMONT.

C'est aussi ce que je lui ai dit.

DIANE.

Comment ? c'est donc lui qui t'envoye ?

DROMONT.

Non pas autrement, mais...

DIANE.

Quoiqu'il en soit, va trouver ce Prince audacieux, & lui dis que si j'entens jamais parler de son amour, il apprendra jusqu'où peut aller le couroux de Diane offensée.



SCENE III.

DROMONT seul.

JE m'étois douté que les choses iroient comme cela, & je suis encore bien heureux de m'en être tiré à si bon marché. Mais voici Zacorin, & je veux me vanger de l'affaire de tantôt, je ne serai pas faché qu'il soit un peu puni de l'effronterie qu'il a d'aimer Lucinette.



SCENE

SCENE IV.

DROMONT, ZACORIN.

ZACORIN.

HE' bien, mon cher Dromont ? êtes vous encore fâché contre moi ?

DROMONT.

Tout au contraire, & je viens de déclarer tout net à Diane l'amour d'Actéon pour elle, comme il m'en avoit prié.

ZACORIN.

Hé bien ?

DROMONT.

Hé bien, son affaire est faite.

ZACORIN.

Ah ! quel bonheur ! vous deviez bien aussi parler de la mienne.

DROMONT.

C'est aussi ce que je n'ai pas manqué de faire, & je crois qu'elle ira à peu près de même.

ZACORIN.

Seroit-il possible ?

DROMONT.

Bon, cela pouvoit-il aller autrement ? mais je n'ai pas le tems de vous en dire davantage, il faut

que j'aille au plûtôt trouver Actéon de la part de Diane.

ZACORIN.

Mais du moins apprenez-moi . . . .

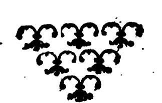
DROMONT.

Je n'ai rien à vous apprendre, vous n'avez qu'à vous presenter, vous serez reçû à merveille, & vous allez trouver la Demoiselle de la meilleur humeur du monde.

SCENE V.

ZACORIN seul.

QUe Diable! on disoit Diane si fiere & si ridicule! je sçavois bien moi, que l'Amour n'offensoit jamais les Belles; il n'y a que maniere de s'y prendre. Mais voici la Déesse, & Lucinette est heureusement avec elle; je suis si troublé que je n'ai pas la force de parler, éloignons-nous un peu pour reprendre courage.



SCENE VI.

DIANE, DORIS, LUCINETTE.

DIANE.

AH! que m'aprenez-vous? Quoi l'Amour a pénétré jusqu'ici? il m'a enlevé les plus belles de mes Nimphes? il les a rendu sensibles pour les Dieux de cette Forêt? Tout a deserté de ces lieux pour aller grossir la Cour de Venus. Ah! je suis dans une telle fureur que je ne me connois plus, & je ne respire que la vengeance. Mais sur qui me vanger? Si je me plains à Jupiter, il ne m'écoutera pas. Condamnera-t-il l'Amour dont il implore lui-même tous les jours l'assistance?

DORIS.

Déesse, si nous osions...

DIANE.

Non, non, abandonnons plûtôt toutes ces ingrates Nimphes à leur mauvais sort; l'Amour qui les a soustraites à mes loix, servira le premier dans la suite à me vanger de leur perfidie; il m'en reste encore assez pour me dédommager de celles qui m'ont abandonnée; & quand je n'aurois que Doris & Lucinette qui ont si généreusement repoussé les

traits de l'Amour, c'en seroit assez pour me consoler de tous les chagrins que j'ai essuyé dans ce jour.

(*Elle les embrasse.*)

SCENE VII.

DIANE, DORIS, LUCINETTE, ZACORIN.

ZACORIN.

LA Déesse embrasse Lucinette; voici justement le tems de me présenter. Grande Déesse, je viens vous rendre grace de toutes vos bontez.

DIANE.

Que vois-je? Quel mortel ose s'approcher d'ici? Quel est-tu.

ZACORIN.

Je suis Zacorin, Madame, un des Chasseurs de la suite d'Actéon

DIANE.

D'Actéon! Viens-tu encore m'entretenir de son amour?

ZACORIN.

Non, Madame, je ne suis ici que pour mon compte, vous sçavez que j'adore Lucinette, je crois

qu'elle ne me hait pas, & je viens vous remercier de la bonté que vous avez d'approuver notre amour.

DIANE.

Que veut dire ceci ? Se moque-t-on de Diane ? Quoi ! je n'entendrai parler ici que d'amour ? Le Maître ose s'attaquer à moi, & ses gens à mes Compagnes ! Et où est donc le respect qu'on doit à une Déesse à qui tout l'Univers ne doit songer qu'en tremblant ?

ZACORIN.

Bas. Que Diable veut dire ceci ? *Haut.* Madame, quand vous aurez une Nimphe de moins, c'est pour vous une bagatelle.

DIANE.

Quoi ! téméraire audacieux, tu es assez hardi ....

ZACORIN.

Moi téméraire, moi audacieux, moi hardi ? je vous assûre, Madame que ce sont des noms qui ne me sont pas dûs, & que vous n'avez jamais chassé de liévre plus poltron que moi.

DIANE.

Ah ! traître, il faut que le plus affreux trépas...

DORIS.

Hé ! Madame, c'est le fou du Prince Actéon, il seroit honteux à une grande Déesse de tremper ses traits dans un sang si abjet.

ZACORIN.

Cela est vrai, Madame, je ne mérite pas de mourir de votre main.

DORIS.

Bornez votre vengeance à le métamorphoser comme vous avez fait tant d'autres.

DIANE.

Quelle figure faire prendre à ce malheureux-là, qui soit au dessous de la sienne ?

LUCINETTE.

Hé, Déesse, ayez assez de bonté pour lui, pour souffrir qu'il en ait le choix.

DIANE.

J'y consens.

ZACORIN.

Hé bien, s'il en faut passer par là, je vous prie, Madame, de me métamorphoser en joli Epagneul, pour avoir le plaisir de caresser sans cesse Lucinette.

DORIS.

Quoi ! malheureux, tu n'es pas encore guéri de ton amour ? Hé, Madame, je vous demande grace toute entiere pour ce misérable.

LUCINETTE.

Je joins mes prieres à celles de Doris.

DIANE.

Va, malheureux, retire-toi, tu es redevable à ta bassesse qui te dérobe à ma vengeance ; mais sur tout garde-toi de paroître jamais devant moi.

ZACORIN.

Hé ! Madame la Déesse, je vous le promets, & j'en jure . . . .

DORIS.

On n'a pas besoin ici de tes sermens. Mais, Déesse, maintenant que le Soleil votre Frere a diminué l'ardeur de ses rayons, ne voulez-vous pas pour vous délasser des fatigues de la journée, aller à votre ordinaire goûter les douceurs du bain dans la claire fontaine qui coule au bas de cette roche, & dont ces bois touffus ferment l'accès ?

DIANE.

Oüi c'est mon dessein, & je vais vous y attendre ; prenez soin de rassembler tout ce qui me reste de fidelles Compagnes pour les y mener avec vous.

ZACORIN.

Mesdames, si vous souhaitez j'irai garder vos habits.

DORIS.

Quoi tu n'es pas encore loin d'ici ; fuis, profane, & ne paroît jamais dans ces lieux.



SCENE VIII.

ZACORIN seul.

ELles ont beau dire, je ne pourrai m'empêcher d'y revenir toujours. Ah! pauvre Zacorin! Après tout je suis bien heureux de ne m'être trouvé qu'un chetif mortel. Souvent les petits se sauvent où les Grands laissent leur peau. Mais voici Actéon, que diantre vient-il faire encore ici?

SCENE IX.

ACTEON, ZACORIN.

ACTEON.

MAlgré tout ce que vient de me dire Dromont, mon amour est trop violent pour le contraindre; & tandis que nos Chasseurs font le tour de la montagne pour revoir du Cerf qu'ils poursuivent, je viens chercher ici Diane, lui déclarer moi-même tout ce que je sens pour elle, dussai-je m'exposer à tous les traits de sa vangeance. Mais que fait ici Zacorin?

ZACORIN.

Paix.

ACTEON.

Comment ?

ZACORIN.

Chut.

ACTEON.

Explique-toi.

ZACORIN.

N'avancez pas plus loin, si vous ne voulez être changé en grenoüille.

ACTEON.

Je crois que ce maraut extravague, que veux-tu dire ?

ZACORIN.

Je veux dire que Diane est à deux pas d'ici avec ses Nymphes.

ACTEON.

Quoi tu viens de voir Diane ? Ah, trop heureux mortel !

ZACORIN.

Je voudrois bien ne l'avoir pas vû, car elle m'a donné une terrible frayeur.

ACTEON.

Ah ! il faut absolument que tu me conduises où elle est.

ZACORIN.

Non, Seigneur, j'ai promis de ne me plus presenter devant elle.

ACTEON.

Mais du moins dis-moi où elle peut être, je veux absolument la voir.

ZACORIN.

Puisque vous le voulez absolument, vous n'avez qu'à remonter le long de ce ruisseau, vous la trouverez qui se baigne avec ses Nimphes dans la fontaine qui coule au bas de ce rocher ; mais je vous avertis qu'il vous en arrivera malheur.

ACTEON.

Quoiqu'il puisse m'en arriver, mon amour & ma curiosité l'emporte sur tous les perils qui pourroient suivre une entreprise aussi temeraire. Et quel malheur puis-je craindre qui soit au-dessus du bonheur que le hazard me presente ?

SCENE X.

ZACORIN seul.

QUe diable va-t'il là tenter ? Je tremble ! & Diane va exercer sur lui une vengeance des plus terribles. Avec quelle rigueur elle m'a refusé ma chere Lucinette ! je serai long-tems à *guérir* de mon amour, & cette aimable Nimphe sera toujours gravée dans mon cœur. Malheureux Zacorin, tu n'oserois plus désormais regarder en face cet objet si charmant ! si tu la vois ce ne sera qu'en dormant. En dormant : quelle cruelle extrêmité,

d'être obligé de fermer les yeux pour voir sa maîtresse ! Mais Actéon est long-tems, je souhaite pour lui qu'il ait pris un autre chemin que celui que je lui ai enseigné, & que Diane....

(*Les Nimphes de Diane crient derriere, le Théâtre.*)

Haye.

ZACORIN.

Ah ma foi pour le coup il a trouvé le nid.

DIANE *derriere le Théâtre.*

Apprens, mortel audacieux,
Comme on punit les curieux.

ZACORIN.

Ah, mon pauvre Maitre est assurément payé de sa curiosité ! je crains bien que la Déesse n'étende sa vangeance jusques sur moi, pour lui avoir enseigné. Mais que vois-je ?



SCENE XI.

ACTEON un bois de Cerf sur la tête;
ZACORIN.

ACTEON.

AH! mon cher Zacorin, je suis tout hors de moi. Non, jamais rien de si beau ne s'est offert à mes yeux. Que la Déesse me punisse par les plus cruels tourmens, il n'est point de peine si grande qui égale le ravissement où je suis. Ah! si tu sçavois ce que je viens de voir.....

ZACORIN.

Ah! si vous sçaviez ce que je vois?

ACTEON.

Que vois-tu? quelques gouttes d'eau que dans son dépit la Déesse m'a jetté au visage; mon cerveau en a été un peu troublé dans le moment, mais ce n'est rien.

ZACORIN.

Et non dà, il y a bien des gens qui traitent cela de bagatelle: mirez-vous, s'il vous plaît, dans le clair ruisseau.

ACTEON *se regardant dans le ruisseau.*

Ah que vois-je, malheureux! mais je sens mon

visage s'allonger, je sens mes bras s'étendre, mes pieds se retressissent, une frayeur s'empare de mon ame. Que dis-je ? je me trouve plus leger que de coutume, & il me prend une envie de courir & de & de fuir à laquelle je ne puis resister.

ZACORIN *parlant dans l'aile.*

Et où allez-vous donc, Seigneur? avez-vous perdu l'esprit ? Mais le voilà métamorphosé tout-à-fait, il a pris la même forme du Cerf que nous courrons, & voila nos Piqueurs qui l'apperçoivent.

(*Le cors sonne la vûë du Cerf.*)

ZACORIN.

Ah! que vois-je, voilà bien pis, on lui donne la vieille Meute.

CHOEUR DE PIQUEURS.

derriere le Théâtre.

Tayaut, Tayaut, Tayaut,
Princesse, Tigresse,
Rapidaut, Rafinaut,
Vitesse, Souplesse,
Murmuraut, Fanfaraut,
Tayaut, Tayaut, Tayaut.

ZACORIN *criant derriere le Théâtre.*

Ah malheureux! Voilà ses chiens qui le pour-

ſuivent de plus belle, haye, haye, ce n'eſt pas là le Cerf de Meute, Hourvari, Hourvari à moitié haut.

(Le Cors continuë à ſonner.)

ACTEON *en Cerf traverſe le Théâtre.*

ZACORIN *tombe à genoux devant lui, le Cerf & les chiens lui paſſent ſur le corps.*

Ah, mon cher Maître! (*Aux Piqueurs.*) Hé, Meſſieurs, arrêtez-vous donc, & écoutez-moi.

CHOEUR DE CHASSEURS.

derriere le Théâtre.

Tayaut, Tayaut, Tayaut,
Que l'on ſonne,
Que l'on donne,
Comme il faut.
Tayaut, Tayaut, Tayaut.

ACTEON *en Cerf revient ſur le Théâtre avec tous les chiens.*

ZACORIN *courrant après les Piqueurs.*

Ah, voilà bien-tôt mon Maître aux abois.

CHOEUR DE CHASSEURS.

Allali, Allali, Allali,
Qu'on ſe réjoüiſſe,
Que l'air retentiſſe,

Des cors & des cris,
Il eſt pris, il eſt pris.
Allali, Allali, Allali.

HILACTOR.

Ah ! que je voudrois qu'Actéon fût ici preſent, qu'il auroit de plaiſir.

ZACORIN *revenant tout eſſouflé.*

Plût au Ciel, bien plûtôt, qu'il en fût abſent !

CELIDAN.

Il faut promptement lui lever le pied pour le preſenter à Actéon à ſon arrivée.

ZACORIN.

Arrêtez donc, vous allez couper le bras de mon Maître.

HILACTOR.

Que dis-tu ?

ZACORIN.

Je dis que cet animal là eſt Actéon lui même, que Diane vient de métamorphoſer en Cerf, pour l'avoir vûë tout-à l'heure dans le bain toute nuë.

(*Il prend le foüet d'un Piqueur.*)

Derriere, chiens, derriere.

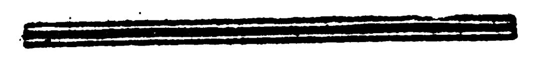
HILACTOR.

Ah, malheureux ! Et que ne nous diſois-tu celà d'abord ?

ZACORIN.

Bon, eſt-ce que les Chaſſeurs le plus ſouvent

entendent raison ? Ah, mon cher Maître ! comme vos chiens vous ont accommodé ! La pauvre bête respire encore, hélas ! si l'on pouvoit lui donner du secours.



SCENE XII.

L'AMOUR & les Acteurs de la Scene preeedente.

L'AMOUR.

SUspendez vos regrets, Diane touchée du sort d'Actéon va lui rendre sa premiere forme. Allez promptement laver ses playes dans la prochaine fontaine dont l'eau salutaire va dans ce moment le guérir de toutes ses blessures.

ZACORIN.

Ah ! grace aux Dieux, nous en serons quittes pour la peur.

L'AMOUR.

Et vous, heureux habitans de ces forêts, ne craignez plus désormais la severité de Diane, puisque le trait que je viens de lui lancer l'a déja renduë sensible à la pitié ; j'espere que dans la suite son cœur ne sera pas inpénétrable à l'Amour ; & je lui ferai

ferai voir que je sçais tôt au tard me vanger de de ceux qui méprisent mon Empire.

ZACORIN.

Pour moi, Seigneur Amour, je ne l'ai point méprisé.

L'AMOUR.

J'aurai soin d'assurer ton bonheur. Venez tous, pleins de joïe & d'allegresse, celebrer ici mon Triomphe.



DIVERTISSEMENT.

ENTRE'E

De Chasseurs, de Silvains, & de Nymphes.

CHOEUR.

Que tout celèbre dans ce jour
Le Triomphe de l'Amour

UN SILVAIN.

Jeunes Nimphes, venez-vous rendre;
Ne fuyez-plus des traits vainqueurs,
Dont malgré toutes ses rigueurs,
Diane ne peut se deffendre.

CHOEUR.

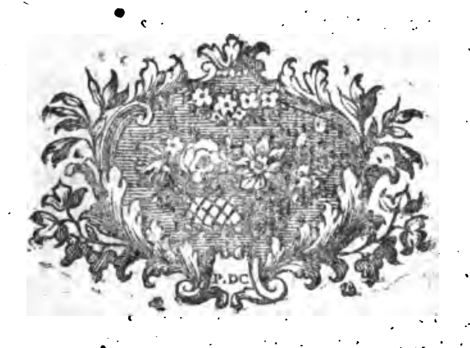
Que tout celebre dans ce jour
Le Triomphe de l'Amour.

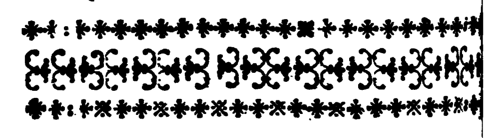
II. SILVAIN.

Sans craindre ses peines cruelles,
Chasseurs, vous pouvez être Amans.
Courez de belles en belles,
Changez d'objets à tous momens,
Pour les cœurs infidelles,
L'Amour n'a point de tourmens,
Il ne punit que les rebelles.

CHOEUR.

Que tout célebre dans ce jour
Le Triomphe de l'Amour.





VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

Toutes les Nymphes de Diane,
Me regardoient comme un profane,
Mes traits leur ont livré l'assaut,
Tayaut, Tayaut, Tayaut, Tayaut.
Mais loin de gemir de leurs peines,
Leur cœur trop farouche adouci,
Se plaint encor portant mes chaînes,
D'avoir été trop tard puni.
Et chante Allali, Allali.

UNE NYMPHE.

Qu'un vieillard prés de moi soupire;
Qu'il me parle de son martyre,
Je romps les chiens tout aussi-tôt,
A haut, A haut, A haut, A haut;
Mais qu'au doux son de sa musette,
Un tendre Amant jeune & joli,
S'en vienne me conter fleurette,

Mon cœur en est tout réjoüi,
Je chante Allali, Allali.

UN CHASSEUR.

Chasseurs qui poursuivez les Belles,
Si voulez triompher d'elles,
Ne restez jamais en deffaut,
Tayaut, Tayaut, Tayaut, Tayaut,
Criez en suivant votre proye,
Amour à moi, Velci, Velci,
Si vous ne quittez point la voye,
Vous aurez bientôt réussi.
Et puis Allali, Allali.

UNE NYMPHE.

J'aime mieux un Amour volage,
Qu'un Amour qui prend de l'ombrage,
Et me croit toujours en deffaut,
A haut, A haut, A haut, A haut,
L'Amant jaloux gronde sans cesse,
Avec lui toujours Hourvari.
L'inconstant changeant de Maîtresse,
Me permet de changer aussi,
Et puis Allali, Allali.

AU PARTERRE.

Contre le succès d'un Ouvrage,

Souvent la Cabale fait rage,
S'écriant au moindre deffaut,
A haut, A haut, A haut, A haut,
Mais le Parterre veridique,
Dont le goût n'a jamais failli,
Laissant aboyer le Critique,
Lorsque la Piéce a réussi,
S'écrie allali, allali.

ENTRÉE GENERALE de Chasseurs, de Silvains & de Nymphes.

FIN.

LA
NOUVEAUTÉ,
COMEDIE.

Réprésentée en 1727.

ACTEURS.

LA NOUVEAUTE'.
LE TEMPS.
MOMUS.
MERCURE.
LISANDRE, Petit Maître de Robe.
ELIANTE, Jeune Coquette.
UN NOUVELLISTE.
CLAUDINE, Païsanne.
UN VIEUX BARON,
UNE VIEILLE BARONNE,
UN PAGE DE LA BARONNE, } Vêtus à l'ancienne mode.
LA CASCADE, Maître de Musique.
LA RIMAILLE, Poëte.
Un Conseiller, une Marquise, une Comtesse, un Bourgeois, une Bourgeoise, un Abbé, un Clerc, un Garçon Marchand, un Provincial, & plusieurs autres personnages amoureux de la Nouveauté.

La Scene est sur les bords du Fleuve de l'Ennuy.



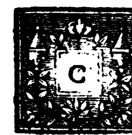
LA NOUVEAUTÉ, COMEDIE.

Le Théâtre represente un Bois de Cyprès dépoüillez de verdure, au travers duquel passe le Fleuve de l'Ennuy, dont les Eaux sont noires & bourbeuses. On voit sur ses bords plusieurs personnes de divers caracteres qui attendent que le Tems vienne les passer, & les tirer de ce triste lieu, & plusieurs images de gens qui s'ennuyent.

SCENE PREMIERE.

LE TEMS une Rame à la main.

Chante.


'Est ici de l'Ennuy le Fleuve affreux & sombre,
Les plus heureux Mortels le passent tour à tour.
Des plaisirs on n'y voit que l'ombre,
Les soucis, les chagrins regnent dans ce séjour.

SCENE II.

LE TEMS, MOMUS.

MOMUS.

HOla, bon-homme, ne ſçauriez-vous m'enſeigner le Fleuve de l'Ennuy ?

LE TEMS.

C'eſt ici, mon Enfant, vous voilà ſur ſes bords; ne vous en appercevez-vous pas en entendant mes chants lugubres, & en voyant tant de gens aſſoupis ? Mais me tromperois-je, ou ſeroit-ce Momus ?

MOMUS.

C'eſt le Tems, je penſe ? oüi, c'eſt lui-même ! bons Dieux, que je le trouve changé ! hé que faites vous ici, Pere Saturne ?

LE TEMS.

Hélas, mon cher Ami, depuis que Jupiter nous a tous chaſſez du Ciel, il m'eſt arrivé bien des traverſes ſur la terre ; mais enfin j'ai borné tous mes travaux à m'établir ſur ces bords : c'eſt moi qui paſſe & repaſſe tous les Mortels de la joye à la triſteſſe, & de la triſteſſe à la joye.

MOMUS.

MOMUS.

Voilà un emploi qui convient parfaitement bien au Tems.

LE TEMS.

Oüi, mais il eſt bien fatiguant; le Fleuve de l'Ennuy coule bien lentement, & j'ai toutes les peines du monde à amener à bon port ceux qui ſe ſont une fois embarquez ſur ſes eaux bourbeuſes.

MOMUS.

Et qui ſont ces eſpéces d'Ombres que je vois le long de ces arbres ?

LE TEMS.

Ce ſont les images de ceux qui s'ennuyent actuellement dans le monde. Par exemple. Une jeune Femme mariée à un Vieillard. Un Ecolier de Droit qui attend de l'argent de ſa Province, s'amuſe à lire des Épitaphes. Un Poëte qui attend une penſion de la Cour, & un Tailleur de l'argent d'un Intendant.

MOMUS.

Cela arrivera en même tems.

LE TEMS.

Ceux que tu vois-la endormis, ſont deux petis Maitres à qui un Auteur lit une Comédie en cinq Actes écrites en vers ſerieux. Plus loin ce ſont des Coquettes qui ont vieilli & que la perte de leur Amans a réduites à ſe plonger dans le Fleuve de l'Ennuy. Plus haut, c'eſt un galant homme qui depuis

une heure attend qu'un Commis de la Doüanne daigne lui répondre ; & plus bas un Gascon prié à diner, à qui un plaideur Manceau conte le fond de son Procès. Mais je n'aurois jamais fini si j'entreprenois de t'expliquer tous les sujets que chacun a de s'ennuyer ; je te dirai seulement, que ceux que tu vois ici assoupis autour de moi, sont des Curieux de spectacles, qui attendent que les Comediens, ou l'Opera donne quelque chose de bon.

MOMUS.

Oh, parbleu, cela vient à merveille, & c'est justement ce que je cherche.

LE TEMS.

Comment ?

MOMUS.

Vous ne sçavez donc pas que depuis notre disgrace je me suis fait Courtier des Théâtres ?

LE TEMS.

Courtier des Théâtres !

MOMUS.

Oüi.... C'est moi qui annonce tous les jours au Public les Piéces qu'on y doit jouër.

LE TEMS.

Il faut que tes Marchands de paroles n'ayent pas vendu de trop bonnes choses depuis un tems, car au sortir de chez eux nous avons vû arriver bien des gens sur nos bords.

MOMUS.

Ils ont pourtant des Magazins remplis des meilleures Marchandises ; elles n'ont qu'un défaut, c'est qu'elles sont trop anciennes, & j'ai toutes les peines du monde à en procurer le debit. Chacun tombe d'accord qu'elles sont parfaites, on les a admirées autrefois, & l'on ne se donne pas seulement la peine de les venir voir aujourd'hui. Je vais pourtant les annoncer encore pour voir si le goût ne seroit point changé.

LE TEMS.

Annonce tant qu'il te plaira. Mais je suis sûr que tu n'étrenneras pas.

SCENE III.

MOMUS, LE CONSEILLER, LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE BOURGEOIS, & plusieurs gens endormis.

MOMUS.

L'Académie Royale de Musique représentera aujourd'hui Pirame & Thisbé.

LE CONSEILLER.

Allons, Mesdames, voici l'heure de l'Opera ; souhaittez-vous que je vous y mene ?

LA COMTESSE.

Pirame & Thisbé ? ah ! je le sçais par cœur.

LE CONSEILLER.

Et qu'importe, c'est toujours de la Musique. Pour moi, que l'Opera joue tout ce qu'il voudra, je n'en manquerois pas une répréfentation pendant toute l'année pour les affaires les plus importantes.

LA COMTESSE.

Oh ! pour aujourd'hui, Monsieur le Conseiller, vous ne nous quitterez point, s'il vous plaît.

MOMUS.

Les Comediens Italiens répréfenteront aujourd'hui Arlequin joüet de la fortune.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est une Piéce toute Italienne, il n'y va jamais personne, & la plûpart de leurs Piéces Françoises se ressemblent toutes, elles roulent toujours sur le même pivot ; les amans y parlent sans cesse un langage guindé, aussi obscur pour moi que l'Italien même.

MOMUS.

Les Comediens François répréfenteront aujourd'hui le Misantrope, à demain Tartuffe, en attendant l'Avare.

LE BOURGEOIS.

Et que Diable, toujours le Misantrope, Tartuffe ou l'Avare. Est-ce que vous ne donnerez jamais l'Ecole des Femmes ?

MOMUS.

On la joüoit hier.

LE BOURGEOIS.

Cela est fâcheux, car nous l'aurions eüe aujourd'hui.

MOMUS.

Ne vous impatientez pas, on la jouëra bientôt... Mais où va Mercure si vite ?

SCENE IV.

MOMUS, MERCURE, & les Acteurs de la Scene précedente.

MERCURE.

AH! mon cher Momus, je suis ravi de te trouver ; j'ai à t'apprendre que je suis entré ce matin au service d'une Dame capable d'enrichir tes Marchands, s'ils ne veulent pas la négliger.

MOMUS.

Et quelle est-elle ?

MERCURE.

C'est une jeune Coquette qui change tous les jours ; elle est tantôt belle, tantôt ridicule, & cependant on court toujours après elle. Elle a pour pere le Caprice, & pour fille la Curiosité ; en un mot c'est la Nouveauté, dont je suis devenu le Coureur.

MOMUS.

Tu es au service de la Nouveauté? ah! mon cher ami, que tu es heureux! tu sers pourtant là une grande friponne.

MERCURE.

Pourquoi?

MOMUS.

C'est qu'elle vole tous les jours les anciennes Marchandises de nos Magasins, qu'elle déguise le mieux qu'elle peut pour les faire passer; mais elle a beau faire, on reconnoît toujours ses larcins. Quoiqu'il en soit, que nous viens-tu annoncer de sa part?

MERCURE.

Qu'elle viendra aujourd'hui donner ses Audiences sur le Théâtre de la Comedie; le ridicule des divers originaux qui auront affaire à elle, pourra former une espece de petite Comedie d'un goût nouveau, dont la Nouveauté sera le sujet & le titre.

MOMUS.

Cette idée ne me déplaît pas; mais il faudroit après cela un petit Divertissement à la loüange de la Nouveauté, quelques Vaudevilles.

MERCURE.

C'est à quoi nous avons pourvû. Annonçons toujours son arivée comme un Piece nouvelle. La Nouveauté, Messieurs, la Nouveauté, Piéce nouvelle. Hé bien, vois-tu comme déja chacun se réveille?

MOMUS.

Oüi vraiment, & je vais de ce pas en donner avis à nos gens.

SCENE V.

MERCURE, UN GARÇON MARCHAND, UN CLERC, UN PROVINCIAL, UNE BOURGEOISE, UN ABBE'.

UN GARÇON MARCHAND.

UNe piéce nouvelle ! Monſieur, eſt-elle bonne ?

MERCURE.

C'eſt ce qu'on ne ſçait pas encore, Monſieur.

UN CLERC.

Monſieur, eſt-elle bien riſible ?

MERCURE.

Vous en allez juger.

UN PROVINCIAL.

Monſieur, eſt-elle de Moliere ?

MERCURE.

Un Comedie nouvelle de Moliere ? Et d'où diable venez-vous ?

LE PROVINCIAL.

Ah ! je vous demande pardon, c'eſt que je croyois que c'étoit un Tragedie.

MERCURE.

En voilà bien d'un autre, une Tragedie de Mo-

liere en un Acte, & intitulée la Nouveauté encore ! Oh ! pour le coup c'est ce qu'on n'a jamais vû, & qu'on ne verra peut-être jamais. En un mot, c'est une petite Comedie en Prose.

LE PROVINCIAL.

Hé, Monsieur, les Vers en sont-ils beaux?

MERCURE.

Ah ! je perds patience ! & l'on vous dit qu'elle est en Prose.

LE PROVINCIAL.

Le sujet est-il tiré de la Fable ou de la Métamorphose ?

MERCURE *en riant.*

Non ; c'est de l'Histoire.

LE PROVINCIAL.

Monsieur, l'a-t-on déja joüée ?

MERCURE.

Et non, Monsieur, on vous dit qu'elle est toute nouvelle.

LE PROVINCIAL.

Ah ! j'entends bien, toute nouvelle. Et quand en donnera-t-on une autre ?

MERCURE.

Hé ! Monsieur, attendez du moins que nous ayons eû le succès de celle-ci.

UNE BOURGEOISE.

Et sur quel Théâtre, Monsieur, la joüera-t-on?

MERCURE.

Sur le Théâtre François, Madame.

LA BOURGEOISE.

Ah! tant mieux, car aussi-bien on n'y en joüe pas souvent.

UN ABBE'.

Et dites-moi, Monsieur, quelle en est l'intrigue?

MERCURE.

Il n'y en a point, Monsieur, ce sont toutes Scenes détachées, qui n'ont aucun rapport les unes aux autres, que par les liaisons qu'elles ont avec la Nouveauté. Comme elle ne peut pas contenter tout le monde à la fois, les uns viendront lui rendre grace, & les autres se plaindre d'elle.

L'ABBE'.

Une Piéce sans intrigue sur le Théâtre François! Il falloit bien plûtôt la donner aux Italiens; il me semble qu'ils ont seuls le privilege d'en joüer de semblables.

MERCURE.

Et qu'importe, ce sera une Nouveauté que d'en joüer une dans ce goût-là sur le Théâtre François, & cela répondra mieux au Titre. Croyez-moi, Messieurs, ne manquez jamais la premiere réprésentation d'une Piéce, on n'est pas toujours sûr d'en voir une seconde, & venez tous avec moi condamner ou applaudir la Nouveauté. Mais vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher à la Comedie, puisque la voilà qui vient en personne au devant de vous.

SCENE VI.

Le Fleuve de l'Ennuy disparoît.

LA NOUVEAUTÉ suivie d'une foule de gens de toute espece, chante.

LA Nouveauté vous appelle,
Accourez sur ses pas,
Et quittez tout pour elle.

Sans être belle,
Une Bagatelle,
Quand elle est nouvelle,
A toujours quelque appas.

La Nouveauté vous appelle,
Accourez sur ses pas,
Et quittez tout pour elle.

TROUPE DE CURIEUX *ensemble.*

Charmante Nouveauté...

LA NOUVEAUTÉ.

Oh! doucement, je ne puis pas vous écouter tous

à la fois ; tout ce que je puis faire, c'est de donner Audience à chacun à son tour.

SCENE VII.

LA NOUVEAUTE', LISANDRE.

LISANDRE.

Aimable mere de l'Inconstance, charmante Nouveauté, vous voyez un Amant qui a soupiré un an auprès de la plus aimable personne du monde, qui n'a pû passer un seul jour sans la voir, qui en a été aimé tendrement, & qui cependant se sent aujourd'hui du goût pour vous.

LA NOUVEAUTE'.

Comment ? votre Belle vous auroit-elle donné quelque chagrin ? quelque jalousie ?

LISANDRE.

Au contraire, & c'est ce dont je me plains. Ne nous étant jamais broüillez ensemble, nous n'avons jamais pû goûter le plaisir de nous raccommoder.

LA NOUVEAUTE'.

Vous avez vêcu un an ensemble sans vous broüiller ? Ah, que vous avez dû vous ennuyer ! Quelques obstacles étrangers n'ont-ils jamais traversé votre amour ?

LISANDRE.

Hélas! non ; nous ne dépendions que de nous-mêmes, nous avions la liberté de nous voir à toute heure.

LA NOUVEAUTÉ.

Ah! que cela étoit triste !

LISANDRE.

Enfin sur le point de nous marier, nous avons fait réflexion que notre tendresse étant épuisée, le mariage à coup sûr ne la renouvelleroit pas.

LA NOUVEAUTÉ.

Et vous avez pensé fort juste.

LISANDRE.

Que vous dirai-je ? nous résolumes hier de ne nous plus revoir, & j'ai appris aujourd'hui qu'elle avoit déja formé d'autres nœuds.

LA NOUVEAUTÉ.

Oh ! je n'en doute point ; dans une inconstance mutuelle, une Belle n'est jamais la derniere à se pourvoir. Enfin, que me demandez-vous ?

LISANDRE.

Une Maîtresse nouvelle ; mais je crois que vous aurez de la peine à m'en offrir une plus belle que celle que je quitte.

LA NOUVEAUTÉ.

Qu'importe, pourvû qu'elle vous plaise davantage. Comment étoit faite la vôtre ?

LISANDRE.

La taille superbe, les cheveux blonds, & un œil bleu & mourant, le plus tendre du monde.

LA NOUVEAUTE'.

Hé bien, pour changer, prenez moi une brune aux cheveux d'ébenne, qui ait un œil vif & petillant & des manieres gayes & enjoüées.

LISANDRE.

Ah! je suis déja charmé du portrait que vous m'en faites.

LA NOUVEAUTE'.

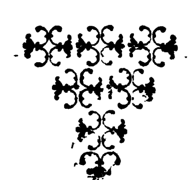
Tenez, voilà une personne qui vient à nous qui en approche assez.

LISANDRE.

Ah! je la trouve plus aimable que tout ce que j'ai vû dans ma vie.

LA NOUVEAUTE'.

Laissez-moi apprendre ce qu'elle me veut, & vous viendrez dans l'instant nous rejoindre.



SCENE VIII.

LA NOUVEAUTE', ELIANTE.

ELIANTE.

BOn jour, ma chere Nouveauté. Me reconnoiſſez-vous?

LA NOUVEAUTE'.

Si je vous reconnois? je vous vois tous les jours.

ELIANTE.

Oh! ne dites pas cela; il y a près d'une mois que vous ne m'avez vûë. Je vous dirai que ce beau blondin que vous m'aviez fait prendre à la place de cet homme d'affaire, eſt abſent depuis trois ſemaines. Nous nous ſommes quittez avec les plus belles proteſtations du monde; il devoit revenir au bout de huit jours, je l'attendois avec impatience, je n'ai vû perſonne. Peut être a-t'il cru, en prolongeant ſon abſence, me donner plus d'ardeur, il s'eſt trompé, je me ſuis habituée inſenſiblement à ne le plus voir, & à la fin je l'ai oublié entierement.

LA NOUVEAUTE'.

Il eſt vrai que l'abſence réveille quelquefois les

désirs, mais quand elle est trop longue elle les éteint tout-à-fait.

ELIANTE.

N'y pensons plus, Madame la Nouveauté, n'y pensons plus, je veux désormais des Amans qui ne fassent point de voyages.

LA NOUVEAUTE'.

Si vous vous déclarez pour les sedentaires, j'en ai un à vous offrir, qui pendant un an n'a pas quitté sa Maîtresse d'un pas; il est à present à loüer.

ELIANTE.

Il faudra tâcher de s'en accommoder. Madame la Nouveauté, faites nous voir un peu ce Phœnix-là.

LA NOUVEAUTE'.

Le voici qui vient à nous. Si-tôt qu'il vous a vûë, il a été charmé de votre personne.

ELIANTE.

Ah, c'est un petit Maître de Robe. Je n'en ai point encore eu dans ce goût, & je ne serai pas fâchée que mon cœur contente là-dessus sa curiosité.



SCENE IX.

LA NOUVEAUTE', LISANDRE, ELIANTE.

LISANDRE.

JE ne croyois pas, Madame, après le choix que j'avois fait, pouvoir jamais rien trouver qui fût au dessus ; mais en voyant vos appas, je reconnois mon erreur.

ELIANTE.

Si vous vouliez toujours juger des beautez par comparaison, vous en trouveriez encore beaucoup au dessus de la mienne ; mais je crois que c'est la Nouveauté qui m'attire aujourd'hui le compliment que vous me faites.

LA NOUVEAUTE'.

Entre nous, je crois y avoir un peu de part, & je vous avouërai franchement que c'est moi qui vous donne aujourd'hui tant de goût l'un pour l'autre.

ELIANTE.

Ah, Madame, qu'allez-vous lui découvrir ?

LA NOUVEAUTE'.

Ce que vos yeux ont déja commencé à lui faire connoître.

LISANDRE.

LISANDRE.

Seroit-il possible, charmante personne?....

LA NOUVEAUTÉ.

Oh, doucement, je ne suis pas en situation d'entendre tout ce que deux Amans, qui se voyent pour la premiere fois ont à se dire, cela ne finiroit d'aujourd'hui, & j'ai d'autres Audiences à donner. Adieu, jusqu'au revoir.

LISANDRE.

Comment jusqu'au revoir? Ah, Madame la Nouveauté, il suffit que vous m'ayez mis une fois au comble de mes vœux; content de mon dernier choix, je vous proteste que je n'aurai de ma vie recours à vous.

LA NOUVEAUTÉ.

Mille autres avoient promis la même chose, qui ont manqué de parole.

ELIANTE.

Pour moi, Déesse, je ne jure de rien.

LA NOUVEAUTÉ.

Et vous faites bien. Mais quel est cet homme? il a tout l'air d'un Nouvelliste.



SCENE X.

LA NOUVEAUTE', UN NOUVELLISTE.

LE NOUVELLISTE.

HE' bien, qu'est-ce, Madame la Nouveauté? quelle nouvelle ? que nous apprendrez-vous d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de Turquie, d'Arabie, de la Chine, de la Cochinchine, de...

LA NOUVEAUTE'.

Le Roi d'Ethiopie est fort mal, & l'on ne croit pas qu'il en revienne.

LE NOUVELLISTE.

Ah, que m'apprenez-vous ? nous allons avoir à coup sûr une guerre civile dans ce pays-là.

LA NOUVEAUTE'.

Cela se pourroit.

LE NOUVELLISTE.

Mais ce qui m'embarasse le plus, c'est de sçavoir qui nous mettons sur le Trône. Son Fils aîné est un imbecile, & les cadets ont une ambition démesurée.

LA NOUVEAUTE'.

Et qu'ils s'accommodent comme ils voudront,

de quoi vous embarassez-vous ?

LE NOUVELLISTE.

De quoi je m'embarasse ! Et ne sçavez-vous pas, Madame, que dans les choses les plus indifferentes, il est bien mal aisé de ne pas prendre un parti, ne fût-ce que pour le plaisir de le défendre, & d'entrer en dispute avec ceux du parti contraire ?

LA NOUVEAUTE'.

Et que vous en revient-il ?

LE NOUVELLISTE.

Le contentement d'avoir été juste dans mes conjectures.

LA NOUVEAUTE'.

Et quand vous vous êtes trompé ?

LE NOUVELLISTE.

Ah ! j'en ressens un chagrin mortel. Par exemple, les troubles de Perse m'empêchent toutes les nuits de dormir, & je me couchai l'autre jour sans souper, lorsque j'eus appris que le Siege d'Hispahan étoit résolu ; j'avois gagé qu'il ne seroit pas.

LA NOUVEAUTE'.

Et qui êtes-vous, pour vous interesser ainsi à tous les évenemens du monde ?

LE NOUVELLISTE.

Je ne suis rien. J'ai près de cent écus de revenu. Je passe les journées entieres au Caffé à apprendre & à débiter des Nouvelles. Je tire un tribut de la réussite, ou des chûtes des Piéces de Théâtres. Voilà tous mon emploi.

LA NOUVEAUTE'.

Quoi, vous hantez les Caffés ! & ce sont les lieux où je suis le plus souhaitée ; on m'y attend à toute heure. J'ai beau souvent être acompagnée de tristesse, on a toujours de l'impatience de me voir arriver; & tel me vient débiter les larmes aux yeux, qui ne laisse pas d'avoir un secret plaisir d'être le premier à m'annoncer. On ne m'y peint pas toujours telle que je suis, chacun me défigure selon ses interêts, ou ses conjectures. Cent mille hommes de plus ou de moins ne coûtent rien à expédier pour cela ; & l'on m'a fait souvent publier la victoire avant même que la bataille fût donnée.

LE NOUVELLISTE.

Il est vrai, & c'est pourquoi je m'adresse à vous même pour avoir des nouvelles de la premiere main. Par exemple, on vous a annnoncé pour aujourd'hui sur le Théâtre François, y serez-vous bonne ou mauvaise ?

LA NOUVEAUTE'.

Selon. Qu'en pensent vos Messieurs ?

LE NOUVELLISTE.

Ma foi, pas grand'chose ; voilà cependant un billet de Parterre que j'ai reçû de la part de vos partisans pour vous aplaudir ; mais en voici en même tems un autre de la part de la Cabale pour vous sifler ; j'entrerai à la Comedie avec l'un, & je souperai avec l'autre.

LA NOUVEAUTE'.

Et pour qui vous déclarez-vous ?

LE NOUVELLISTE.

Je resterai neutre, comme j'ai fait à l'Opera dans la dispute des Pellisli&ens des Mauriens.

C'est ainsi qu'on appelloit les Partisans de Mlles. Pellissier & le Maur, Excellentes Actrices de l'Opera, lorsqu'elles joüoient le Rolle de Thisbé tour à tour.

LA NOUVEAUTE'.

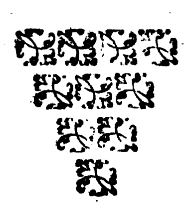
C'est tout ce qu'on vous demande.

LE NOUVELLISTE.

Adieu, Madame la Nouveauté, jusqu'au revoir, je vous souhaite toute sorte de prosperités. Je vais débiter votre nouvelle d'Ethiopie à nos Nouvellistes & nous tiendrons tantôt Conseil là-dessus.

LA NOUVEAUTE'.

Fort bien ; cela sera d'une grande importance à l'Etat.



SCENE XI.

LA NOUVEAUTE', CLAUDINE.

CLAUDINE.

BOn-jour, Madame. N'est-ce pas vous qu'on appelle la Nouveauté ?

LA NOUVEAUTE'.

Oui, ma Fille, c'est moi-même.

CLAUDINE.

Ah, Madame, que j'en suis bien aise ! je viens vous prier de me donner un visage nouveau.

LA NOUVEAUTE'.

Un visage nouveau ! Et se vôtre vous sied si bien, & il est si joli.

CLAUDINE.

Il est vrai que Colin le trouvoit autrefois comme ça ; mais depuis trois ans que nous sommes mariez, il dit qu'il l'a tant vû, tant vû, qu'il s'ennuye à présent de le trouver toujours tout de même, & qu'il voudroit qu'il fût fait comme celui de Colette : tout le monde dit pourtant que cette Colette n'est pas si belle que moi à beaucoup près. Oh cela me fâche tant quand j'y pense !

LA NOUVEAUTE'.

Vous aimez donc votre mari aparemment ?

CLAUDINE.

Je crois qu'oüi ; mais je ne ferois pourtant pas fâchée de mon côté qu'il changeât aussi de figure, & qu'il eût celle du fils du Seigneur de notre Village, Monsieur le Chevalier, qui est arrivé depuis huit jours.

LA NOUVEAUTE'.

Comment ? vous aimeriez ce jeune Seigneur ?

CLAUDINE.

Oh, non pas autrement, je n'aime seulement que son visage, sa taille, son esprit & ses manieres ; car pour du reste...

LA NOUVEAUTE'.

J'entens votre affaire.

CLAUDINE.

Ah ! Madame, que je suis fâchée d'avoir promis à Colin de n'aimer jamais que lui, & de voir qu'il s'ennuye de me regarder.

LA NOUVEAUTE'.

Il est un moyen de le désennuyer ; c'est de lui donner de la jalousie, & de lui faire connoître que vous avez du goût pour un autre.

CLAUDINE.

Oh, je n'ai garde, Madame, cela le fâcheroit peut-être.

LA NOUVEAUTE'.

Et tant mieux, cela renouvelleroit son amou[r] pour vous.

CLAUDINE.

Comment, Madame, il faut quelquefois fâ[-]cher les gens pour s'en faire aimer davantage? cel[a] me paroît assez extraordinaire.

LA NOUVEAUTE'.

Oh ce sont des secrets qui sont inconnus au Vil[-]lage.

CLAUDINE.

Hé, dites moi, Madame en fâchant mon mari cela me donnera-t'il un autre visage ?

LA NOUVEAUTE'.

Non, mais cela lui donnera d'autres yeux.

CLAUDINE.

Je voudrois bien qu'il eût ceux de Monsieur le Chevalier. Ah Madame qu'ils sont beaux!

LA NOUVEAUTE'.

Vous ne m'entendez pas. Je veux dire que votre mari devenant jaloux, vous trouvera plus belle que jamais.

CLAUDINE.

Oh, j'entens bien à present, Madame; mais je voudrois qu'il ne fût pas jaloux de Monsieur le Chevalier; car il me deffendroit peut-être de le regar[-]der, & je crois que cela me facheroit encore plus que de voir Colin ne me regarder pas.

LA

LA NOUVEAUTE'.

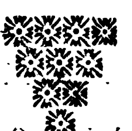
En ce cas, laissons les choses comme elles sont, il en arrivera ce qu'il pourra.

CLAUDINE.

N'est-il pas vrai ? Mais, Madame, je vous prie que je ne sois pas venuë vous consulter en vain, & ne pouvant changer mon visage, donnez moi du moins quelques nouvelles manieres de plaire, que les autres femmes n'ayent pas encore inventées ; j'en ai déja essayé plusieurs qui m'ont renduë moins belle que je n'étois ; ce que je vous demande, au moins, c'est toujours dans le dessein de plaire à mon mary ; si j'ai le malheur de plaire à quelqu'autre, ce ne sera pas ma faute.

LA NOUVEAUTE'.

Vous me demandez une maniere de plaire qui ne soit pas commune ? restez dans votre naturel, mon enfant, c'est un secret dont peu de femmes se soient encore avisées, & que les hommes attendent depuis long-tems. Adieu. Mais d'où sortent ces deux figures extraordinaires?



SCENE XII.

LA NOUVEAUTE', un vieux BARON, une vieille BARONNE avec un PAGE, vêtus à l'ancienne mode.

LE BARON.

QU'est-ce donc, Madame la Nouveauté? que veut dire tout ceci? Vrayment nous vous avons bien de l'obligation, Madame la Baronne mon Epouse, & moi.

LA NOUVEAUTE'.

Comment donc, Monsieur, en quoi aurois-je pû vous déplaire?

LA BARONNE.

Avec vos changemens de mode perpetuels, vous êtes cause que nous venons d'être hués de toute la Cour.

LA NOUVEAUTE'.

Cela est surprenant! & contez-moi un peu cela pour rire.

LE BARON.

Vous sçaurez, Madame, pour vous dire les choses par ordre ...

LA BARONNE.

Oh, s'il vous plaît, mon cher Epoux, laissez-moi parler.

LE BARON.

Je suis plus au fait que vous, m'Amour, & avec votre permission j'expliquerai à Madame . . .

LA BARONNE.

Oh, expliquez donc, & dépêchez-vous.

LE BARON.

Et doucement, mon Cœur, je m'y prepare.

LA BARONNE.

Vous vous y preparez; & moi je commence. Il faut sçavoir, Madame, qu'ennuyez du grand fracas de la Cour, nous nous étions retirez il y a environ quarante ans dans le fonds de nos Terres: ce fut aussi un peu votre jalousie qui en fut cause, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Et corbleu, Madame, point de digression.

LA BARONNE.

Ennuyez dans la suite de cette vie champêtre, nous avons eu au bout de quarante ans la curiosité de revenir à la Cour; & à notre arrivée, nous y venons d'être raillez de tous les Courtisans sur notre ajustement.

LA NOUVEAUTE'.

Est-il possible?

LE BARON.

On y a pris Madame la Baronne pour une Baronne de Sotenville.

LA BARONNE.

Et Monsieur le Baron, pour un Baron de la Crasse; & je crois que si nous n'avions pas eu un Page, on nous auroit manqué tout-à-fait de respect.

LE PAGE.

Bon, Madame, n'ont-ils pas dit aussi que j'avois l'air du Valet de Careau? si vous sçaviez toutes les niches que les autres Pages m'ont faites.

LA NOUVEAUTÉ.

Que voulez-vous que je vous dise? vous avez l'air un peu antique, au moins; & si vous m'aviez consultée avant que d'aller à la Cour, je vous aurois épargné le ridicule d'y paroître dans cet équipage.

LE BARON.

Comment? on ne reconnoît pas les gens dans ce pays-là au bout de quarante ans.

LA NOUVEAUTÉ.

Bon, pas même quelquefois du jour au lendemain.

LE BARON.

Sçavez-vous bien, Madame, que lorsque j'en partis, il n'y avoit pas de Seigneur qui se mit plus galamment que moi, & voilà encore l'habit que je me fis faire à l'arrivée du Doge de Genes en France.

LA BARONNE.

Et celui que vous me voyez, n'eſt-il pas le même que j'avois le lendemain de nos nôces, & qui fut admiré de tous les Courtiſans ? je ne l'ai porté qu'une ſeule fois depuis ce tems-là, & on le trouve aujourd'hui extravagant.

LA NOUVEAUTE'.

Bon, j'ai changé cent fois les modes depuis. Mais ne pourriez-vous pas donner quelqu'air de nouveauté à vos habits ?

LE BARON.

Hé le moyen ? A commencer par les boutons, ceux de la Veſte ſont trois fois trop gros pour le Juſte-au-corps.

LA BARONNE.

Et moi, mon cher Epoux, c'eſt bien pis, on me trouve toute d'une venuë ; & pour m'accommoder à la mode, il faut que je me racourciſſe d'un pied par le haut, & que je me groſſiſſe de quatre par le bas. Mais je n'en ferai rien, je vous jure.

LA NOUVEAUTE'.

En ce cas, il faudra vous donner patience. Je me repete quelquefois, & vous verrez peut-être dans peu ce qu'on admire à preſent trouvé auſſi ridicule que votre ajuſtement le paroît aujourd'hui.

LE BARON.

Oh parbleu, c'eſt une curioſité que je veux avoir,

& je ne reviendrai à la Cour que quand mes habits y seront de mode.

LA BARONNE.

Allons, mon Fils, allons, retournons à notre Château. Adieu, Madame la Nouveauté, nous suivrons vos avis quand vous serez devenuë plus raisonnable.

LA NOUVEAUTE'.

Ils ont, après tout, quelque raison; & il faut avoüer que je suis souvent bien extravagante.

SCENE XIII.

LA NOUVEAUTE', LA CASCADE.

LA CASCADE.

LA là si ut là là ré... Ah, Madame la Nouveauté, il y a long-tems que je vous cherche sans pouvoir vous trouver.

LA NOUVEAUTE'.

Vous n'êtes pas le seul. Et qui êtes vous?

LA CASCADE.

Grand Maître de Musique, grand Compositeur d'Opera, & je me nomme Monsieur de la Cascade.

LA NOUVEAUTE'.

Vous travaillez pour l'Opera ? ah, je ne m'étonne plus si vous avez tant de peine à me rencontrer ; il y a long-tems que j'ai quitté ce Pays-là.

LA CASCADE.

On disoit pourtant que vous vous trouviez quelque fois parmi nos Demoiselles des Chœurs.

LA NOUVEAUTE'.

Bon, quels contes ! la Nouveauté parmi les Chœurs de l'Opera ! après tout vous ne seriez pas le premier qui s'y seroit trompé. Mais enfin, que voulez-vous de moi ? en quoi puis-je vous être utile ?

LA CASCADE.

Je voudrois, Madame, que vous m'aidassiez à faire passer une nouvelle idée qui m'est venuë ; je sçais qu'on passe bien des choses en faveur de la Nouveauté.

LA NOUVEAUTE'.

Quelquefois : voyons votre idée.

LA CASCADE.

La voici. Comme depuis long-tems on attribuë la chute de tous les Opera nouveaux aux Poëmes, je voudrois les retrancher, & faire representer un Opera sans paroles.

LA NOUVEAUTE'.

Comment ? vous croyez qu'on pourroit rester deux

heures & demie entieres à n'entendre que de la Musique ?

LA CASCADE.

Pourquoi non ? il y a des gens qui l'aiment assez pour cela.

LA NOUVEAUTE'.

Mais enfin, que feroient vos Acteurs sur le Théâtre ?

LA CASCADE.

Ils chanteroient seulement les notes, & gesticuleroient comme s'ils disoient les plus belles choses du monde ; & cela vaudroit mieux que de mauvaises paroles qu'on n'entend point. Voici un morçeau de l'Opera que j'ai composé dans ce goût là. Voulez vous voir ensemble l'effet que cela pourroit faire ? j'ai fort à propos amené avec moi des Violons.

LA NOUVEAUTE'.

Oüi da, & je n'ai qu'à jetter les yeux là-dessus pour être au fait.

LA CASCADE.

Mon sujet est tiré de l'Histoire Romaine, mon Opera se nomme Antonin Caracalla, & voici la Sçene où cet Empereur ayant enlevé une Vestale de son Temple, la veut contraindre d'abandonner le culte de ses Dieux pour être Imperatrice.... Allons Madame, figurez-vous que vous êtes Vestale ; c'est un Rôle qui convient assez à la Nouveauté ; & moi

je suis Antonin Caracalla. Un prélude de Basse vous annonce mon arrivée, & je commence par vous déclarer mon âmour. Vous êtes fort étonnée, & me répondez avec fierté; je ne me rebute point, & je reviens à la charge; vous me dites des injures, je vous ménace, vous vous retranchez toujours sur votre vertu: je vous fais entendre que c'est cette même vertu qui a fait naître mon amour, & je vous débite une Sentence accompagnée de deux dessus de Violon, pour vous prouver que la vertu doit ceder à l'amour. Vous combattrez mon sentiment, je l'appuye; ce qui forme un *Duo* contradictoire qui fera un effet merveilleux.

Ils chantent une Scene en solfiant & gesticulant comme s'ils chantoient une Scene d'Opera.



SCENE XIV.

LA NOUVEAUTE', LA CASCADE, LA RIMAILLE.

LA RIMAILLE.

COmment donc? que veut dire ceci? des gens qui se querellent en Musique? est-ce que nous sommes ici à l'Opéra?

LA NOUVEAUTE'.

Ah! c'est vous, Monsieur de la Rimaille? Hé bien? qu'est-ce? comment va le Théâtre? Comment vous portez-vous depuis votre derniere chute?

LA RIMAILLE.

Si mal, que je ne veux plus rien composer de nouveau, j'ai un Magazin rempli de plus de soixante mille vers de toutes especes, ceux qui en auront besoin, viendront en acheter chez moi en gros, qu'ils revendront au Public en détail à leurs risques & fortunes. Mais que faisiez vous donc là avec Mr. de la Cascade?

LA NOUVEAUTE'.

Il me vouloit mettre de moitié dans un projet qu'il a formé, mais l'idée m'en paroît trop extravagante. Il veut donner un Opéra sans parole.

LA RIMAILLE.

Sans paroles ! & plût au Ciel qu'on en pût donner sans Musique ! Voilà trois Poëmes tout de suite que les Musiciens m'ont fait tomber.

LA CASCADE.

Si vous m'aviez choisi, Monsieur de la Rimaille, cela ne vous seroit peut-être pas arrivé.

LA RIMAILLE.

Bon, vous dites tous cela, vous autres, & j'ai résolu de ne plus rien prendre sur mon compte ; les Musiciens n'auront qu'à inventer ou choisir leur sujet eux-mêmes, en amener les Divertissemens à leur fantaisie, & en composer la Musique, & ils trouveront chez moi des vers tout faits pour le remplissage. J'en ai d'amour, de haine, de dépit, de vengeance, d'infidélité, de constance. Pour les Dieux, pour les Démons, pour les Rois, pour les Bergers ; enfin on trouvera de tout dans ma Boutique & à juste prix.

LA CASCADE.

Parbleu, puisque la Nouveauté n'approuve point mon projet, j'ai envie de m'accommoder avec vous ; j'ai des sujets tout trouvez, de la Musique toute faite, il ne me manque que des vers. Combien me vendrez-vous la garniture complette d'un Opéra ?

LA RIMAILLE.

Il faut sçavoir si vous voulez trier les vers, ou

les prendre comme ils viendront, car vous pourriez m'enlever de mon Magazin tels vers qui vaudroient un écu piéce.

LA NOUVEAUTÉ.

Et quelle sorte de vers avez-vous donc qui soient si rares ?

LA RIMAILLE.

De ces vers saillans & brillans qui renferment une pointe, une maxime, une sentence, & dont il ne faut souvent qu'une demi douzaine pour faire passer un Opéra. Par exemple :

Qui n'ose se venger, mérite qu'on l'outrage.

LA CASCADE.

Et mais cette pensée n'est pas trop nouvelle, & je l'ai vûë dans la Tragedie d'Atrée.

Qui cede à la pitié, mérite qu'on l'offense.

LA RIMAILLE.

Vous avez raison, & vous pouvez dire qu'elle est encore dans Phocas d'Heraclius.

Qui se laisse outrager, mérite qu'on l'outrage.

LA NOUVEAUTÉ.

Et si vous le prenez par là, c'est un vieux Proverbe.

Et qui se fait brebis, souvent le loup le mange,

Le tout ne consiste qu'à y donner un tour de Nouveauté.

LA CASCADE.

Il est vrai ; mais sçachons combien vous me

rendrez vos vers le millier à les prendre au hazard.

LA RIMAILLE.

Voulez-vous que je vous parle en conscience? je ne puis pas vous les donner à moins de cent dix sols.

LA CASCADE.

Ah, Monsieur de la Rimaille!

LA RIMAILLE.

Non, c'est un prix fait, & vous ne les auriez pas s'il s'en falloit une obole.

LA CASCADE.

Mais enfin.

LA RIMAILLE.

Vous en pouvez trouver autre part à meilleur marché; mais il y a vers & vers, & pour ceux que je fais...

LA CASCADE.

Allons, Monsieur de la Rimaille, il se faut mettre à la raison, songez qu'on ne vous demande que de petits vers.

LA RIMAILLE.

Je le crois parbleu bien : s'il vous faloit donner des vers de douze à treize pieds, je n'y trouverois pas mon compte.

LA NOUVEAUTE'.

Je vois bien qu'il faut que je vous accommode ensemble, cela est du ressort de la Nouveauté, de

se mêler d'un marché aussi bizarre & aussi nouveau. Oh ça, combien faut-il de vers pour remplir le fonds d'un Opéra ?

LA RIMAILLE.

Il en faut six cens, qui à les prendre à six pieds l'un portant l'autre, feront cent toises.

LA NOUVEAUTÉ.

Vendre des vers à la toise !

LA RIMAILLE.

On y a bien vendu des Bibliotheques.

LA CASCADE.

Mais comment ajuster à ma Musique ceux qui sont trop courts ou trop longs ?

LA RIMAILLE.

Cela vous sera aisé. Mes vers prêtent, ils s'allongent & se racourcissent comme on veut, & on en peut ôter ou y ajouter une épithete ou un adverbe, sans qu'il y paroisse. Par exemple :

Coulez, ruisseaux, sans murmure.

Si ce vers est trop court, vous pouvez l'allonger ainsi :

Coulez, coulans ruisseaux, murmurez, sans murmure.

Et ainsi du reste.

LA NOUVEAUTÉ.

A merveille ; & sur ce pied-là, je condamne Monsieur de la Cascade à vous donner ce que vous demandez.

LA CASCADE.

J'y consens.

LA NOUVEAUTE'.

Allons, Messieurs, puisque vous voilà d'accord, secondez-moi dans l'exécution du petit Divertissement que j'ai préparé, & que tout célebre le Triomphe de la Nouveauté.



DIVERTISSEMENT.

ENTRE'E

De toutes sortes de Personnes amoureuses de la Nouveauté.

DEUX SUIVANS
de la Nouveauté.

DAns la Jeunesse,
Dans la Vieillesse,
Nous aimons la diversité.
Dans l'allegresse,
Dans la tristesse,
Nous cherchons sans cesse
La Nouveauté.

UN SUIVANT
de la Nouveauté.

Les plaisirs les plus charmans,
Quand ils sont toujours les mêmes,

N'ont

N'ont plus pour nous d'agrémens,
Et les changemens
De tourmens
Sont souvent dans les maux extrêmes,
Des soulagemens.

ENSEMBLE.

Dans la Jeunesse,
Dans la Vieillesse,
Nous aimons la diversité.
Dans l'allegresse,
Dans la tristesse
Nous cherchons sans cesse
La Nouveauté.

ENTRÉE

Des quatres Ages, & des Soucis qui les troublent, & leur font souhaiter la Nouveauté.

MENUET.

QUand une Beauté,
Cesse d'être inhumaine,
Vers l'infidélité
Mon cœur est bientôt porté.
En formant une nouvelle chaîne;
Nouveaux desirs,
Nouveaux soupirs,
Nouveaux plaisirs.



ENTRE'E

Des Nations amoureuses de la Nouveauté.

VAUDEVILLE.

VOus que cherchez à faire emplette
De quelqu'innoçente Beauté,
Au Printems prenez la Fillette,
N'attendez pas jusqu'à l'Eté,
Si vous aimez riron rirette,
Si vous aimez la Nouveauté.

Mon cœur abandonne Lisette
Dont il fut toujours bien traité,
Pour s'attacher à Colinette
Qui n'a pour lui que cruauté;
Et le tout pour riron rirette,
Et le tout pour la Nouveauté.

Je vois d'Agnés encor jeunette,
Un vieux Philosophe entêté,

Elle eſt ſotte, elle eſt indiſcrette,
Elle n'a grace ni beauté ;
Qu'a-t-elle donc ? riron rirette.
Qu'a-t-elle donc ? la Nouveauté.

Laïs jadis jeune Coquette,
Nous vendit bien cher ſa beauté ;
Il faut deſormais qu'elle achete
Et paye autant qu'elle a coûté ;
Elle n'a plus riron rirette,
Elle n'a plus la Nouveauté.

D'un Epoux l'on eſt ſatisfaite.
Il meurt. Ah, quelle cruauté !
Pendant un tems on le regrette,
Il ſeroit toujours regretté,
Sans l'amour de riron rirette ;
Sans l'amour de la Nouveauté.

De mes Sœurs je ſuis la cadette ;
De la maiſon l'Enfant gâté,
Des joujoux d'Enfans qu'on m'achette ;
Maman croit mon cœur enchanté ;
Mais j'eſpere à riron rirette,
Mais j'eſpere à la Nouveauté.

Puisqu'aujourd'hui chacun rejette,
Notre vieux jeu trop répété,
Messieurs du moins grace au Poëte,
Qui de vous plaire s'est flatté;
Applaudissez riron rirette,
Applaudissez la Nouveauté.

CONTRE-DANCE.

FIN.

LES AMAZONES MODERNES,

COMEDIE.

Réprésentée en 1727.

ACTEURS.

ANGELIQUE, Générale des Amazones.
JULIE, Amante de Valere.
FINETTE, Sœur de Julie.
BELLONNETTE, } jeunes Amazones.
CLORINDE, }
LA MAJOR des Amazones.
SEVERIDE, Amazone.
NERINE, Suivante de Julie.
MARTON, Trompette de la Générale.
VALERE, Amant de Julie.
LEANDRE, Amant d'Angelique.
MAITRE ROBERT.
CRISPIN, Valet de Valere.
LORGNENVILLE, Petit Maître.
CORNARDET, Procureur.
PESTENVILLE, Poëte.
POUPIN, inutile.
CANON, Apoticaire.

AMAZONES, dansantes & chantantes.
Troupe d'AMANS.
Troupe d'ESCLAVES.
ACTEURS & ACTRICES d'un Opera de Campagne.
GARDES de la Générale.

La Scene est dans l'Isle des Amazones modernes.



LES AMAZONES MODERNES.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre represente une Isle, on y voit d'un côté des Rochers affreux, & de l'autre des Tentes entourées de la Mer que l'on voit en perspective.

SCENE PREMIERE.

VALERE seul.



U suis-je ! quel Pays est-ce ceci ? Après avoir marché long-tems à travers les Rochers les plus affreux, je me trouve enfin dans une Plaine des plus agréables, Mais que vois-je ? des Tentes de

l'autre côté du Rivage ! il n'en faut point douter ; ce Pays est habité, & même par un peuple belliqueux... Si c'étoit ici cette Isle des Amazones, qui renferme ma chere Julie, que je serois heureux ! mais j'apperçois un homme qui pourra m'en instruire. Il est seul & sans armes, & sa phisionomie ne me fait pas craindre qu'il vienne à moi dans un mauvais dessein.

SCENE II.

VALERE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

MOrgué, véla un drôle qui m'a tout l'air d'un nouviau débarqué, il paroit encore tout étourdi du batiau. Que fais-tu là tout seul, mon Ami ?

VALERE.

Qu'entens-je, il parle François ! & son visage même ne m'est pas tout-à-fait inconnu.

Me. ROBERT.

Tout un chacun parle ici François. C'est à present le Jargon du Pays ; ceux qui ne le sçavent pas, sont obligez de l'aprendre. Et tel que vous me voiez, je suis un des Maîtres de Langue. Mais morgué, plus j'examine

j'examine & plus je crois.... seroit-ce vous, Seigneur Valere?

VALERE.

Valere! il me connoît, quel bonheur! Pardonnez si votre habit extraordinaire vous déguise encore à mes yeux, & si ....

Me. ROBERT.

Quoi! vous ne reconnoissez pas Maître Robert, autrefois le Jardinier de votre Pere?

VALERE.

Quoi! c'est toi, mon pauvre Robert. toi qui nous quittas il y a cinq ou six ans, pour aller voyager sur mer dans le dessein d'y faire une fortune considérable.

Me. ROBERT.

Je ne l'ai pas faite mauvaise, puisque je suis ici le Gouverneur & le Précepteur des Esclaves de la Générale des Amazones, son unique confident, son *Factotum*; en un mot, l'enfant gâté de sa maison, & morgué peut-être que biantôt je deviendrai autre chose, mais il faut être discret.

VALERE.

Quoi! seroit-ce ici l'Isle des Amazones, que je cherche avec tant d'ardeur & d'impatience?

Me. ROBERT.

C'est elle-même. Mais avant que je vous en dise davantage, apprenez-moi un peu d'où diantre vous venez?

VALERE.

Des Côtes d'Italie où j'étois allé de Marseille,

pour épouser l'aimable Julie. Je ne l'ai jamais vûë ; mais charmé de son portrait, je faisois mon bonheur de suivre la volonté de mes parens ; lorsqu'arrivé à Genes, j'appris qu'une Corsaire Amazone l'avoit enlevée, avec sa petite sœur & une suivante, au retour d'un Bal qui s'étoit donné à un quart de lieuë de la Ville, & qu'alors même cette aimable personne étoit déguisée en homme.

Me. ROBERT.

Ces chiennes d'Amazones ont le diable au corps, pour aller comme cela denicher des filles de tous côtez.

VALERE.

Sur cette nouvelle je me rembarque quelque-tems après, je pars avec une flotte armée par nombre de jeunes gens de toutes Nations, à qui les Amazones en divers tems avoient aussi enlevés leurs Maitresses. Nous voguons pendant un mois avec un tems favorable, lorsqu'arrivez près de ces lieux un coup de vent a séparé notre flote, & le vaisseau sur lequel j'étois est venu se briser contre ces Rochers ; tout l'équipage a péri, & je suis seul échapé sur des débris que mon bonheur m'a fait rencontrer.

Me. ROBERT.

Et morgué c'est pis qu'un Roman, que tout ce que vous me contez-là.

VALERE.

Ce que je regrette le plus, c'eſt mon valet Criſpin, qui s'étoit embarqué avec moi, pour venir chercher ici ſa femme.

Me. ROBERT.

S'aller noyer pour retrouver ſa femme, morguć vela un grand fou ! pour une Maîtreſſe encore paſſe, & vous êtes plus pardonnable que lui.

VALERE.

Dis-moi, n'as tu point entendu parler ici de Julie ?

Me. ROBERT.

Bon, le moyen ; ſitôt que les femmes étrangeres arrivent ici, on leur fait changer de nom en les faiſant Amazones.

VALERE.

Je t'avoüerai que j'avois crû preſque les Amazones une choſe fabuleuſe, & je n'aurois jamais pû me perſuader. . . .

Me. ROBERT.

C'eſt que vous n'aviez peut-être entendu parler que des Amazones du vieux tems, mais celles-ci s'appellons les Amazones modernes, & je vas vous en conter l'hiſtoire tout de bout en bout. Il n'y a pas dix ans que cette Iſle ſervoit de retraite à des écumeux de Mer, qui enlevions de tous côtez ce qu'ils pouvions rencontrer de femmes & filles, qu'ils

épousiont pêle-mêle à leur mode, & sans çaremonie; ils les preniont, ils les laissiont, il les caressiont, ils les battiont, enfin c'étoit pis qu'un Sabat. Mais à la parfin, un biau jour que nos Drôles s'en étiont revenus l'oreille déchirée & en très petit nombre, d'un combat où ils aviont été étrillez, nos Drôlesses prirent la resolution de lever la crête, & les ayant enyvrez, elles se saisirent de leurs armes, & les mirent tretous en capilotade, il n'en demeura pas un seul sur pied.

VALERE.

Ces barbares ne meritoient pas moins.

Me. ROBERT.

Drès le lendemain elles s'assemblerent, & elles resolurent d'établir une Republique Feminine, & pis elles firent une d'elles Générale d'Armée, & Presidente du Conseil, à condition que ça changeroit tous les ans, parce qu'elles vouliont être tretoutes Maîtresse à leur tour.

VALERE.

Et quelles sont leurs Loix?

Me. ROBERT.

Oh morguienne, elles sont bien rigoureuses pour des femmes?

VALERE.

Mais encore.

Me. ROBERT.

D'abord; qu'elles ne parleront que l'une aprés l'autre.

VALERE.

Cela est dans l'ordre.

Me. ROBERT.

Oüi, mais velà bien le diable. Qu'elles n'auront point d'habitude avec les hommes, & qu'elles fuiront l'Amour comme la peste.

VALERE.

Elles n'y songent pas, & voilà le moyen de rendre dans peu de tems leur Isle deserte.

Me. ROBERT.

Oh, elles ont remedié à cela; elles vont de tems en tems faire des levées de femelles, de côtez & d'autres, & de tous les Vaissiaux qu'elles prenont, ou qui viennent échoüer sur leurs Rochers, elles en enrollent les femmes dans leurs troupes, & font les hommes esclaves qu'elles obligent à travailler, pour se gausser d'eux, à tous les métiers à quoi on employe les femmes dans les autres pays, tandis qu'elles font la guerre, & rendent la justice.

VALERE.

Ah! que me dis-tu là? Me voilà bien tombé! Hé, ne pourois-tu pas me garentir d'un indigne esclavage, toi qui est si bien auprès de la Générale?

Me. ROBERT.

Morgué j'aurai bian de la peine, tout ce que je puis faire pour vous à present, c'est de vous déguiser promptement en femme; comme vous êtes

jeune, beau & bian fait, vous pouvez aisement passer pour Amazone ; il y en a ici tant qu'elles ne se connoissont pas les unes & les autres, mais morgué, gardez-vous bian de vous découvrir, il iroit de la vie.

VALERE.

Ne te mets point en peine : je suis charmé de l'invention que tu viens de me donner, je soutiendrai mon rôle à merveille ; & ce déguisement me faccilitera les moyens d'avoir des nouvelles de Julie.

Me. ROBERT.

Allez vous cacher à l'entrée de ce bois, dans un moment j'yrai vous porter des habits.

VALERE.

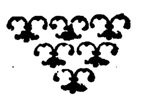
J'y cours, & je t'attens avec impatience.



SCENE III.

Me. ROBERT seul.

LE pauvre garçon étoit perdu sans moi ; mais morgué je risque diablement, si la méche vient à être découverte, & il faut tenir ça bian secret, aussi bian que la pensée qui m'est venuë dans l'imagination que mon encolure avoit baillé dans l'œil de notre Générale. Depuis un mois elle soupire, elle veut toujours me parler, & s'arrête tout court, je devine que ça veut dire queuque chose, je ne sis pas si niais que j'en ai la meine. Mais voici deux nouvelles Amazones de la prise que nos Guerrieres ont faite il y a queuque tems ; laissons les caqueter tout à leur aise, & allons songer à notre affaire.



SCENE IV.

FINETTE; NERINE; Me. ROBERT.

NERINE.

HOla, Me. Robert, ne sçauriez-vous me dire, si le Triomphe commencera bien-tôt ?

Me. ROBERT.

Je vais prendre les ordres de la Générale pour ça, & je les communiquerai à la République.



SCENE V.

FINETTE, NERINE.

NERINE.

OUais ! ce Manant-là devient bien fier depuis quelques jours.

FINETTE.

C'eſt notre Générale qui le gâte, & d'ailleurs que peut-on attendre d'un Ruſtre comme lui ? Mais que dis-tu, Nerine, de notre triſte ſituation ?

NERINE.

Je vous prie, Mademoiſelle Finette, de ne me plus appeller Nerine, vous ſçavez qu'il nous eſt ici ordonné d'oublier tout-à-fait nos anciens noms, accoûtumez-vous donc, s'il vous plait, à m'appeller toujours Marteſie, comme je vous appellerai Victorine, qui ſont nos noms d'Amazones.

FINETTE.

J'ai toutes les peines du monde à me fourer dans la tête ces chiens de noms-là ; mais ce n'eſt pas là le plus grand de mes chagrins, c'eſt la rigoureuſe

deffenſe qui nous eſt faite de parler aux hommes. Oh pour celui-là, il eſt inhumain...

NERINE.

Moi, je m'en mocque, & toutes les fois que j'en trouverai l'occaſion ſans qu'on s'en apperçoive, je ne la manquerai pas. (En tout bien en tout honneur s'entend ;) d'ailleurs les hommes en ce Pays-ci ne ſont pas indiſcrets comme en France, ils ont plus d'interêt que nous de garder le ſecret. Mais ma plus grande inquiétude eſt de ſçavoir que va devenir votre Sœur Julie, paſſant ici pour homme on l'a fait Eſclave, & nous qui n'avons point changé de Sexe on nous laiſſe la liberté, en nous traitant avec toutes ſortes d'égards & de politeſſe.

FINETTE.

L'eſclavage de ma Sœur n'eſt pas bien rude, puiſqu'elle eſt Eſclave de la Générale, & d'ailleurs elle n'aura qu'à ſe découvrir pour être libre.

NERINE.

Je m'étonne qu'elle s'obſtine à vouloir déguiſer ſi long-tems ſon ſexe, dans un Pays où les hommes ſont ſi malheureux. C'eſt ce que je veux abſolument ſçavoir d'elle ; elle m'a donné ici rendez-vous, & je l'y attens.

FINETTE.

Tâche donc de découvrir ſon ſecret ; moi, je vais trouver mes deux jeunes Compagnes, Clorinde & Bellouette, elles ſont toutes innocentes ayant

été élevées dans cette Isle dès leur enfance ; mais elles sont curieuses, & me font sans cesse mille petites questions naïves ; & je t'avouë que j'ai autant de plaisir de les instruire, qu'elles enont d'aprendre. Adieu ma chere Martesie.

NERINE.

Adieu ma belle Victorine. C'est dommage qu'une si jolie enfant soit condamnée à rester fille toute sa vie avec de si belles dispositions ; quel meurtre ! Mais d'où sort ce drôle-cy ?

SCENE VI.

NERINE, CRISPIN.

CRISPIN.

BOn jour, Monsieur ou Madame, car votre habit tient de l'un & de l'autre. De quel genre êtes vous ? du masculin, du feminin ou du neutre ?

NERINE.

Je suis Fille, & j'en fais gloire.... Mais vous, qui êtes vous vous-même ; car je n'ai point encore vû d'animal de votre espéce.

CRISPIN.

Je suis un malheureux Valet d'un Maître extravaguant qui vient de perir dans le tems que j'ai

trouvé, moi les moyens de me ſauver du naufrage.

NERINE.

Ah! mon pauvre garçon, vous avez évité un peril pour tomber dans un autre. Aprenez que vous êtes dans le pays des Amazones, où tous les hommes ſont eſclaves.

CRISPIN.

Ah! morbleu, que me dites-vous là ?

NERINE.

Je vous dis la verité, ſi vous aviez au lieu de moi rencontré quelqu'une de nos Amazones rigides, elle vous auroit mis ſur le champ à la chaîne: mais comme je ſuis une nouvelle débarquée, je n'ai pas encore contracté la dureté de cœur dont les autres ſe font un mérite. Votre ſort me fait pitié; Croyez-moi, retournez d'où vous venez.

CRISPIN.

Hé! Madame, où voulez-vous que j'aille? me plonger dans la mer? je n'ai point d'autre chemin à prendre. J'aime encore mieux être eſclave, ſi vous n'avez point d'autre conſeil à me donner. Mais il me vient une idée.

NERINE.

Et quelle idée?

CRISPIN.

De me déguiſer en femme.

NERINE.

Oüi-da, c'est bien dit ; mais comment trouver des habits sur le champ ?

CRISPIN *mettant son Manteau en juppe.*

Comment ? Oh cela sera bientôt fait. Tenez voilà déja une juppe.

NERINE.

L'invention n'est pas mauvaise.

CRISPIN *mettant son mouchoir sur sa tête.*

Et ce mouchoir pourra fort bien me servir de coëffure.

NERINE.

Comment ! donc? vous êtes tout charmant en femme; & si vous aviez l'habit d'Amazone, vous pourriez tantôt briller dans le Triomphe.

CRISPIN.

Qu'appellez-vous le Triomphe ?

NERINE.

C'est que nos Guerrieres revinrent hier victorieuses de leurs Ennemis, & on celebre aujourd'hui le Triomphe par des chants & des danses ; on y verra l'élite de nos Amazones, en former la marche, suivies des Captifs qu'elles ont fait dans le combat.

CRISPIN.

Je voudrois bien voir cette Fête-là ?

NERINE.

Vous y pouriez assister si vous aviez un habit

d'Amazone ; mais je me charge de vous en faire trouver un.

CRISPIN.

Comment ! un habit comme le vôtre ?

NERINE.

Sans doute.

CRISPIN.

Ah ! que j'aurois bon air dans cet équipage, & que je vous serois obligé.

NERINE.

Ne vous éloignez pas de ces lieux, vous aurez bien tôt de mes nouvelles.

CRISPIN.

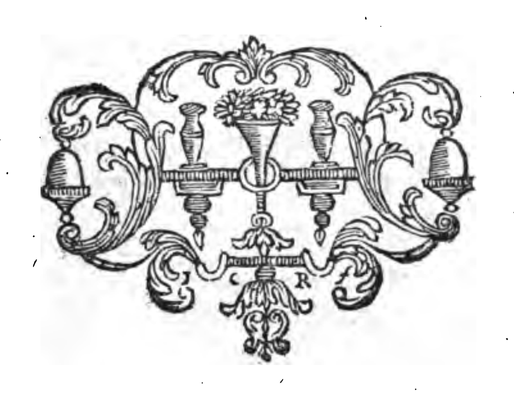
Je vais roder autour de ces rochers, de peur de quelque mauvaise rencontre, vous n'aurez qu'à me faire signe, je serai bien-tôt à vous.



SCENE VII.

NERINE *seule.*

VOilà une plaisante recruë que je viens de faire là pour la République ! Il faut que je sois folle, & je ne crois pas qu'il y ait dans tout le monde une femme faite comme cela. Mais voici Julie ma Maîtresse.



SCENE VIII.

JULIE en homme, NERINE.

JULIE.

AH ! ma chere Nérine, j'ai bien des nouvelles à t'apprendre. Je ne m'étonne plus des bons traitemens que j'ai reçus jusqu'ici de la Générale de cette Isle, malgré les rigueurs qu'on y exerce contre les hommes.

NERINE.

Que feroit-ce ?

JULIE.

Elle est amoureuse de moi.

NERINE.

Quoi ! cette Amazone si austere, qui a soutenu jusqu'ici avec tant de vigueur les Loix de la République ? . . .

JULIE.

Elle m'aime à la fureur sous le nom de Valere, que je me suis donné en arrivant ici. *Ah ! mon cher Valere*, m'a-t-elle dit ce matin en me voyant plongée dans la tristesse, *rassurez-vous, vous êtes moins à plaindre que vous ne pensez, si vous êtes discret & fidelle.*

NERINE

NERINE.

Pourquoi diantre aussi vous donner le nom de Valere ? c'est un nom qui inspire la tendresse, & j'ai toujours vû dans les Comedies les Dames amoureuses de ceux qui portoient ce nom-là.

JULIE.

C'est le nom de l'Epoux qui m'étoit destiné, & il m'est plûtôt venu dans la pensée qu'un autre.

NERINE.

Ma foi si j'étois en votre place ; je déclarerois mon sexe à la Générale, pour éviter toutes les suites fâcheuses qui pourroient arriver de votre déguisement : vous ne l'aviez pris que pour éviter le Sérail, cette raison ne subsiste plus dans ce Pays ; croyez-moi quittez cet habit au plûtôt.

JULIE.

J'ai plus de raisons que jamais de le conserver. Si je me déclare Fille, on me fera aussi-tôt Amazone, & je ne pourrai plus sortir de cette Isle, je perdrai pour jamais l'espoir d'être unie à Valere ; au lieu que sous cet habit ayant trouvé grace auprès de la Générale, elle pourra me renvoyer un jour comme elle a fait beaucoup d'autres. Tu sçais qu'elle a seule le pouvoir de donner la liberté aux esclaves.

NERINE.

Mais elle ne vous la donnera pas *gratis*, cette Si-

berté. Comment croyez-vous pouvoir répondre à sa tendresse ?

JULIE.

Ah ! je t'avouërai que je n'ai point de secret pour cela.

NERINE.

Mais, taisons-nous, la voici cette Générale.

JULIE.

Vois-tu comme elle m'examine ?

SCENE IX.

LA GE'NE'RALE, JULIE en homme, NERINE.

LA GE'NE'RALE *à part.*

PLus je le vois, & plus je me répréſente les traits de Léandre, dont un ſort fatal me ſépara pour jamais, lorſque j'étois encore en France.

à Nerine.

Marteſie, laiſſez-nous.



SCENE X.

LA GE'NERALE, JULIE en homme.

LA GE'N E'R A L E.

VAlere, je ne puis plus long-tems vous retenir dans cette Isle dans l'état où vous êtes ; il faut que je vous renvoye, ou que je vous fasse esclave. Mais je vous aime trop pour faire ni l'un ni l'autre ; ainsi avant que vous soyez plus connu, j'ai résolu de vous déguiser en fille pour vous garder toujours auprès de moi.

JULIE.

Ah ! Madame, que me dites-vous là ? Me déguiser en fille ! & comment pourrai-je joüer un pareil rôle ?

LA GE'N E'R A L E.

Je conçois que vous aurez d'abord de la peine ; mais enfin il le faut.

JULIE.

Ah ! Madame, songez à quoi vous vous exposez.

LA GE'N E'R A L E.

Est-ce à vous, cruel, à trouver des difficultez.

dans mon projet ? Ah ! je ne rougis deja que trop de ma foiblesse ; mais après l'aveu que je vous ai fait, redoutez ma vengeance, si vous ne répondez à mes bontez. Vous ne dites mot ?

JULIE.

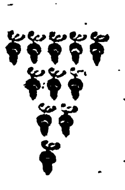
N'attribuez mon silence, Madame, qu'à l'excès d'un bonheur auquel je n'aurois jamais osé m'attendre ; mais enfin, me voilà prêt à vous obéir. Parlez que faut-il faire ?

LA GE'NE'RALE.

Retournez dans mon Palais, où je vais vous joindre dans le moment, & vous faire donner les habits nécessaires pour assister au Triomphe qui va commencer incessamment.

JULIE *à part, en s'en allant.*

Oh Ciel ! Comment pourrai-je me tirer de ce mauvais pas !



SCENE XI.

LA GE'NE'RALE seule.

A Quoi t'exposes-tu, malheureuse Angelique ? Au milieu des honneurs que tu reçois ici, tu t'abaisses à l'amour d'un Etranger à qui tu n'es pas sûre de plaire. Bien plus, tu trahis Léandre, que ta nouvelle dignité ne t'avoit pû faire oublier. Tu le trahis sous le pretexte frivole que cet Etranger lui ressemble. Ah ! je devrois. . . ! Mais voici Maître Robert, il faut qu'il me serve dans tout ceci.



SCENE XII.

LA GE'NE'RALE Maître ROBERT.

Me. ROBERT.

QU'avez-vous donc, Madame? Je vous trouve tout je ne sçais comment, dans le tems que je viens vous avertir que tout est prêt pour le Triomphe que vous avez ordonné.

LA GE'NE'RALE.

Ah! mon cher Maître Robert, car tu es mon unique Confident & mon veritable ami, n'osant découvrir mes secrets à aucune de nos femmes, dont la vertu austere me feroit des reproches sanglans, & me dégraderoit peut-être de la dignité où elles m'ont élevée. Apprens que j'aime.

Me. ROBERT.

Quoi ce n'est que cela? & morgué si vous me l'aviez dit plûtôt, je n'aurois pas tant perdu de tems, je vous en aurois bian parlé le premier; mais morgué je craignois trop d'avoir compté sans mon hôte.

LA GE'N'ERALE.

Comment! tu t'es apperçû que j'aimois?

Me. ROBERT.

Oh que oüi, je m'en suis douté tout du premier coup, & drès que j'ai vû que vous soupiriez, & que de tems en tems vous me regardiez tendrement sans rien dire, je me suis dit à part moi, notre Générale en tient.

LA GE'NE'RALE.

Il est vrai que j'hésitois toujours à t'en parler.

Me. ROBERT.

Et pourquoi cela? Est-ce que vous me preniez pour un petit cruel? Morgué il faudroit que j'eusse un cœur de roche pour n'avoir pas de la sensibilité pour des appas, dont les attraits avont tant de charmes.

LA GE'NE'RALE.

Quoi! tu crois que je pourrai être aimée?

Me. ROBERT.

Hé pargué vous l'êtes déja.

LA GE'NE'RALE.

Et qui te l'a dit?

Me. ROBERT.

Hé parguenne, je me le suis dit à moi-même.

LA GE'NE'RALE.

Oh, si tu n'as que ces assurances-là, tu pourrois te tromper.

Me. ROBERT.

Me tromper: hé parsanguienne je sçais bian si j'ai le cœur tendre, ou non.

LA GE'NE'RALE.

Et qu'a de commun ton cœur avec celui de Valere ?

Me. ROBERT.

Comment de Valere !

LA GE'NE'RALE.

Oüi, de Valere. C'eſt lui que j'aime.

Me. ROBERT.

Ouf ! rengainons notre amour.

LA GE'NE'RALE.

Qu'as-tu donc ? tu viens de ſoupirer, je penſe.

Me. ROBERT.

Pardonnez moi, Madame, c'eſt que je m'imaginois dans le moment être Valere.

LA GE'NE'RALE.

Tu crois donc qu'il répondra à mon amour, malgré toute la froideur qu'il m'a fait paroître ?

Me. ROBERT.

Il faudroit morgué qu'il fût bien dégouté. Mais où l'avez-vous donc pû voir ce Valere ?

LA GE'NE'RALE.

Il y a un mois que je le tiens caché dans mon Palais, dont il n'eſt ſorti que d'aujourd'hui ; & je lui ai ordonné de ſe déguiſer en fille pour le garder ſans ceſſe auprès de moi.

Me. ROBERT.

Diable emporte ſi j'y comprens rien. Morguè que m'apprenez-vous là ?

LA

LA GE'NE'RALE.

Ce que je voudrois me cacher à moi-même. Mais enfin puisque tu sçais mon secret, c'est toi desormais que je charge d'avoir les yeux sur la conduite de Valere. Je veux que tu observes sans cesse ses démarches. Comme je doute encore de son cœur, je crains qu'au milieu de tant de beautez que l'on voit briller ici, quelqu'une tôt ou tard ne l'enleve à mon amour. Adieu, je vais me préparer pour le Triomphe, à mon retour je t'en dirai davantage.

SCENE XIII.

Me. ROBERT seul.

MOrgué me velà aussi étonné que s'il m'étoit venu des cornes à la tête. Comment diable, Monsieur Valere! A moi qui suis votre ancien ami vous m'en baillez à garder! Vous me faites accroire que vous arrivez dans le moment, & il y a un mois que vous étes caché dans cette Isle. Et pargué je n'avois que faire de me donner tant de peine pour lui trouver des habits de femmes; notre Générale y avoit déja songé. . . . Mais d'où diable sort cette nouvelle espece d'Amazone? Véla une plaisante figure. Holà, Madame, Madame.

SCENE XIV.

CRISPIN toujours ſon Manteau en juppe, Me. ROBERT.

CRISPIN *à part.*

AH ! je tremble !

Me. ROBERT.

Hé morgué vous vélà bien ahurie ! Et que faites vous ici toute ſeule ? apparamment que vous avez été priſe ſur le Vaiſſiau qu'on amena hier dans le Port ! Pourquoi ne vous a-t'on pas encore fait changer d'habit ? vous avez là un équipage bian lugubre.

CRISPIN.

Hélas, Monſieur, comme mon Mari fut tué hier dans le combat, j'ai prié qu'il me fût permis d'en porter le deüil au moins tout aujourd'hui, & je m'amuſoit en badinant à conter & à faire répeter mes doléances aux Echos de ces Rochers.

Me ROBERT.

Morgué, jeune & gentille comme vous êtes, je crois que votre Mari vous aimoit bian.

CRISPIN.

Oh terriblement, & il avoit bien raiſon ; il a

trouvera jamais une femme comme moi.

Me. ROBERT.

Morgué je le crois bian, pisqu'il est mort. Et vous-a-t'il laissé beaucoup d'enfans ?

CRISPIN.

Vingt, mon cher Monsieur. Seize déja tout drus, & quatre à la mamelle.

Me. ROBERT.

Tatigué cela est boufon. Mais dites-moi, Madame, puisque vous vous trouvâtes au combat d'hier, ne pourriez-vous pas m'en faire le récit? Morgué je suis curieux de mon naturel.

CRISPIN

(*à part*) (*haut.*)

Que diable lui dirai-je.... Excusez-moi, Monsieur, ma douleur est si grande qu'elle m'a fait perdre la mémoire.

Me. ROBERT.

Et morgué je vous en prie..

CRISPIN.

Tout ce que je vous puis dire, mon cher ami, c'est qu'il y faisoit diablement chaud. Au commencement du combat mon pauvre Mari eut son Cheval tué sous lui.

Me. ROBERT.

Et pargué, Madame, vous vous fagottez de moi. Est-ce qu'on combat à cheval sur la Mer ? C'étoit donc queuque Chëval marin.

CRISPIN.

Pardon, mon cher Monſieur, je ſuis encore ſi troublée que je ne ſçai ce que je dis.

Me. ROBERT.

Hé, la, la, remettez-vous, & me contez tout ça de bout en bout.

CRISPIN.

Vous ſçaurez donc pour achever mon diſcours, que notre Vaiſſeau ayant apperçû ceux des Amazones, commença à changer de viſage ; il tint ferme cependant, mais voyant qu'on avançoit ſur lui, il ſe mit à ſe ſauver à toutes jambes. On court ſur nous, nous nous retournons ; on nous attaque, nous nous deffendons, & nos gens disputent long-tems le terrain. Tantôt les Amazones avoient le deſſus, tantôt elles avoient le deſſous. Bref enfin la Victoire ſe déclare pour elles ; elles nous taillent en piéce, *& le combat finit faute de Combattans.*

Me. ROBERT.

Tatigué, comme vous contez-ça il n'y a pas de votre faute. Mais ce bruit de Trompettes nous avertit que le Triomphe eſt en marche, & je vous quitte pour m'y rendre au plûtôt. Tatigué ce ſera là un drôle de corps d'Amazone, ſi elle eſt jamais enrollée parmi nos Troupes.

SCENE XV.

DIVERTISSEMENT.

On entend un bruit de Trompettes & de Timballes, après lequel commence la marche.

Me. Robert en espéce de Suisse à la tête. Deux Amazones portant des trophées d'Armes. D'autres conduisant les Prisonniers enchaînez. Une Amazone portant l'Etendart de la Rpublique. Plusieurs Amazones l'Epée à la main autour du Char de Triomphe sur lequel est la Générale. Troupe d'Esclaves enchaînez les uns trainant le Char, les autres le suivant.

La Marche est fermée par les Amazones. Après que la Marche s'est rangée on chante l'air suivant.

AIR.

UNE AMAZONE.

A Vos Vainqueurs rendez hommage,
Amans trompeurs, Maris jaloux.
Reconnoissez dans l'esclavage

Tout l'avantage
Que notre Sexe a sur vous.

ENTRE'E D'ESCLAVES

UNE AMAZONE.

Nous dédaignons de vaincre par nos charmes,
Et nous désavoüons le pouvoir de nos yeux.
Notre Triomphe est bien plus glorieux,
Quand nous ne le devons qu'à l'éffort de nos arm



ENTRE'E D'AMAZONES.

VAUDEVILLE.

I. AMAZONE.

PAr des raisons prouvons aux Hommes
Combien au dessus d'eux nous sommes,
Et quel est leur triste destin;
Nargue du Genre Masculin.
Faisons voir quel est leur caprice,
Leur folie & leur injustice.
Chantons & répétons sans fin:
Honneur au Sexe Féminin.

II. AMAZONE.

D'amour propre l'ame remplie,
Un Fanfaron souvent publie
Des faveurs qu'il poursuit en vain;

Nargue du Genre Masculin.
Mais la femme la plus Coquette,
Sur ses plaisirs toujours discrette,
Cache sa foiblesse en son sein;
Honneur au Sexe Féminin.

III. AMAZONE.

L'homme ayant bû n'a plus de tête,
Moins raisonnable qu'une bête
Il ne peut trouver son chemin;
Nargue du Genre Masculin.
Mais la femme en est plus aimable,
Plus riante, plus agréable,
Quand elle est en pointe de vin;
Honneur au Sexe Féminin.

IV. AMAZONE.

L'homme corrigeant la nature,
Pour faire passer sa figure,
Se fait tondre soir & matin;
Nargue du Genre Masculin.
La femme belle, aux yeux expose

L'éclat du Lys & de la Rose,
Que l'on voit briller sur son teint ;
Honneur au Sexe Féminin.

V. AMAZONE.

Pendant dix ans l'homme étudie,
Et quelquefois toute sa vie ;
Qu'en a-t'il de reste à la fin ?
Nargue du Genre Masculin.
Une Agnés sans experience,
Le confond avec sa sçience,
Souvent il y perd son latin ;
Honneur au Sexe Féminin.

VI. AMAZONE.

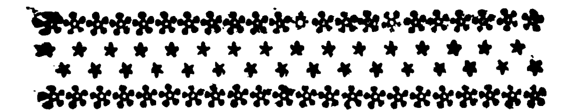
Qu'à Cythere on fasse un Voyage,
Au retour du pélerinage
L'homme paroît toujours chagrin ;
Nargue du Genre Masculin.
La femme en revient au contraire
Plus éveillée & plus légere,

Elle y retourneroit soudain ;
Honneur au Sexe Féminin.

Le Triomphe finit en dansant au son des Trompettes.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

FINETTE, BELLONETTE. CLORINDE.

FINETTE.

OH ça, mes cheres Compagnes, maintenant que nous voilà seules, & en lieu de discourir ensemble, contez-moi un peu vos petites affaires.

CLORINDE.

Nous voudrions avoir de vos lumieres sur des idées qui nous embarassent.

FINETTE.

Comment, ma petite Clorinde, des idées qui vous embarassent? vous n'êtes pourtant pas dans l'âge d'avoir des idées embarassantes; pour Bellonette, passe.

BELLONETTE.

Voici le fait. Comme vous n'avez pas été éle-

vée dans l'Isle ainsi que nous, nous voulons vous demander la Carte des Pays que nous ne connoissons pas.

FINETTE

Parlez sans préambule.

CLORINDE.

Volontiers. Nous entendons quelquefois soupirer des Amazones nouvelles. En soupirant elles prononcent les noms de certains hommes qu'elles appellent leurs Amans.

FINETTE.

Oüi dà.

CLORINDE.

Et nous sommes toutes deux fort curieuses de sçavoir ce que c'est que des Amans. Il faut que ce soit des hommes bien méchans, puisqu'ils font ainsi pleurer de jolies personnes ?

FINETTE.

Oh ! ils ne les font pleurer que quand ils sont éloignez d'elles ; car quand ils sont ensemble ils les font rire.

CLORINDE.

Ils les font rire ? cela doit être fort réjoüissant.

FINETTE.

Cela ne l'est pas toujours... Il y a des Amantes qui ne sont pas contentes de leurs Amans...

BELLONETTE.

Qu'appellez-vous les Amantes ?

FINETTE.

Les Amantes sont ces jolies personnes qui font leurer ou rire leurs Amants.

BELLONETTE.

Je voudrois bien être Amante.

CLORINDE.

Et moi aussi; mais je voudrois avoir un Amant qui me fit rire.

FINETTE.

Cela est naturel.

BELLONETTE.

Et dites-nous un peu; quand il y a des Amantes qui ne sont pas satisfaites de leurs Amans, de quelle maniere cela arrive-t-il ?

FINETTE.

En cent façons. Premierement il y a des Amantes qui voudroient s'approprier des Amans qui appartiennent à d'autres.

CLORINDE.

Quelle friponnerie ! ces Amantes là n'ont guére de conscience.

FINETTE.

Dites-moi un peu, ma petite conscientieuse, ne vous est-il jamais arrivé d'avoir envie de goûter d'une Tartelette, que vous lorgniez entre les mains de quelqu'une de vos Compagnes ?

CLORINDE.

Oh ! j'ai eu cent fois de ces tentations-là, & j'y ai toujours succombé.

FINETTE.

Hé bien, les Amans sont les Tartelettes des Amantes... Je vois à votre mine que vous croqueriez bien une douzaine de ces Tartelettes là.

CLORINDE.

Et même la treiziéme.

FINETTE.

Oh! la Goulue.

BELLONETTE.

Mais que sont les Amans auprès de leurs Amantes?

FINETTE.

Oh pour répondre à ce que vous me demandez, je vous dirai comme je l'ai oüi dire; qu'autant de Païs autant d'usages. Les Amans en Italie emprisonnent leurs Amantes; en France ils les laissent courir, en Espagne ils les ennuyent, & en Allemagne ils les enyvrent.

BELLONETTE.

Je suis pour la France.

CLORINDE.

Et moi pour l'Allemagne.

FINETTE.

Je me doutois bien que l'Espagne & l'Italie n'étrêneroient pas.

BELLONETTE.

Et les Amans, sont-ils long-tems assidus auprès des Amantes?

FINETTE.

C'eſt encore ſuivant le Païs ; l'Eſpagnol voit ſon Amante juſqu'à ce qu'elle meure, l'Italien juſqu'à ce qu'il l'ait fait mourir, l'Allemand voit la ſienne tant qu'il à ſoif, le Suiſſe après qu'elle eſt mere, & le François juſqu'à ce qu'elle le ſoit.

BELLONETTE.

Hom, je crois que vos Amans François ſont de veritables Papillons.

FINETTE.

Il n'y a rien de gâté, leurs Amantes ne Papillonnent pas moins.

CLORINDE.

Mais dites-moi, ... car il me reſte encore bien des difficultez ....

FINETTE.

Oh, reſervez-les pour une ſeconde Audience, ſi vous plaidiez, & que l'on fût d'humeur à vous écouter, vous ne donneriez pas le tems aux Juges d'aller à la buvette.

SCENE II.

FINETTE, CLORINDE, BELLONETTE, CRISPIN en femme.

CRISPIN.

QUe parlez-vous de beuvette, mes Enfans? pourroit-on être de votre écot?

BELLONETTE.

Madame, nous n'avons pas l'honneur de vous connoître.

CRISPIN.

Et qu'importe, nous aurons bien tôt fait connoissance. Je n'aime point la conversation de toutes ces anciennes Amazones; j'aime à me réjoüir avec la jeunesse.

FINETTE.

Vous êtes assez bien tombée, car de notre côté nous ne haïssons pas la joye.

CRISPIN.

Hé bien, qu'est-ce? comment vous trouvez-vous dans cette Isle? depuis quel tems y êtes-vous?

FINETTE.

Je n'y suis que depuis un mois, & je commence à m'y accoutumer.

BELLONETTE.

BELLONETTE.

Pour nous depuis que nous y sommes, nous ne laissons pas quelquefois de nous ennuyer ; & nous voudrions être en âge de combattre.

CRISPIN.

Comment, vous ne combattez pas encore ?

BELLONETTE.

Non, Madame, nous sommes encore dans la Compagnie des Cadettes, & vous sçavez bien qu'on ne les occupe qu'à faire l'exercice, & à garder la Citadelle.

CRISPIN.

Cela est assez ennuyeux. Je parlerai à la Générale, pour vous faire marcher à la premiere Action.

BELLONETTE.

Nous vous ferons bien obligées, Madame.

CRISPIN.

Bon, cela ne me coûte rien : Mais dites-moi, les Belles, comment vous appellez-vous ?

CLORINDE.

Mon nom de guerre est Clorinde.

BELLONETTE.

Et moi, Bellonette.

FINETTE.

Et moi, Victorine. Et vous, Madame ?

CRISPIN.

Crispinette.

FINETTE *riant.*

Crispinette ! Ah mes Sœurs, le drôle de nom de guerre !

CRISPIN.

Comment, qu'avez-vous donc à rire, petite Fille ? est-ce que vous prétendez vous moquer de moi ?

FINETTE *riant.*

Pardonnez-moi, Madame ; mais c'est que nous trouvons votre nom aussi plaisant que votre figure. Adieu, Madame Crispinette.

SCENE III.

CRISPIN seul.

MAugrebleu des petites Masques ! Je croyois avoir rencontré là une espece de bonne fortune, & profitant de leur innocence.... Mais j'apperçois ici une Amazone qui me caracolle. Hom, c'est apparemment une connoisseuse qui n'est pas la dupe de mon déguisement.



SCENE IV.

VALERE en Amazone, CRISPIN.

VALERE *examinant Crispin.*

SI je ne l'avois vû périr, je croirois que ce seroit lui.

CRISPIN.

Oh parbleu, c'est mon Maître, ou son ombre.

VALERE.

Crispin?

CRISPIN.

Valere.

VALERE.

Quoi, c'est toi, mon pauvre Crispin!

CRISPIN.

Quoi c'est vous, mon cher Maître!

VALERE.

Je te croyois péri avec le reste de l'équipage.

CRIPIN.

L'équipage n'est point péri, les autres Vaisseaux de la Flotte ont envoyé leurs Chaloupes pour le secourir. Pour moi, dès que j'ai senti la terre sous mes pieds, je n'ai pas voulu tâter davantage de la Mer. Mais à propos, Monsieur, vous êtes à charmer dans cet ajustement; parlez-moi sans détour:

Quelle Amazone compatiſſante, s'eſt chargée de vous mettre ainſi dans vos meubles?

VALERE.

Il eſt inutile que je te faſſe un détail de tout cela; de même que je ne m'informe pas d'où tu tiens ton déguiſement. Tout ce que je puis te dire, c'eſt que je n'ai pû encore avoir des nouvelles de Julie, & que mille Beautez plus charmantes les unes que les autres, (mais qui ne ſont point elle,) viennent m'accueillir tour à tour. Je les vois deſarmées de cette fierté, & même de cette pudeur que le Sexe n'employe qu'auprès des hommes. Elles me font mille careſſes innocentes, auſquelles je ne réponds qu'avec une retenuë, que je tremble à tout moment de laiſſer échaper.

CRISPIN.

Je ſuis à peu près dans le même cas; mais enfin que leur dites-vous?

VALERE.

Que veux-tu que je leur diſe! Hélas le plus ſouvent rien. Je les écoute.

CRISPIN.

Tant pis, morbleu, tant pis; ſi vous gardez long-tems le ſilence, on s'appercevra bien-tôt que vous n'êtes pas femme. Pour moi je ne manque pas par le bec; & quand je devrois mentir, ou ne dire que des fadaiſes, j'empêcherai qu'on me reconnoiſſe pour homme. Tel que vous me voyez, je ſuis un peu commere.

VALERE.

Sert toi donc de ces talens pour tâcher de découvrir ici Julie. Je t'ai fait voir assez souvent son portrait pour que tu la puisse reconnoître.

CRISPIN.

Oh que oüi ; il ne s'agit plus que de sçavoir si le portrait lui ressemble.

VALERE.

C'est de quoi beaucoup de gens m'ont assuré.

CRISPIN.

Tant mieux. Je vais donc battre l'estrade, & passer toutes les Amazones en revûë ; heureux si en cherchant votre belle Julie, je puis rencontrer ma chere Marton !



SCENE V.

VALERE seul.

TAchons de notre côté de réjoindre Maître Robert ; je lui ai fait voir le Portrait de Julie, & il m'a promis de faire une exacte recherche.... Mais le voici ; il aura peut-être découvert quelque chose.

SCENE VI.

VALERE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

OH oüi, morgué, j'ai découvert, & plus que je ne voulois.

VALERE.

Mais, quoi encore ?

Me. ROBERT.

Que vous étiez un imposteux, ou un fourbe, ou un menteux. Choisissez sti la des trois qui vous plait le mieux.

VALERE.

Comment?

Me. ROBERT.

Vous me faites accroire que vous arrivez tout chaudement ici, & il y a un mois que vous êtes à vous morfondre dans le Palais de la Générale, qui se plaint de votre froideur.

VALERE.

Qui t'a dit cela?

Me. ROBERT.

Et parguenne, elle-même. Et qui m'a baillé un coup de poignard en m'avoüant qu'elle vous aimoit.

VALERE.

Comment la Générale m'aime! es-tu fou?

Me. ROBERT.

Non morgué, je ne le sis pas; mais j'ai pensé le devenir en apprenant cette nouvelle-là.

VALERE.

Va, mon pauvre Robert, on s'est mocqué de toi. Je ne suis que d'aujourd'hui dans cette Isle, & je n'ay vû la Générale qu'à la cerémonie du Triomphe, qui n'a pas seulement tourné ses regards sur moi.

Me. ROBERT.

Morgué je m'y pars; & si vous me dites vrai il faut que j'aye rêvé tout ce que je croyois que la Générale m'avoit dit tantôt. Morgué l'Amour m'auroit-il fait tourner la carvelle, d'une pareille magniere?

VALERE.

Cela se pourroit bien, & je t'avouërai moi-même que dans l'impatience où je suis de trouver Julie, il me passe par la tête mille choses plus extravagantes les unes que les autres, & que j'ai toutes les peines du monde à ne m'y pas abandonner.

Me. ROBERT.

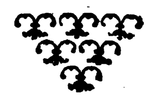
Sur ce pied-là, croyons donc que c'est un songe, ou bien qu'en me parlant de Valere, la Générale a voulu me parler de moi-même. Je me souviens qu'autrefois dans mon Village, quand je parlois de Margot, c'étoit souvent à Jacqueline que j'en voulois. L'Amour est comme ça inventif en inventions pour déguiser les déguisemens.

VALERE.

Que diable veux-tu dire?

Me. ROBERT.

Il suffit, je m'entens bien. Adieu, je sçaurai bientôt à quoi m'en tenir ; si vous m'avez trompé, je vous la garde bonne.



SCENE

SCENE VII.

VALERE seul.

CE pauvre Maître Robert est fou assurément. Mais après tout, le suis-je moins que lui? Il se flatte, il est heureux. Il a du moins le plaisir de connoître l'objet qu'il aime, de le voir sans cesse. Moi.... Mais quelqu'un s'approche d'ici; c'est la Générale suivie d'une Amazone de sa Cour... Que vois-je! Cette Amazone ressemble bien au Portrait que j'ai de Julie, & je sens dans mon cœur des transports qui me donnent la curiosité d'entendre leur conversation. J'espere en tirer quelque éclaircissement sur ma destinée.



SCENE VIII.

LA GE'NE'RALE, JULIE en Amazone, VALERE caché.

LA GE'N'ERALE *à Julie.*

APprochez-vous, Valere, que je vous examine.

VALERE *à part.*

Maître Robert avoit raison. O Ciel! je suis découvert.... Mais non, elle ne me regarde pas... C'est à cette Amazone qu'elle adresse la parole.

LA GE'NE'RALE *à Julie.*

Oüi, mon cher Valere, tout le monde vous prendroit à present pour la plus aimable de nos Amazones, je sens qu'il m'auroit été impossible de vivre sans vous.

JULIE.

Je ne suis pas digne des tendres sentimens que vous avez pour moi.

LA GE'NE'RALE.

Pourquoi ne cherchez-vous pas à les meriter? Parlez-moi franchement, ai-je une Rivale heureuse?

JULIE.

Je vous jure que vous n'avez pas une seule Rivale, & cependant....

LA GE'NE'RALE.

Et cependant vous ne pouvez reconnoître mon amour.

JULIE.

Ce n'est pas la reconnoissance qui me manque.

LA GE'NE'RALE.

Que vous manque-t'il donc, ingrat, pour payer mes tendres sentimens?

JULIE.

Ah, Madame, bien des choses.

LA GE'NE'RALE.

O Ciel! que d'indolence! que de froideur!... Mais que me veut cette Trompette?

SCENE IX.

LA GE'NE'RALE, JULIE, SEVERIDE, VALERE caché.

LA GE'NE'RALE.

QU'est-ce qu'il y a de nouveau?

SEVERIDE.

Ah, Madame! il vient d'arriver un grand malheur.

LA GE'NE'RALE.

Quoi donc! que seroit-il arrivé?

SEVERIDE.

Deux brigadieres de vos Troupes, Florinde & Celonide.

LA GE'NE'RALE.

Vous m'intriguez.... Que leur est-il arrivé?

SEVERIDE.

Elles viennent de se battre en duel.

LA GE'NE'RALE.

Et pour quel sujet?

SEVERIDE.

Pour le droit d'ancienneté, qu'elle se disputoient l'une & l'autre.

LA GE'NE'RALE.

Deux femmes se disputer le droit d'ancienneté, celà me surprend! Quoiqu'il en soit y a-t'il bien eu du sang de répandu?

SEVERIDE.

On les dit toutes deux blessées, mais légerement.

LA GE'NE'RALE.

Et les a-t'on arrétées?

SEVERIDE.

Oüi, Madame, elles sont actuellement dans notre Salle des Gardes.

LA GE'NE'RALE.

Tant mieux, je vais sur le champ m'informer à fond de leur querelle, & donner mes ordres pour que cette affaire n'ait point de suite, attendez-moi ici, mon cher Valere.... Voici Martesie qui vous tiendra compagnie.

SCENE X.

JULIE, NERINE, VALERE.

VALERE *à part*,

QUe viens-je d'entendre? pourquoi appelle-t-on Valere cette jeune & charmante Amazone? Que je suis ravi de ce qu'elle porte mon nom! Tâchons de découvrir si c'est l'aimable Marseilloise que je dois épouser.... Elle est encore plus belle que le Portrait, & cependant il m'avoit inspiré la passion la plus vive.... Quel bonheur si c'étoit elle! Mais contraignons-nous, & pénétrons s'il se peut les sentimens de son cœur, elle ne me connois pas, & ce que je sçais de son Avanture me donnera les moyens d'en apprendre le reste.

NERINE *bas à Julie.*

Madame, il me semble qu'on vous examine bien attentivement. L'erreur de la Générale se seroit-elle communiquée, & cette lorgneuse-ci, ne vous prendroit-elle point aussi pour un homme?

VALERE *à Julie.*

Permettez, charmante Julie....

JULIE *embarassée.*

Julie ! . . . Ah, Ciel, je suis trahie ! Madame, vous vous méprenez . . .

VALERE.

Non, Madame, votre surprise ne m'en dit que trop, & je ne sçaurois d'ailleurs me méprendre sur votre compte ; vous êtes trop aimable pour n'être pas reconnuë aisément.

JULIE.

Hé mais . . . Madame, d'où me connoissez-vous, s'il vous plait ?

NERINE *à part.*

Je me défie furieusement de cette connoissance ci.

VALERE *à Julie.*

Belle Julie, j'ai resté long-tems à Marseille ; je sçais que vous êtes de Gênes ; je sçais encore que vous deviez épouser un certain Valere . . . .

JULIE.

Hélas ! depuis mon malheur, je n'ai point entendu parler de lui . . . . Mais comment en aurois-je entendu parler ? Depuis que j'ai été prise par les Amazones, elles m'ont traînées de mers en mers, & ce n'est que depuis un mois que je suis ici. Encore si j'étois sûre que Valere m'aimât, comme ses lettres me l'ont voulu persuader !

VALERE.

Valere vous adore, il a votre Portrait ; ce Portrait a frappé ses regards & son cœur, il n'aime que Julie.

JULIE.

Il n'aime que Julie! Ah, s'il n'aimoit que Julie, il l'auroit cherchée par toute la Terre! notre prise devoit avoir fait assez de bruit pour l'animer à courir de rivage en rivage, pour avoir de mes nouvelles; & peut-être à la fin seroit-il parvenu jusqu'ici.

NERINE.

Que je lui veux de mal à ce Monsieur Valere! Son Pere a, dit-on, assez de bien pour armer toute une Flotte, & il nous laisse sécher dans une Isle où une jolie fille est aimable en pure perte! Que nous sert d'avoir des charmes, si nous n'avons pas ici de quoi les mettre en usage.

VALERE *à Julie.*

Oserai-je, Madame, vous demander ce que vous pensez de Valere?

JULIE.

Qu'exigez-vous de moi, Madame?

VALERE.

Parlez, je vous en conjure.

JULIE

Hé, mais, Madame, je crois que je ne pense pas de Valere, ce que devroit m'en faire penser son indifference.

VALERE.

Expliquez-vous de grace; achevez un discours qui enchanteroit Valere, s'il l'entendoit.

JULIE.

Puisque vous sçavez nos affaires, je me flatte, Madame, que vous ne condamnerez pas le penchant que je sentois pour un homme déstiné à être mon Epoux. Je ne l'ai jamais vû, mais j'en ai entendu parler; j'ai lû les lettres qu'il m'écrivoit; la beauté de son caractere y est peinte, & je suis plus sensible à la délicatesse des sentimens qu'à tout autre mérite.

VALERE *se jettant aux genoux de Julie.*

Je ne sçaurois plus dissimuler... Mon bonheur est trop grand pour le cacher davantage... Belle Julie, c'est Valere fidele, constant & charmé, qui a le plaisir d'embrasser vos genoux.

JULIE.

Vous, Valere! Ah, quel surprenant bonheur pour moi!

NERINE.

Ma foi, j'avois quelque soupçon que cette Amazone étoit de contrebande.

VALERE.

Mais de grace, dites-moi, Madame, pourquoi je vous ai entendu nommer Valere?

NERINE.

Chut, c'est un mystere galand que ceci.

JULIE.

J'étois travestie en homme pour des raisons que je vous dirai dans la suite, quand j'ai été prise par les Amazones.

NERINE.

Et Madame, quand on l'a présentée à la Générale, s'est donnée votre nom, parce que par hazard il lui est venu le premier dans l'eprit ; vous devinez sans doute comment ce hazard-là est arrivé.

JULIE.

Vous jugez, Valere, si l'on pensoit à vous.

NERINE.

La Générale prend Madame pour un joli homme ; vous devinez bien encore la conséquence de cette méprise.

JULIE.

Vous avez bien fait de vous déguiser en femme, cet habit vous sauvera de l'esclavage, & nous procurera la facilité de nous voir.

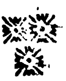
VALERE.

Quels doux momens suivent tant de peines & d'inquiétudes ! Que la Fortune me récompense bien des maux qu'elle m'a causé !

(*Il baise la main de Julie.*)

NERINE *apperçevant la Générale.*

Ciel, mais la Fortune a tort de prendre la Générale pour témoin de ces récompenses-là.



SCENE XI.

LA GE'NE'RALE, JULIE, VALERE, NERINE.

LA GE'NE'RALE *à part.*

QUe vois-je ? une Amazone inconnuë baise la main de Valere !

Bas à Julie.

Ah, perfide Valere ; vous me trahissez !

JULIE.

Moi, Madame !

NERINE *à part.*

Nous allons voir bien du qui-pro-quo.

LA GE'NE'RALE *bas à Julie.*

Qu'elle est cette Amazone qui vous parloit avec des gestes si tendres ?

JULIE.

C'est . . . C'est une jeúne personne de Genes qui me demandoit des nouvelles de son Pere.

NERINE.

Oüi, c'est un fort bon cœur de fille, dont vous seriez extrémement contente, si vous la connoissiez telle qu'elle est.

LA GE'NE'RALE *à part.*

Je n'ose éclater ; cependant je sens bien qu'on me joüe.

SCENE XII.

LA GE'NE'RALE, VALERE, JULIE, NERINE, CRISPIN en Amazone.

CRISPIN *à part.*

OU diable est mon Maitre ? Je le cherche par tout ; j'ai les meilleures nouvelles du monde à lui donner . . . Mais le voici.

Haut.

Réjoüissez vous, Seigneur Valere, vous verrez enfin votre chere Julie ; on vient de m'assurer qu'elle étoit dans cette Isle.

NERINE *bas à Crispin.*

Tais-toi, misérable.

CRISPIN *haut.*

Pourquoi me tairois-je ? Il n'y a personne ici de trop.

NERINE *bas.*

Le Bourreau !

CRISPIN *haut.*

Apprenez . . .

NERINE *bas à Crispin.*

Apprenez, Monsieur le bavard, que vous parlez devant la Générale, & qu'il ne fait pas bon ici pour les Amazones de votre espece.

CRISPIN *à part.*

Sur ce pied-là, plions bagage.

SCENE XIII.

LA GE'NE'RALE, JULIE, VALERE, NERINE.

LA GE'NE'RALE *bas à Julie.*

VOus voyez, trompeur Valere, que je sçais, malgré vous, tous vos secrets . . . Vous aimez cette Julie qu'on vous annonce avec tant de zele. On vous apprend devant moi qu'elle est dans cette Isle, & je vois clair dans vos projets; il n'est plus question de dissimuler avez moi. Non, ingrat Valere, n'esperez pas que je sois votre dupe.

NERINE *à part.*

Elle a beau dire, elle ne peut pas manquer d'être la dupe du Valere qu'elle aime.

LA GE'NE'RALE *bas à Julie.*

Ah, Valere ! en vous déguisant, je croyois vous fixer près de moi, & au contraire je vous procurois la liberté de chercher ma Rivale ?

JULIE.

Je vous répetterois cent fois que vous êtes dans l'erreur, sans pouvoir vous le persuader....

LA GE'NE'RALE.

C'est pousser trop loin une pareille négative, je ne suis plus maitresse de mon courroux.... Hola, Gardes, qu'on l'arrête.

SCENE XIV.

LA GE'NE'RALE, JULIE, VALERE, NERINE, GARDES, AMAZONES.

VALERE.

SI vous préparez quelque supplice à Valere, c'est moi.

NERINE *bas.*

Autre étourdi.

LA GE'NE'RALE *à Valere.*

Ah, tu es apparemment cette Julie, puisque ta

veux te faire arrêter pour Valere! Mais tu feras contente. Gardes, ôtez l'épée à cette Amazone.

A Julie.

Et toi perfide Valere, retire-toi, je te laisserois peut-être punir suivant la rigueur de nos Loix, si tu étois une fois prisonnier ; mais je me vangerai de toi sur ma Rivale. Qu'on la mene dans la Prison des Amazones.

(*Les Gardes emmenent Valere.*)

NERINE *à part.*

Bon, on appelle cela enfermer le loup dans la Bergerie.

JULIE.

Allons chercher les moyens de l'en tirer.



SCENE XV.

LA GE'NE'RALE *seule.*

Que je suis malheureuse ! Ah, Léandre, quelque part où tu sois, que le Ciel me punit bien de t'avoir voulu trahir pour un ingrat, dans le tems que tu m'es plus fidele que jamais.

SCENE XVI.

LA GE'NE'RALE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

Madame, je viens vous avertir que Madame la Major de la Place va se rendre ici ; où j'ai conduit les passagers de la prise d'hier, j'ai fait mettre les Officiers & les Soldats aux arrêts jusqu'à nouvel ordre ; & l'on a distribué les Matelots sur les Vaisseaux de la République.

LA GE'NE'RALE.

Tu as bien fait.

Me. ROBERT.

Morgué comme vous me dites cela tristement.

LA GE'NE'RALE.

Ah, Maître Robert, je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde ! Ce Valere dont je t'avois parlé en aime une autre que moi.

Me. ROBERT.

Comment morgué, ce n'eſt donc pas un rêve, que ce que vous m'avez dit tantôt.

LA GE'NE'RALE.

Et plût au Ciel que ç'en fût un ! Le cruel aime Julie, & pour m'en venger je viens de la faire arrêter.

Me. ROBERT.

Oh pour le coup, je ne ſçais plus où j'en ſuis. Allez, Madame, ce Valere-là eſt un impertinent; & ſi vous m'en croyez, vous vous en vengeriez autrement.

LA GE'NE'RALE.

Et comment?

Me. ROBERT.

Morgué, ſi j'étois en votre place, je ne regarderois pas à la biauté ; je prendrois queuque bon lourdaut qui vous aimit, là, tout à la franquette, & pour peu que le cœur vous en diſe, j'en connois un . . . qui . . .

LA GE'NE'RALE.

Et qui ſeroit aſſez hardi ici pour m'aimer, & pour me manquer de reſpect au point ? . . .

Me. ROBERT.

Oh, ce que j'en dis, ce n'eſt pas que j'en parle..

le.... mais queuquefois que sçait-on ?

LA GE'NE'RALE.

Non, Maître Robert, il n'y a ici personne assez temeraire pour oser porter ses desirs jusqu'à moi, & je le punirois rigoureusement de la moindre idée qu'il auroit pû concevoir de me rendre sensible.

Me. ROBERT.

Oh, je le sçais morgué bian, qu'il n'y feroit pas bon de s'y frotter, & qu'il faut que ça vienne de vous. Parlons d'autre chose; N'attendez-vous pas ici Madame la Major, pour voir les Esclaves que vous voulez retenir, & ceux que vous voulez renvoyer?

LA GE'NE'RALE.

Non, je n'ai pas l'esprit assez tranquille pour cela. Dis à Madame la Major que je m'en repose sur elle.

SCENE XVII.

Me. ROBERT seul.

HE' bien, Monsieur Me. Robert ? vous voyez bien que vous êtes un sot avec toutes vos idées saugornuës. Allons, allons, congediez moi au plûtôt votre amour, & qu'il n'en soit plus parlé. Mais voici Madame notre Major.

SCENE XVIII.

LA MAJOR, Me. ROBERT.

LA MAJOR.

HE' bien, Me. Robert, tu n'as pas encore averti notre Générale ?

Me. ROBERT.

Pardonnez-moi, Madame, mais comme elle se trouve fatiguée, elle vous prie de faire seule la revûë des Prisonniers, & de garder ou de renvoïer ceux que vous jugerez à propos.

LA MAJOR *bas.*

Oüais, notre Générale depuis un tems me paroît bien indifferente sur son pouvoir ? se lasseroit-elle ?

Haut.

Oh, parbleu si j'en suis la Maîtresse, je n'en garderai gueres. Le sort de ces malheureux me fait pitié ; quoique Major j'ai le cœur tendre. Où sont-ils ?

Me. ROBERT.

Les voici.

(*On amene les Prisonniers.*)



SCENE XIX.

LA MAJOR, M. ROBERT, UN PETIT MAITRE, UN PROCUREUR, UN POETE, UN APOTICAIRE, plusieurs Acteurs d'un Opera de Campagne.

Le Petit Maître file avec une Quenoüille

Le Procureur cout du Linge.

Le Poëte carde de la Laine.

L'Apoticaire fait de la Tapisserie.

Un autre Personnage fait des Nœuds.

Les Acteurs de l'Opera de Compagne font diverses autres Bagatelles.

Me. ROBERT *continuë.*

JE leur avois donné à chacun leur tâche, , comme vous voyez, pour connoître à quels mêriers ils sont propres ; mais il me paroît qu'ils n'ont pas encore fait beaucoup de besogne.

LA MAJOR.

En effet, & je m'apperçois que le Vaisseau que nous avons pris étoit chargé d'assèz mauvaise marchandise.

Me. ROBERT.

Voici la liste de leurs noms & sur-noms., je vais les appeller, & vous pourrez les interroger tour-à-tour.

il lit.

Bonavanture Papillottin de Lorgnenville.

LORGNENVILLE.

Me voilà.

LA MAJOR.

Ton état?

LORGNENVILLE.

Garçon.

LA MAJOR.

Ton Pays?

LORGNENVILLE.

Paris.

LA MAJOR.

Ton métier?

LORGNENVILLE.

Petit Maître.

LA MAJOR.

De Robe ou d'Epée?

LORGNENVILLE.

Amphibie.

LA MAJOR.

Condamné à filer la Quenoüille.

Me. ROBERT *lit.*

Yves Fiacre Cornardet.

CORNARDET.

Me voici.

Me. ROBERT.

Cornardet ! oh, pargué celui-là sera marié à coup sûr.

CORNARDET.

Hélas, il n'est que trop vrai !

LA MAJOR.

Ton Pays ?

CORNARDET.

Je suis Manceau.

LA MAJOR.

Ton métier ?

CORNARDET.

Procureur.

LA MAJOR.

Nous n'avons pas besoin ici de Procureur, tout s'y juge militairement. As-tu été pris avec ta femme ?

CORNARDET.

Non, avant de m'embarquer je l'avois fait enfermer par Arrêt de la Cour.

LA MAJOR.

Tu as fait enfermer ta femme ! aux Galeres ?

CORNARDET.

Quel diable de Pays est-ce ici ?

LA MAJOR.

Allons, à d'autres.

Me. ROBERT *lit.*

Anonime de Pestenville.

LA MAJOR.

Ton état?

PESTENVILLE.

Veuf.

Me. ROBERT.

Tant mieux.

LA MAJOR.

Ton Pays.

PESTENVILLE.

Normand.

Me. ROBERT.

Tant pis.

LA MAJOR.

Ton métier?

PESTENVILLE.

Poëte Satyrique.

LA MAJOR.

Poëte Satyrique! condamné à la bastonnade.

PESTENVILLE.

Mais, Madame, j'en ai déja reçû dans mon Pays.

LA MAJOR.

Cela te paroîtra moins étrange.

Me. ROBERT *lit.*

Gabriël Poupin. Oh, celui-là est garçon, sans doute?

POUPIN.

Vous l'avez dit.

LA MAJOR.

Ton Pays?

POUPIN.

Toulousin.

LA MAJOR.

Ton métier ?

POUPIN.

Rien.

Me. ROBERT.

Rien ! hé, morgué voilà un métier qui ne paroit pas propre à grand'chose.

LA MAJOR.

Condamné à faire des nœuds.

POUPIN.

Oh pour cela, j'en fais à merveille.

Me. ROBERT *lit.*

Fleurant Cuirace Canon.

CANON.

C'est votre petit Serviteur.

LA MAJOR.

Canon ! Diable, voilà un nom bien guerrier. Est-ce que vous êtes Bombardier ?

CANON.

Non, Madame, Apoticaire pour vous servir.

LA MAJOR.

Ah si !

CANON.

J'ai un secret merveilleux pour rafraichir les Dames.

Me. ROBERT.

Nos Amazones ne prennent point leurs rafraichissemens chez les Apoticaires.

LA MAJOR.

LA MAJOR.

Allons, allons, renvoyez tout au plûtôt. Mais naissons, qui sont ces autres ?

Me. ROBERT.

C'est un rapsodi d'un Opera de Campagne, composé de chant & de danse.

LA MAJOR.

Je les renvoyerai en France; il a là des Academies de Musique qui ont grand besoin d'être recrutées.

Me. ROBERT.

Ne gardez-vous pas les femelles?

LA MAJOR.

Et ventrebleu qu'en faire dans nos Troupes ? nous n'avons pas ici de Financiers à mettre à contribution.

Me. ROBERT.

Et morgué, Madame, puisque vous en renvoyez tant, que ferez-vous ici de ces trois ou quatre malotrus que vous avez condamnez ?

LA MAJOR.

Je leur donne grace à tous.

Me. ROBERT.

Quoi, sans rançon, Madame ?

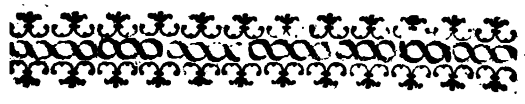
LA MAJOR.

Sans rançon.

Me. ROBERT.

C'eſt morgué bian dit, les Danſeurs nous la payeront en cabriolles. Allons, mes Enfans, réjoüiſſez-vous d'être tombez en ſi bonnes mains; & baillez-moi ici un petit plat de votre métier, pour faire paſſer mon chagrin.





DEUXIEME

DIVERTISSEMENT.

UNE ACTRICE de l'Opera.

IL n'est point de felicité,
Sans la charmante Liberté,
Liberté, Liberté, Liberté.

L'Oiseau dans la plus riche cage,
Par la tristesse est tourmenté :
Il nous chante dans son ramage,
Il n'est point de felicité,
Sans la charmante Liberté,
Liberté, Liberté, Liberté.

Lorsque l'on est dans l'esclavage,
Par les plaisirs est-on flatté ?
Non, tout blesse, rien ne soulage,
On hait jusques à la beauté.
Dans l'Hymen le plus souhaité,
On pense souvent au Veuvage.

Il n'est point de felicité,
Sans la charmante Liberté,
Liberté, Liberté, Liberté.

ENTRE'E
De Danseurs de l'Opera.

UN ETRANGER.

Des Amazones à jamais
Honorons la memoire,
Chantons, chantons leur gloire,
Publions par tout leurs bienfaits.

CHOEUR.

Chantons, chantons leur gloire,
Publions par tout leurs bienfaits.

UN ETRANGER.

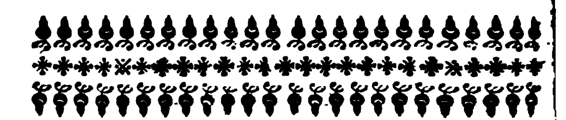
Pour relever l'éclat de ce Sexe charmant,
Qui fait de l'Univers le plus digne ornement,
Que chacun de nous s'humilie;
A nôtre honte rappellons,

Dans tous les états de la vie,
Combien peu nous vallons.

ENTRE'E

d'Esclaves qui se réjoüissent d'avoir recouvré la liberté.





VAUDEVILLE.

UNE AMAZONE.

DAns notre Isle on conduit souvent
Des Esclaves de peu de mise,
Et par douzaine on les prend
Sans tirer les frais de la prise.
Oh! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

UNE ACTRICE *de l'Opera.*

Un petit Maître chantonnant
Chez le Sexe s'impatronise,
Il promet toujours hardiment,
Et jamais il ne réalise.
Oh! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

II. ACTRICE.

En amour un Gascon Normand
Ne prônoit que sa vaillantise,

Sa Maîtresse au même moment
Chantoit sur le gazon assise :
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

III. ACTRICE.

Le jour de la Nôce souvent
Femme croit Mari qui se prise,
Mais le lendemain on l'entend
Se recrier avec surprise :
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

UNE JEUNE ACTRICE.

Je veux avoir plus d'un Amant
Pour en décider sans méprise ;
Loin de blamer étourdiment,
Je veux voir avant que je dise :
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

ENTRE'E GENERALE.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

LA GE'NE'RALE seule.

O Ciel! dans quelle triste situation me trouvai-je aujourd'hui ? Valere que j'avois fait déguiser en femme, vient d'être reconnu, & arrêté par les Amazones qui l'avoient prise sur Mer ; & je me vois obligée de faire assembler le Conseil de guerre pour le condamner moi-même selon la rigueur de nos Loix. Ah ! malheureuse Angelique ! verras-tu perir un Homme dont ton amour a fait tout le crime ! que dis-je ? un homme dont les traits te rappellent sans cesse l'image de Léandre que tu as tant aimé ! Ah ! je ne pourrai jamais consentir à sa perte ! je sçai que je puis lui faire grace après l'avoir condamné; mais il faut que quelqu'une de nos Amazones me la demande, & c'est ce qui m'a fait tirer de prison cette Julie dont son cœur est épris.

Cruelle extremité ! faut-il que j'aye recours à ma rivale, pour sauver l'ingrat que j'aime !

SCENE II.

LA GE'NE'RALE, MARTON.

LA GE'NE'RALE.

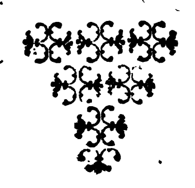
HE' bien, Trompette, avez vous sonnez par tout l'Assemblée du Conseil ?

MARTON.

Oüi, Madame, & me voilà bientôt à la fin de ma course. Cependant je vous donne avis qu'on vient de découvrir une flotte inconnuë, qui faisoit voile vers cette Isle.

LA GE'NE'RALE.

Une flotte inconnuë ! que pourrois-ce être ? je vais donner ordre qu'on l'aille reconnoitre, & faire redoubler par tout la Garde. Cependant ne vous éloignez pas en cas d'allarme.



SCENE III.

MARTON *seule.*

Ouais ! notre Générale me paroît bien indifferente sur la nouvelle que je lui apporte ! se lasseroit-elle d'avoir une Armée de femme à commander ? Cela se pourroit bien, car la subordination est souvent blessée parmi des Troupes qui n'aiment pas l'obéissance, & qui ne sçauroient écouter sans répondre. Quoiqu'il en soit, achevons de sonner l'Assemblée du Conseil.



SCENE IV.

MARTON, CRISPIN en femme.

CRISPIN *à part.*

JE ſuis curieux de ſçavoir ce que ſignifie ce bruit de Trompette que j'entens depuis un quart d'heure. Si c'eſt pour aller combattre je ſuis déja morte. Ces chiennes d'Amazones ne ſçauroient-elles demeurer un moment en repos ?

MARTON *à part.*

Voilà une plaiſante Amazone ! & la République a fait là une jolie acquiſition.

CRISPIN *à part.*

Voici la Sonneuſe, à ſon aſpect je me ſens émû fortement. Mais... oüi c'eſt.... c'eſt ma femme Marton. Courons l'embraſſer. Mais, non, je vois qu'elle ne me reconnois pas ; profitons de ſon ignorance pour ſçavoir un peu qu'elle vie elle a ménée depuis notre ſéparation.

Haut.

Madame, comme je ſuis une jeune Amazone nouvellement enrôlée, je prens la liberté de vous demander votre nom.

MARTON.

Je m'appelle Tintamare.

CRISPIN *à part.*

Quelle est bien nommée ! sa Maraine la connoissoit.

MARTON.

Et je suis Trompette de la Générale.

CRISPIN *à part.*

On sçait ici distribuer judicieusement les emplois.

à Marton.

C'est apparemment à cause de votre humeur pacifique qu'on vous a donné cette charge ?

MARTON.

Voulez-vous que je vous regale d'une petite Fanfare.

(*Elle sonne de la Trompette.*)

CRISPIN *l'arrêtant.*

Quartier, Madame, quartier, je n'ai pas les oreilles si belliqueuses que vous, je n'ai été bercé qu'avec le Ton des Musettes.

MARTON.

Fi ! quel goût dépravé pour une Amazonne ! nos Musettes ici sont les Tambours, & nos Brunettes les volées de Canons.

CRISPIN.

Pour moi, Madame, je n'ai pas encore osé regarder un Canon en face.

MARTON.

Il faudra pourtant bien que vous vous accoutumiez à leur phisionomie, si vous voulez vous avancer dans nos Troupes.

CRISPIN.

En verité, Madame, Tintamare, je n'ai point d'ambition ; je ne crois pas que je puisse jamais me pousser comme vous.

MARTON.

Vous avez pourtant un teint, qui semble avoir été enfumé par l'Artillerie.

CRISPIN.

Je vous jure que mon teint a toujours été fort conservé ... Mais, Madame, vous qui paroissez si attachée aux goûts de la Republique, n'auriez-vous point par excès de zéle travaillé à sa propagation?

MARTON.

Qu'entendez-vous par là ?

CRISPIN.

J'ai oüi dire, ou lû, que les Amazones faisoient tous les ans des détachemens de femmes vers leurs voisins, pour y aller emprunter les secours nécessaires pour empêcher leur Isle de manquer, & que des fruits qui en revenoient, elles gardoient les filles & renvoyoient les garçons à leur Pere. Parlez-moi sincerement, Madame Tintamare, n'avez-vous

jamais été détachée pour aller à ces sortes d'expéditions ?

MARTON.

Bon, ce que vous nous débitez-là ne concerne que les Amazones du temps passé ; les modernes agissent d'une maniere bien opposée, elles n'ont aucun commerce avec les hommes....

CRISPIN *bas.*

Ah ! je respire.

MARTON.

Mais vous m'arrêtez ici trop long-tems, laissez-moi exécuter les ordres qui me sont donnez.

(*Elle sonne de la Trompette.*)

CRISPIN *l'arrêtant.*

Communiquez-moi vos ordres je vous prie.

MARTON.

De faire assembler le Conseil, pour juger un homme qui s'est déguisé en femme.

CRISPIN *allarmé.*

Que lui fera-t'on ?

MARTON.

On lui cassera la tête simplement.

CRISPIN.

Ah, barbare Marton ! ah malheureux Crispin !...

MARTON.

Crispin ! qu'entens-je ! & que vois-je ! oüi malgré ce déguisement je le reconnois, c'est lui, c'est mon mari.

CRISPIN *pleurant.*

Oüi, qui passera bientôt simplement par les armes, si vous n'avez pitié de lui.

MARTON.

Mon pauvre Crispin, comment es-tu débarqué dans cette Isle ? fais-moi un long recit de tes avantures.

CRISPIN.

Il est bien tems de demander des recits, quand il faut tout mettre en action pour me dérober à la Justice de vos chiennes d'Amazones. Allons donc, ma chere Madame Tintamare, vous devez avoir ici du crédit, vous qui êtes dans un poste qui fait tant de bruit. Ne sçavez-vous pas quelque moyen pour me sauver ?

MARTON.

Oh oüi, toutes les Amazones ont chacune pendant leur vie le privilege de donner la grace à un homme coupable.

CRISPIN *riant.*

Ma chere Marton, je compte sur votre privilege.

MARTON.

Je l'ai employé une fois en faveur d'un jeune Officier.

CRISPIN.

En faveur d'un jeune Officier ? je suis perdu ! mais voyez parmi vos Compagnes s'il n'est pas encore de privilege à conceder.

MARTON.

Tous les privileges sont remplis.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal. (*Bas.*) Ah coquine ! si je rechape de ce danger, tu me payeras le jeune Officier.

MARTON.

Le secret unique qui me reste pour te soustraire à la sévérité de nos Loix, c'est de te conseiller d'ôter promptement cet habit d'Amazone & de reprendre le tien.

CRISPIN.

Je l'ai aussi sur moi.

MARTON.

Et je te ferai passer pour un Esclave oublié dans la derniere revûë.

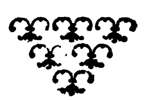
CRISPIN.

Soit, je ne serai pas long-tems à ma toilette.

MARTON.

Adieu, je te quitte de peur qu'on ne nous trouve ensemble, & que l'on ne me croye d'intelligence avec toi, & je vais achever ma course.

(*Elle s'en va en sonnant de la Trompette.*)



SCENE

SCENE V.

CRISPIN seul.

AH, Madame Tintamare, je vous la garde bonne. Cependant sans elle je n'avois plus de tête. Mais que vois-je? Ah, je ne la porterai pas loin, & voilà une ronde Majore Feminine qui ne vient pas à moi dans un bon dessein:

SCENE VI.

SEVERIDE, DEUX GARDES, CRISPIN.

LA PREMIERE GARDE.

DOucement, l'ami, il n'est pas necessaire de vous deshabiller; ce n'est pas de ce moment qu'on a des soupçons contre vous, & je vous arrête de la part de la République.

CRISPIN.

Madame, vous ne me trouvez déguisé qu'à moitié, on ne doit pas me faire mourir tout-à-fait.

SEVERIDE.

Vous direz vos raiſons dans le Conſeil.

CRISPIN.

Meſdames, je retiens votre privilege, ſi quelqu'une de vous ne l'a pas encore donné.

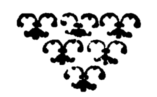
SEVERIDE.

Bon, bon, dès Privileges! il n'eſt pas mal de tems en tems de faire des exemples. Gardes, qu'on l'emmene.

SCENE VII.

SEVERIDE ſeule.

VOilà encore un plaiſant magot, pour oſer eſperer que quelqu'une de nos Amazones demande ſa grace! elles ſçavent mieux garder leur biſque pour ne la prendre que bien à propos. Mais voici l'heure du Conſeil, allons y prendre ſéance.



SCENE VIII.

(On ouvre une Ferme, & les Amazones paroissent assemblées.)

LA GE'NE'RALE, LA MAJOR, SEVERIDE, plusieurs Amazones.

LA GE'NE'RALE.

BRaves Compagnes de Bellone, généreuses Amazones, vous sçavez le sujet qui nous assemble ici? Un jeune homme ayant rencontré sa Maîtresse sur nos terres, s'est déguisé en femme pour la voir plus facilement, & éviter en mêmetems l'Esclavage. Voilà le fait, c'est à vous à juger.

LA MAJOR.

Nous avons des Loix, il faut les suivre.

SEVERIDE.

Je conclus à la mort.

PREMIERE AMAZONE.

Et moi de même.

SECONDE AMAZONE.

Et moi.

LA GE'NERALE.

Faites entrer le criminel.

SEVERIDE.

Le voici.



SCENE IX.

LA GE'NE'RALE, LE CONSEIL, JULIE en Amazone.

LA GE'NE'RALE.

Approchez, quel est votre nom?

JULIE.

Valere.

LA GE'NE'RALE.

On vous accuse d'avoir déguisé votre Sexe.

JULIE.

Je ne m'en deffens pas.

LA GE'NE'RALE *allarmée.*

Vous nous répondrez sans doute, que vous ne sçaviez pas les Loix du Pays, & vous rejetterez votre crime sur celle qui vous a conseillé de vous déguiser?

JULIE.

Toutes les gehennes du monde ne seroient pas capables de tirer de moi un tel secret, & si je n'ay pû répondre à ses bontez, du moins je ne ternirai point sa gloire.

LA GE'NE'RALE *allarmée.*

On dit que vous aimez Julie ?

JULIE.

Moi, aimer Julie! elle qui cause aujourd'hui l'infortune de Valere, & qui l'expose....

A part.

Mais je me trahis moi-même.

Haut.

Faites-moi perir, c'est tout ce que je demande.

LA GE'NE'RALE.

Faites entrer Julie.

SEVERIDE.

La voilà.

SCENE X.

LA GENERALE, LE CONSEIL, JULIE, VALERE en Amazone.

LA GE'NE'RALE.

Amazone, avancez. Connoissez-vous Valere?

VALERE.

Comme moi-même.

LA GE'NE'RALE.

L'aimez-vous ?

VALERE.

Non.

LA GE'NE'RALE.

Vous n'aimeriez point Valere? seroit-il possible?

VALERE.

Non, je n'aime, je n'adore que Julie.

LA GE'NE'RALE.

Comment? vous êtes amoureuse de vous-même?

LA MAJOR.

Elle n'est pas la seule.

LA GE'NE'RALE.

Je croyois pourtant Valere l'objet de tous vos voeux.

VALERE.

J'estime si peu Valere, que je vous demande sa mort.

LA GE'NE'RALE.

Elle n'est pas éloignée puisqu'il est déja condamné; mais je vous avoüerai que j'attendois plus de genérosité de votre part, je vous aurois accordé sa grace, si vous me l'aviez demandée.

VALERE.

Hé quand Valere perd tout ce qu'il aime, qu'a-t'il besoin de la vie?

LA GE'NE'RALE *à Julie.*

Valere. Sont-ce vos sentimens?

VALERE.

Oüi, Madame, & je vous avoüerai...

LA GE'NE'RALE.

Ce n'est pas a vous que je parle, c'est à Valere.

VALERE.

Quoi, Madame, est il possible que vous puis-

ſiez être ſi long-tems dans l'erreur ? & que vous ne connoiſſiez pas que je ſuis Valere, & Madame, Julie.

LA GE'NE'RALE

Quoi vous voulez encore m'en impoſer ?

LA MAJOR.

Et parbleu, Madame la Générale, c'eſt vous qui vous abuſez vous-même. Je vois bien que je m'y connois mieux que vous. Tenez, voilà ſurement Valere, & voilà Julie. Les Majors ne ſe trompent pas en hommes.

LA GE'NE'RALE.

Seroit-il poſſible ? Ah ! que je ſuis confuſe d'une telle mépriſe !

LA MAJOR.

Ce qui m'étonne le plus, c'eſt de voir qu'un Conſeil auſſi éclairé, ait pû ſi long-tems s'y méprendre.

LA GE'NE'RALE.

Hé bien Meſdames, que ferons-nous à tous cecy? recommencerons-nous la Procedure contre le veritable Valere ?

LA MAJOR.

Ma foi ce ſeroit dommage. Son intrépidité m'a charmée, j'aime les braves gens.

SEVERIDE.

Meſdames, voici encore un coupable du mêm crime : Un homme qui s'étoit auſſi déguiſé en fem me.

LA MAJOR.

Dieu me damne, voilà une bonne figure! oh son Procès est tout fait à celui-là.

SCENE XI.

LA GENERALE, LE CONSEIL, VALERE, JULIE, CRISPIN à moitié habillé en Amazone.

CRISPIN *en tremblant.*

SErviteur à toute l'honorable Compagnie. Mesdames vous voyez un pauvre Diable qui a toujours eu tant de véneration pour votre Sexe, qu'il a souhaité mille fois d'être femme; mais ne pouvant y parvenir, il a tâché de pouvoir vous ressembler du moins par quelque endroit; & c'est ce qui m'a fait prendre cet habit.

LA GE'NE'RALE.

Qui es tu?

CRISPIN.

Je me nomme Crispin, Valet du Seigneur Valere, & Mari de Madame Tintamare.

LA GE'NE'RALE.

Comment? ta femme est au service de la République.

CRISPIN.

Oüi, Madame; c'est elle qui a l'honneur de Trompeter pour vous.

LA GE'NE'RALE.

LA GE'NE'RALE.

Et tu venois ici ſans doute, dans le deſſein de nous enlever ta Femme ?

CRISPIN.

Oh point, je vous aſſure ; & j'en aurois dix de ſon humeur que je vous prierois de les garder toutes.

LA MAJOR.

Meſdames, voilà deux coupables du même crime, il n'en faut faire perir qu'un, & faire grace à l'autre. Voyons, à la pluralité des voix lequel nous ferons mourir.

CRISPIN.

Ah, ce ſera moi ſans doute, & je n'aurai pas une voix en ma faveur?

LA MAJOR.

Que ſçais tu ?

CRISPIN.

C'eſt que dans mon Pays lorſque deux femmes plaident l'une contre l'autre, la plus jolie eſt toujours ſûre de gagner ſon Procès.

LA GE'NE'RALE.

Ce n'eſt pas ici de même.

CRISPIN.

Non, quand il s'agit de juger des femmes. Tenez, Meſdames, pour qu'il n'y ait point de tricherie, qu'on nous faſſe tirer à la courte-paille.

SCENE XII.

Me. ROBERT, LA GE'NE'RALE, LES ACTEURS de la Scene precédente.

Me. ROBERT.

AH, palsangué, Mesdames, voilà de belles affaires ! tout est perdu, songez à vous, une Armée de jeunes gens de toutes Nations, vient de faire une descente dans votre Isle, sans que les Amazones de Garde ayent osé seulement se mettre en deffense.

LA GE'NE'RALE.

Ah ! qu'entens-je ? Mesdames, suspendons le Jugement de ces criminels, & courons vîte aux Armes. Faites sonner par tout l'allarme ; battez Tambours, sonnez Trompettes.



SCENE XIII.

LES ACTEURS de la Scene précédente, MARTON.

MARTON.

BOn, Madame, il est bien tems, à l'approche de cette Armée qui porte pour Etendart un Amour triomphant entourré de cœurs percez de fléches; les trois quarts de vos Amazones ont déja deserté, & se sont allez rendre prisonnieres de guerre.

LA MAJOR.

Ah! tête! ah! ventre! ah mort!

MARTON.

Hé Madame la Major, ne jurez pas tant, & songez vous-même à vous rendre.

LA MAJOR.

Moi, me rendre sans combattre! oh les ennemis verront que je ne me rend pas si aisément.

SCENE XIV.

LES ACTEURS de la Scene précédente ; NERINE.

NERINE.

RAssûrez-vous, Mesdames, l'Armée ennemie que je viens de reconnoître, n'est composée que de jeunes Amans rassemblez de toutes parts, qui viennent ici reclamer leurs Maitresses ; & leurs intentions sont si bonnes, qu'avant que de répandre du sang, ils vous envoyent un Député pour vous faire des propositions de paix.

Me. ROBERT.

Allons morgué, ça est bien naturel.

LA GE'NE'RALE.

Où est ce Deputé ? Mesdames, il le faut écouter.

NERINE.

Le voici que j'ai conduit moi-même jusqu'ici.

LA GE'NE'RALE *à part, & mettant la main devant son visage.*

Que vois-je ?

LA MAJOR.

Qu'avez-vous donc, Madame la Générale? Est-ce que vous vous trouvez mal!

SCENE DERNIERE.

LA GE'NE'RALE, LEANDRE, Me. ROBERT, LA MAJOR, JULIE, VALERI, MARTON, CRISPIN, & les Acteurs de la Scene précédente.

L'EANDRE.

Illustres Amazones, une armée triomphante conduite ici sous les Etendarts de l'Amour, bien loin de vouloir abuser de sa victoire, vient vous demander des fers. Oüi, Mesdames, à l'aspect de tant de beautez, les Vainqueurs se confessent vaincus, & ne veulent opposer à vos armes redoutables que des soupirs. Je parle au nom de ceux qui m'ont député vers vous; car pour moi j'avouërai qu'après la perte que j'ai faite du plus digne objet qui fût jamais sous les Cieux, je ne puis avoir desormais que de l'estime pour toutes les autres; & si je

perds l'espoir de retrouver parmi vous ma chere Angelique, que je cherche depuis si long-tems, ces lieux seront bien-tôt arrosez de mon sang.

(LA GE'NE'RALE *ou Angelique se découvrant.*)

Ah, Léandre!

LE'ANDRE.

Qu'entens-je? que vois-je, c'est elle-même! e suis si transporté que je ne puis parler.

CRISPIN.

Vivat. Voilà toute la procedure au néant.

Me. ROBERT.

Comment morgué! ma veuve a des culottes!

CRISPIN.

Oüi, mon cher ami, peu s'en est fallu que Madame Tintamare n'ait éte veuve de moi.

LA MAJOR.

Que veut dire ceci, Madame la Générale? il me semble que vous molissez?

LA G'ENE'RALE.

Je retrouve Léandre, je ne suis plus à moi-même.

LE'ANDRE.

Ah belle Angelique!

JULIE.

Ah Valere!

CRISPIN.

Ah, Marton!

MARTON.

Ah Crispin!

LA MAJOR.

Hé quoi, je n'entends de tous côtez que des soupirs! quelle foiblesse! ainsi donc la République ne vit plus qu'en moi. Mais je me sens encore assez de vigueur pour en soutenir moi seule tous les droits. Oh ça, Monsieur le Député, capitulons un peu ensemble.

LE'ANDRE.

Vous pouvez nous dicter des loix, toute notre armée est prête d'y souscrire, & n'a point d'autre ambition que de vivre avec vous dans une amoureuse union, que rien ne pourra jamais troubler.

CRISPIN.

Ma foi, Madame la Major, il faut se rendre à cela; heureusement j'ai sur moi de l'encre & du papier, & je vais écrire les articles de la Capitulation.

LA MAJOR.

Non, non, avec moi la parole vaut le jeu. *Primo.* Point de subordination entre le Mari & la Femme.

LE'ANDRE.

Accordé.

LA MAJOR.

Secondo. Les Femmes pourront étudier, avoir leurs Colleges & leurs Universitez, & parler Grec & Latin.

LE'ANDRE.

Accordé.

Me. ROBERT.

Tatigué, que j'allons voir de Docteurs féminins!

LA MAJOR.

Tertio. Elles pourront commander les Armées, & aspirer aux Charges les plus importantes, de la Justice & de la Finance.

LE'ANDRE.

Accordé.

LA MAJOR.

Ultimo. Nous voulons qu'il soit aussi honteux pour les Hommes de trahir la foi conjugale, qu'il l'a été jusqu'ici pour les Femmes, & que ces Messieurs ne se fassent pas une gloire d'une action dont ils nous font un crime.

CRISPIN.

Diantre, voilà un article que les Dames ont souvent mis sur le tapis, & je crains qu'il ne soit encore débattu.

LEANDRE.

Non, non, nous accordons tout.

LA MAJOR.

A ces conditions vos Troupes peuvent entrer ici, Tambour battant, mêche allumée.

DIVERTISSEMENT.

MARCHE D'AMANS.

UN AMANT.

TAmbour battant, mêche allumée,
Une Belle mene un Amant,
Tant qu'elle n'eſt point animée
Du feu qui cauſe ſon tourment;
Mais d'abord qu'elle eſt enflammée,
Soudain par un juſte retour,
Le Galant la mene à ſon tour
Tambour battant, mêche allumée.

ENTRE'E

I. VAUDEVILLE.

UN AMANT.

TErminons enfin nos allarmes,
Goûtons les momens pleins de charmes,
Que nous assure un si beau jour.
Que la paix régne sur la Terre,
Rendons en graces à l'Amour,
Qui vient de terminer la Guerre.
Relon ton plon, toure loure.
Toure loure lirette,
Sonnez Trompette,
Battez Tambour.

UNE AMAZONE.

L'Espagnol discret quand il aime,
Voudroit se cacher à lui-même
Le tendre secret de son cœur.
Le François épris d'une Belle,
N'en est pas plutôt la Vainqueur,
Qu'il court publier la nouvelle.
Relon ton plon, toure loure.
Toure loure lirette,
Sonnez Trompete,
Battez Tambour.

II. VAUDEVILLE.

FINETTE.

Lorsque le Sexe, Feminin.
Querelle avec le Masculin
La paix est facile à conclure,
En les faisant changer de ton,
L'Amour qui sçait la tablature,
Les met bientôt à l'unisson,
La fillette
Est faite
Pour le garçon,
Minon minette:
Et le garçon
Pour la fillette
Minette minon.

Frere Philippe faux prudent,
Fait croire en vain à son enfant
Que fille jolie est une oye,
L'adolescent tout sot qu'il est,
En la voyant pâme de joye,
C'est le seul oyseau qui lui plaist.
La fillette

Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette;
Et le garçon
Pour la Fillette,
Minette minon.

En vain la ſevere Maman,
Du devoir fâcheux truchement,
Du matin au ſoir moraliſe;
Car tandis qu'elle préche, helas!
Le tendron qu'elle tyranniſe,
Aſſez ſouvent chante tous bas,
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette;
Et le garçon,
Pour la fillette;
Minette minon.

Un jour certain grave Avocat,
A ſon Epouſe ſans éclat,
Conſeilloit de füir le Scandale,
Il tou'ſa quand il eut tout dit;
A ſa triſte mercuriale,
Sa femme gayement répondit,
La fillette

Est faite
Pour le garçon,
Minon minete;
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

Un jour le vigneron Lucas,
Tenant en main son échalas,
Se promenoit sous une treille,
Il trouva la jeune Fanchon,
Il s'en fut lui dire à l'oreille,
Ne lanternez plus, mon bouchon.
La Fillette
Est faite
Pour le garçon,
Minon minette;
Et le garçon,
Pour la fillette,
Minette minon.

Quoi toujours d'un air d'Opera,
Le fade Tircis m'ennuyera?
Il ne sort point de la brunette,
Vive Colin, j'aime le ton,
Qu'incessamment il me repette.
Il ne sçait que cette chanson.
La fillette
Est faite

Pour le garçon,
Minon minette:
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

Vainement mon Maître à chanter
Les Cantates vient me vanter,
Et sur leur prix aime à s'étendre;
Je n'entends rien à sa leçon,
Jamais je ne sçaurai comprendre,
Que le gout de cette Chanson.
La fillette
Est faite
Pour le garçon,
Minon minette:
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

CLORINDE.

J'entens prôner que les Amans,
Trahissent pas fois leurs sermens,
Quand leur cœur a ce qu'il desire;
Il faut les craindre me dit-on;
Mais quoique l'on en puisse dire,
Je veux voir si l'on a raison.

La fillette
Est faitte
Pour le garçon,
Minon minette:
Et le garçon
Pour la fillette
Minette minon.

Me. TINTAMARRE.

A present que le Feminin
S'accorde avec le Masculin,
Chez l'Amour on verra la presse,
J'irai dans chaque carrefour,
Rassemblant toute la jeunesse,
Publier au son du Tambour.
La fillette
Est faite.
Pour le garçon,
Minon minette:
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

AU PARTERRE.

Messieurs, nos soins & nos desirs
N'ont pour objet que vos plaisirs.

C'eſt tout ce qui nous intereſſe :
Puiſſe le Parterre content,
Loin de critiquer notre Piéce,
S'en aller ſouper en chantant :

La fillette
Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette ;
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

FIN.